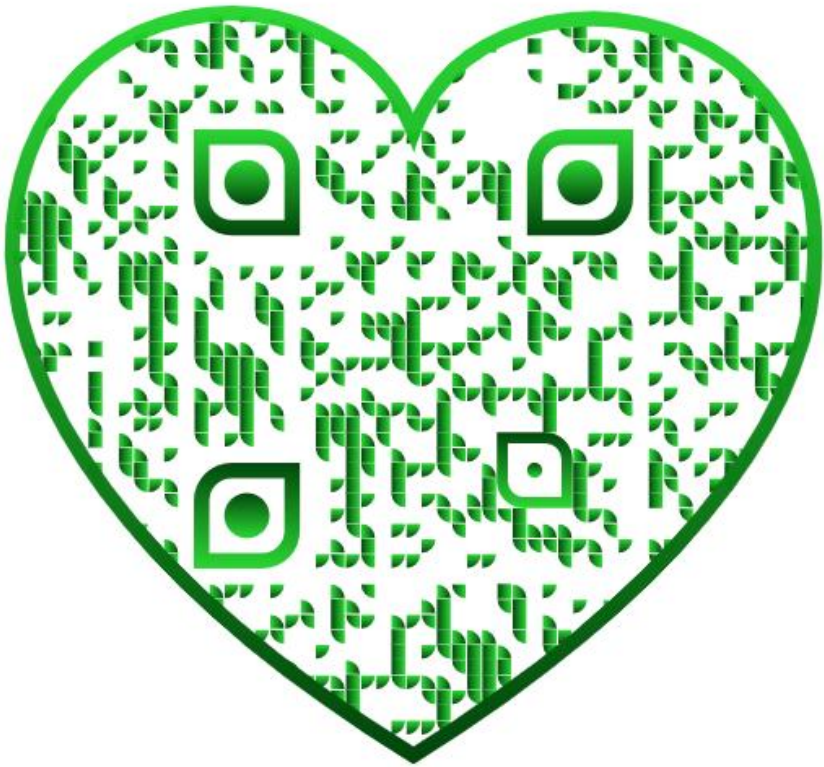
CLAUDETTE
CHEVALLIER-SPIRE
ALEGRET
APPRENTI CHEVALIER
— LE SECRET DU TALISMAN —
ScriNeo
Histoire



CLAUDETTE
CHEVALLIER-SPIRE
ALEGRET
APPRENTI CHEVALIER
— LE SECRET DU TALISMAN —
ScriNeo
Histoire

## L'autrice

**Claudette Chevallier-Spire** a longtemps été professeure de français à Aubervilliers puis à Noisy-le-Grand, dans plusieurs collèges et lycées. Retraitée, elle exerce aujourd'hui diverses activités culturelles dans des associations de solidarité. Elle aime également raconter des histoires à ses enfants et petits-enfants.

*© 2022 Scrineo*
*73 boulevard de Sébastopol, 75002 Paris*
*Diffusion : Interforum*
*www.scrineo.fr*

Directeur éditorial : Jean-Paul Arif
Responsable éditoriale : Floria Guihéneuf
Assistante éditoriale : Dorine Borghino
Mise en page : Clémentine Hède
Correction : Anne-Sophie Bord
ISBN : 978-2-38167-100-0
Epub réalisé par Soft Office

CLAUDETTE
CHEVALLIER-SPIRE

# ALEGRET
## APPRENTI CHEVALIER
### — LE SECRET DU TALISMAN —

ScriNeo
Histoire

*À Malek, Hannah, Vadim, Léthée, Eileen.*

# 1

## Le trésor d'Alegret

Alegret courait comme un fou sur une grève de la Loire pour échapper à deux de ses frères qui le poursuivaient, mais aussi pour atteindre son « trésor ».

Il trébucha sur une racine, s'étala et décida de faire front comme un vrai chevalier :

— En garde ! cria-t-il.

Il affronta les assaillants avec son épée, grossièrement taillée dans une branche de tremble.

Les deux autres se jetèrent sur lui sans souci des règles du combat chevaleresque. Ils le firent tomber brutalement, et ses braies[1] se déchirèrent.

— Arrêtez ! Je ne peux pas rentrer comme ça.

— Alegret ! C'est bien fait pour ton gros nez !

Et ils partirent en hurlant vers l'île à sec de la Loire, sur laquelle Alegret cachait son trésor, à une demi-lieue de là.

En 1190, au mois de juin, Alegret, fils d'un forgeron de Tours, rêvait de chevalerie, car il voyait défiler chez lui pages et écuyers qui venaient faire réparer leurs armes ou les fers de leurs chevaux.

Il reprit donc fièrement son épée, se releva très vite, et resserra les cordons de son habit mis en pièces lors de la bagarre. Il prit un raccourci en traversant des bancs de sable et de hautes herbes, et arriva avant les autres dans son château fort flanqué de hautes tours. C'était en réalité une petite cabane faite de branches et de planches grossièrement assemblées dans laquelle il cachait ses trésors : un bout de parchemin, une tablette de cire et un stylet, restes de son apprentissage de l'écriture à l'école-cathédrale, un morceau d'étoffe de soie bleue donné par sa mère, un petit fer à cheval rouillé trouvé à la forge de son père, une peau de vipère, quelques pièces de monnaie… Toutes ces merveilles – porte-bonheur ou repousse-démons – ne devaient pas passer à l'ennemi !

Les frères arrivèrent vite et la bataille reprit de plus belle. Elle dura de longues minutes. Alegret commença par une furieuse attaque à l'épée, puis on échangea coups de poing et coups de pied.

— Allez, il faut l'écrabouiller, ce nain ! cria l'un des frères.

— Vas-y, enfonce-lui les mandibules ! encouragea l'autre.

Mais Alegret préféra se replier derrière les remparts, à l'abri de son donjon.

Les deux grands benêts s'engouffrèrent aussitôt dans la brèche, triomphants et prêts au pillage.

— Donne ton trésor, Alegret ! Le Frisé, le Noiraud, t'es foutu, turlututu !

Mais le Frisé n'avait pas attendu ; il était déjà loin avec le petit coffret de bois empli d'objets précieux. Il s'élançait, escaladait de petites dunes, sautillait au-dessus de trous d'eau, évitait les tourbillons et sables mouvants. Il s'écroula finalement au pied de peupliers frissonnants après avoir semé ses ennemis. Il tenait toujours son petit trésor.

Le soleil déclinait. On sonnait les vêpres à la basilique Saint-Martin. Il était grand temps de rentrer. Sa mère, Jeanne, devait déjà servir la soupe.

---

1 Sorte de pantalon plus ou moins long et large.

# 2

## La famille d'Alegret

Alegret se cacha derrière le foyer de la forge, et laissa ses six frères et sœurs entrer avant lui dans la salle, afin de ne pas faire trop remarquer ses habits déchirés.

Tout le monde regardait le chaudron fumant, quand il se faufila sur le banc au bout de la longue table.

Chacun tendit son bol. Sa mère versa une grosse louche de soupe à chacun, en commençant par le père. Elle n'écouta pas les récriminations de ceux qui en réclamaient davantage, et s'assit enfin en face du forgeron.

Elle était enceinte de son huitième enfant. Elle avait de gros cernes sous les yeux, et du mal à tenir debout.

Le père finit le premier et tendit de nouveau son bol. « Il en reste une demi-louche, et après, c'est fini. Inutile d'en redemander, y en a plus ! » ronchonna la mère, qui n'était pas toujours aimable avec sa marmaille.

Quand le père fut repu, il regarda tous les enfants d'un air sévère, et s'en prit, comme d'habitude, à Alegret :

— Ah ! Tu es là, toi ! Il était temps, bâtard ! Je te préviens, demain, tu viens de bonne heure pour actionner la forge. Il y a beaucoup de travail : une cotte de mailles à réparer et des destriers à ferrer ! N'oublie pas, fils de je ne sais qui !

Alegret, habile et robuste au travail, avait, dans la fratrie, le privilège – dont il se serait bien passé – d'actionner les deux soufflets de la forge, en sautant d'une jambe sur l'autre toute la journée. Il lui fallait aussi fabriquer les meules de paille qui servaient de combustibles.

Ce n'était pas toujours drôle en effet ! À 13 ou 14 ans (il ne le savait pas exactement, et sa mère non plus), c'était agréable de se sentir grand et vigoureux comme un homme. Mais répéter toujours les mêmes gestes sans s'arrêter pendant des heures, et surtout supporter les cris de colère du maréchal-ferrant, c'était beaucoup moins drôle.

Il ne répondit rien à son père.

Sa mère lui jeta un petit sourire en coin, qui voulait dire :

— Courage, Alegret ! T'en fais pas ! Ça va aller !

Quand tout le monde fut sorti de table, elle caressa doucement les cheveux noirs et frisés de son fils avec affection, avant d'empiler les bols pour les laver.

Le jeune garçon, réconforté, prit sa flûte et se dirigea vers la Loire. L'été commençait, les fins de journée s'étiraient paresseusement et donnaient envie d'être heureux. Une douce lumière rose baignait le fleuve et la ville. Dans le soleil

couchant, les monuments de Tours se détachaient en ombres noires : la basilique Saint-Martin d'un côté, les remparts, la cathédrale et le château de l'autre.

Un groupe s'approcha de lui. Il reconnut des pèlerins à leurs bâtons et leurs besaces. Il ne fut pas surpris : le pèlerinage à Saint-Martin attirait les foules toute l'année ; c'était une étape vers Saint-Jacques-de-Compostelle[2]. L'un d'eux lui demanda s'il connaissait un endroit où ils pourraient trouver un abri pour la nuit.

Il leur indiqua l'entrée de grottes dans la pierre de tuffeau au-dessus de la ville.

Il les accompagna par un petit chemin escarpé, qui serpentait au milieu des vignes et des bois. Il les quitta à l'entrée de la première caverne, où les pèlerins avaient l'habitude de s'arrêter. Il avait remarqué, parmi les nouveaux arrivants, un enfant blond aux yeux noirs, maigre et pâle. Il avait les traits fins et un air décidé ; il lui sourit gentiment.

Alegret redescendit et commença sa mélodie, dont les notes joyeuses et frêles le réjouissaient.

---

2 Pèlerinage très fréquenté à partir du XI^e^ siècle.

# 3

## Une terrible nouvelle

Quelques jours après, Alegret travaillait à la forge quand il entendit sa grande sœur l'appeler :

— Alegret, ne reste pas les deux pieds dans la même chausse[3] ! Va vite chercher la vieille accoucheuse là-haut, près de la chapelle ! C'est le moment !

Il aperçut sa mère dans la chambre, les traits tirés et le ventre rebondi, qui criait de douleur.

Il se hâta vers la maison de la sage-femme, qui prit ses tisanes et ses crèmes, et l'accompagna. Les cris de Jeanne redoublaient. Il laissa l'aïeule sortir son attirail de son sac pour aider les femmes à accoucher, et retourna à la forge.

Au milieu des hennissements de chevaux et du crépitement des flammes, il n'entendait plus sa mère, mais il voyait les femmes qui descendaient de la chambre, vidaient des seaux et des cuvettes et remontaient vite.

Sa sœur réapparut, en larmes :

— Viens vite ! La mère veut te voir ! Elle est très faible, vas-y doucement.

Il bondit au premier étage. Sa mère, livide, l'attira vers elle. Elle avait dans la main un étrange bijou d'or ciselé en forme de croissant qu'elle dissimulait aux autres. Elle le lui remit :

— Mon fils, garde toujours ce talisman en souvenir d'un homme que j'ai aimé et à qui tu ressembles, avec tes yeux noirs et tes cheveux frisés. C'est ton véritable père, je te l'avoue aujourd'hui. Il est parti il y a longtemps en direction de Lyon. Peut-être le retrouveras-tu ? Ne te sépare jamais de ce bijou, murmura-t-elle dans un souffle.

Ses lèvres remuaient. Elle voulut ajouter autre chose, mais elle ferma les yeux et ne put rien dire de plus.

Alegret serra dans sa paume le mystérieux talisman et baisa les mains de sa mère.

Le cœur de Jeanne cessa de battre, tandis que le bébé hurlait dans les bras de l'accoucheuse.

Alegret s'effondra en sanglotant. Il comprit qu'il était désormais seul au monde. Sa tendre mère ne l'attendrait plus, le soir, devant la cheminée, quand la forge était éteinte et que la maison retrouvait la paix. Quant à son père, il ignorait tout de lui. Était-il encore vivant ? Le retrouverait-il un jour ?

Le jeune garçon s'enfuit de la maison. Il ne pouvait supporter les prières et les larmes qui envahissaient la pièce.

Il se rendit à la forge où des chevaux piaffaient. Le forgeron, heureux d'être

père de nouveau et ignorant encore la mort de Jeanne, avait fêté l'événement avec ses compagnons ; ils cuvaient leur vin, affalés derrière des barriques.

Alegret saisit les rennes d'un robuste roncin[4], se mit en selle, parcourut des ruelles au trot, franchit les remparts extérieurs de la ville avant la fermeture des portes, et galopa en direction de la basilique Saint-Martin. Au loin, il lui sembla voir sa mère, belle, jeune et souriante, qui l'appelait ; mais plus il s'approchait d'elle, plus elle s'éloignait. Il crut voir un moine, devant la basilique Saint-Martin, qui lui faisait de grands signes :

— Alegret ! Souviens-toi de Saint-Martin ! À l'endroit où il planta sa canne, il fit pousser un grand chêne, celui qui est devant toi. Sous ce chêne, il fit des miracles ; il redonna vie à un pèlerin !

Le jeune garçon arrêta son cheval et s'avança à l'ombre touffue du chêne. Il pria saint Martin de redonner vie à sa mère puis, à bout de forces, s'endormit dans un fossé, aux côtés de son cheval, après avoir longuement caressé cet ami fidèle.

Tandis que sonnait l'office du matin, il rentra à la forge avec un espoir au cœur. Mais ses prières n'avaient pas été exaucées. Aucun souffle ne vint rosir les joues de Jeanne !

Devant la maison, une petite foule se rassemblait à l'annonce du deuil.

---

3 Gros bas que l'on enfilait au-dessus des braies (avec semelles, parfois).

4 Cheval robuste réservé aux écuyers.

# 4

## L'énigme du talisman

Deux jours s'étaient écoulés depuis l'enterrement de Jeanne. Alegret avait caché le talisman avec le reste de son trésor sous la paillasse de sa chambre. Il observait souvent avec perplexité cet objet mystérieux qui brillait dans sa main. Il imaginait sa mère avec sa robe bleue des jours de fête illuminée par ce joyau sur sa poitrine.

D'où venait cette pièce d'orfèvrerie dorée ? De quelle ville ? De quelle contrée lointaine ? Depuis quand sa mère le possédait-elle ? Qui était ce père dont il ignorait tout ? Où était-il ? Vivait-il encore ?

Alegret songea à Étienne, l'orfèvre voisin, un homme respectable qui avait beaucoup voyagé et connaissait les secrets des bijoux, des médaillons, des reliquaires[5], qu'il martelait et polissait toute la journée dans sa boutique. Il prit son coffret, et courut vers la ruelle où l'orfèvre venait d'ouvrir sa boutique.

Maître Étienne était un petit homme râblé. Sa longue barbe blanche et ses rides profondes trahissaient son âge. Il était néanmoins alerte et vigoureux. L'artisan façonnait et forgeait les métaux avec une grande agilité.

Alegret connaissait bien son échoppe. Il avait été souvent fasciné par les fines plaques d'or et d'argent qu'Étienne sertissait de pierres précieuses. Il admirait ce travail beaucoup plus minutieux et précis que celui du forgeron.

Maître Étienne avait toujours accueilli avec gentillesse son jeune voisin. Il s'arrêta et s'épongea le front quand il aperçut Alegret. Un sourire jovial apparut sur son visage :

— Comment vas-tu, petit ? Tu as le temps de venir me voir alors que la ville se remplit de pèlerins et de chevaux ? C'est aimable à toi.

— Bonjour, maître Étienne. Je ne veux pas vous empêcher de travailler, mais j'ai un bijou à vous montrer. Avez-vous déjà vu un aussi beau pendentif ?

L'objet intéressa aussitôt l'artisan :

— Où as-tu trouvé cette merveille, mon garçon ? Quelle beauté ! Quelle forme gracieuse ! Quelles fines granulations ! Regarde ces splendides motifs ajourés : ce croissant est fait de filigranes d'or entrelacés en arabesques. Il est façonné sur les deux faces, et des émaux lui donnent cette belle couleur bleu-vert. On ne se lasse pas de l'admirer. D'où vient-il ?

Étienne se pencha, tourna et retourna le bijou, sans doute à la recherche d'un mécanisme caché qui permettrait d'ouvrir le corps rebondi du croissant. Mais rien à faire, l'objet résistait à sa curiosité.

Alegret se lança :

— Maître Étienne, ma mère me l'a donné avant de mourir. Que veut dire ce

cadeau ? Savez-vous d'où peut venir ce talisman ?

— Je ne connais pas ce bijou, mais en tout cas, ce joyau n'a pas été fabriqué dans nos régions. J'ai déjà vu, lors de mes voyages, des colliers ornés de croissants de lune, peut-être à Venise, en Espagne ou en Sicile ! Mais celui-là est admirable. Garde-le précieusement en souvenir de ta mère, qui était si bonne.

Il ajouta qu'il partait bientôt en pèlerinage et n'avait pas le temps de chercher davantage :

— J'y vais pour le pardon de mes fautes, bien sûr, mais aussi pour assister les évêques qui me font entretenir les objets sacrés, les reliquaires, les ostensoirs[6] qu'ils utiliseront dans les offices religieux, ou offriront lors des rencontres pieuses de ce voyage.

Sur ces paroles, il se détourna d'Alegret, et se mit à houspiller l'un de ses ouvriers dans le fond de l'atelier :

— Accélère un peu ! Il faut finir le ciselage ! Ce reliquaire, l'évêque le veut pour ce soir !

Alegret n'en sut pas plus.

Derrière les ouvriers, il aperçut le visage d'une jolie brunette à la peau dorée, qui ne perdait pas un mot de la conversation et qui le regardait en souriant. Une servante, sans doute ! Il lui rendit son sourire, et lui demanda son nom en espérant la revoir bientôt. « Aïssa, pour vous servir, jeune chevalier », dit-elle en esquissant une révérence.

Ce compliment flattait ses rêves de chevalerie. Ravi, il reprit son talisman, le cacha dans le coffret de sa chambre, et se dirigea vers la forge.

---

5 Ouvrage précieux contenant des reliques (fragments des corps des saints) dans les églises catholiques.

6 Pièce d'orfèvrerie contenant les hosties (qui représentent le corps du Christ) dans les églises.

# 5

## Grande agitation à la forge

Sur le chemin de la forge, l'air était étouffant ; un nuage de poussière et de fumée empêcha bientôt Alegret de respirer.

Un vacarme épouvantable le submergea. Il reconnut le piétinement d'une troupe de chevaux, des grondements, des hennissements, des aboiements, des airs de trompettes, des roulements de tambour. Dans la rue Saint-Éloi, les curieux se pressaient, sortaient des boutiques, se penchaient aux fenêtres pour mieux voir. *Pardiou ! Que se passe-t-il ?* se demanda Alegret. *C'est la guerre ? Qui envahit ainsi la bonne ville de Tours ?*

Devant son air ébahi, une voisine, qui était toujours bien informée, l'interpella :

— Comment, Alegret ? Tu n'es pas au courant ? Mais voyons, tout le monde ne parle que de ça ! L'armée du roi Richard arrive à Tours pour lancer la troisième offensive sur Jérusalem. Une grande cérémonie aura lieu demain à la cathédrale, et Richard recevra de l'archevêque le bâton de pèlerin et la besace[7] ! Cela sera le point de départ de la guerre sainte.

— Tout le monde part, hurla un autre voisin au comble de l'enthousiasme, en essayant de se faire entendre dans ce chahut. On va reconquérir Jérusalem qui a été prise par Saladin, chef des armées sarrasines. La ville sainte ne peut rester aux mains des mahométans ! C'est un sacrilège qui doit être puni ! Je vais moi-même payer mon écot[8] demain, pour m'en aller guerroyer et sauver le tombeau du Christ. Que Dieu pardonne ainsi mes fautes ! On prendra la mer à Marseille, puis cap vers la Sicile !

— Dieu le veut ! Dieu le veut ! Nous aussi, nous partons, s'écrièrent plusieurs personnages dévots du quartier, mettant ainsi en avant leur courage et la puissance de leur foi chrétienne.

Après beaucoup d'efforts pour traverser ce beau désordre, Alegret atteignit la forge.

Celle-ci était prise d'assaut par de nombreux écuyers, et quelques chevaliers aux brillantes armures piaffant d'impatience.

— Hé oh ! Le forgeron ! Mon haubert et ma cotte de mailles ont besoin de soudures rapides. Je pars demain ! Et mon cheval a perdu un fer. Vite, je n'ai pas de temps à perdre !

C'était à celui qui crierait le plus fort.

Alegret se mit à l'ouvrage sans attendre, activa le feu de la forge, et commença les réparations des pièces d'armure avec les autres ouvriers. Malgré son jeune âge,

Alegret était habile.

Les écuyers se pressaient autour de lui pour obtenir le plus vite possible leurs équipements. L'un deux, ravi de ses réparations, lui fit une proposition :

— Rejoins-nous demain, petit ! Tu es en âge de suivre le pèlerinage, et on a besoin d'aide pour les chevaux et les armes. Tu te débrouilles bien. Rendez-vous au château des comtes de Tours demain matin. Je serai dans la forge et t'y attendrai. Je peux même en parler à ton père, si tu veux.

— Non, ce n'est pas la peine de lui en parler. Mais pourquoi ne me joindrais-je pas à vous ? Ce grand voyage ne me déplairait pas.

---

7 Objets indispensables remis aux chrétiens partant en pèlerinage.

8 Participation financière aux frais du pèlerinage, qui assure en échange une certaine protection.

# 6

## Une grave décision

Alegret rentra chez lui fourbu à l'heure des mâtines[9], avec le sentiment du devoir accompli, un peu étourdi par les couleurs vives des blasons et des oriflammes, ainsi que par les bruits discordants qui avaient résonné à ses oreilles toute la journée.

Il dormit comme une masse sur la paillasse de sa soupente. Il s'éveilla au milieu de la nuit, l'angoisse au cœur : qui se souciait de lui dans cette famille ? Le maréchal-ferrant n'était pas son père. Ses frères et sœurs ne tenaient guère à lui. Plus personne ne lui témoignait d'affection depuis la mort de sa mère. Il en avait assez des taloches et de la brutalité de son entourage !

Pourquoi rester dans cette maison alors que l'aventure était à sa porte ?

Pourquoi ne pas rejoindre le pèlerinage des rois vers Jérusalem ? Peut-être deviendrait-il un habile et brave combattant contre l'ennemi sarrasin. Et même un vaillant chevalier ! Il savait maîtriser les chevaux les plus rétifs, ferrer, tailler, souder. Il ne connaissait pas encore le maniement de l'épée, mais eût été ravi de l'apprendre.

Il imagina des combats héroïques et chevaleresques, des exploits fabuleux, des rencontres avec de belles jouvencelles, des enchantements et des merveilles au long des routes. Cette nuit, le monde s'ouvrait à lui !

Et son véritable père ? Comme il serait heureux de le rencontrer, ce père affectueux qui prendrait soin de lui et l'aiderait à trouver sa voie ! Ce père qui les avait abandonnés, lui et sa mère, avait sans doute ses raisons. Jeanne semblait l'admirer malgré tout. Il se mit à rêver à ces pays dont sa mère et l'orfèvre avaient cité les noms. Lyon, Marseille, Venise, Salerne, la Sicile : ces mots chantaient à ses oreilles. Au hasard de son pèlerinage aux côtés des chevaliers, croiserait-il un père qui guiderait ses pas dans le monde et le réconforterait ?

Il mit dans une sacoche le précieux coffret contenant ses trésors, et surtout le talisman, ainsi que des braies, des chausses de rechange, un petit couteau et sa flûte. Puis il enleva les traces de paille sur ses habits et se passa la main dans les cheveux. Il enfila enfin son pourpoint et sa pèlerine qui lui descendait aux pieds, enfonça sa capuche sur ses oreilles, et quitta la maison avant l'aube sans se retourner.

---

9 Office religieux vers 2 heures du matin.

# 7

## Deux rencontres qui vont tout changer

En approchant de la cathédrale, les rues étroites qui remontaient vers l'église regorgeaient de passants pressés, d'ânes et de mulets qui tiraient des chariots et tentaient de passer. Tous se hâtaient pour assister à l'arrivée de Richard, le roi d'Angleterre, auréolé d'héroïques exploits que l'on se racontait dans les maisons et les foires.

Alegret suivit le mouvement jusqu'au parvis de la cathédrale. Pour éviter les heurts, il s'arrêta à la taverne de la Souche des Vignes, et grimpa sur un tonneau pour mieux voir. Un groupe de chevaliers richement vêtus fendait la foule. Parmi eux, un homme à la longue chevelure fauve dépassait les autres d'une tête. C'était le roi Richard, sans nul doute ; il portait une couronne d'or, un haubert rutilant et un lourd bouclier décoré de lionceaux. La foule hurlait et l'acclamait :

— Vive Richard ! Vive le pèlerinage vers Jérusalem ! Dieu le veut !

Richard et sa suite entrèrent dans l'édifice religieux pour la cérémonie. Derrière eux, on referma les lourdes portes et une énorme bousculade s'ensuivit. Alegret sauta de son tonneau, faillit tomber et se rattrapa à un homme rondouillard devant lui.

Au lieu de l'aider, celui-ci le repoussa violemment, le secoua par les épaules, et le fit finalement tomber brutalement, avant de s'enfuir en courant.

En se relevant, tout abasourdi, le jouvenceau eut juste le temps de voir sa trogne rubiconde d'ivrogne.

Alegret rattrapa sa sacoche tombée dans le ruisseau au milieu de la rue et s'appuya contre un mur.

Il reprenait son souffle quand il se rendit compte que son sac était devenu bien léger !

Il l'ouvrit et s'aperçut que le coffret avait disparu. Catastrophe ! Il bondit et cria :

— Saint Jacques, patron des pèlerins, aidez-moi ! Au voleur ! À l'aide !

Mais personne ne l'entendit. Les cloches sonnaient à toute volée pour célébrer l'arrivée de Richard.

Il sentit une pression sur son épaule. Il reconnut l'enfant blond qu'il avait rencontré dans les grottes du coteau et qui tendait une sébile de mendiant. Le jeune garçon lui désigna une ruelle descendant vers le château des comtes de Tours :

— Le voleur, je l'ai vu ! Je crois qu'il a pris une bourse dans ton sac !

Ils s'élancèrent tous deux, et rattrapèrent l'homme rougeaud au moment où il perdait pied et tombait, renversé par le chargement d'une mule. De ses mains, s'échappa le précieux coffret. Alegret put le saisir avant que le voleur ne poursuive sa course et disparaisse. Ouf ! Grâce au petit mendiant futé, il avait pu retrouver ce qu'il avait de plus cher au monde, le seul souvenir de ses parents, un talisman qui devait le protéger.

Les deux enfants s'étreignirent en reprenant leur souffle.

— Eh ben, mon p'tit gars, je te dois une fière chandelle. Tu m'as permis de récupérer un trésor, un talisman sacré qui doit m'aider à vivre. Je croyais que les brigands fuyaient les pèlerinages par peur des gens pieux et charitables qu'on y rencontrait ! Ce n'est pas vrai du tout, *crédiou* ! C'est pourtant offenser Dieu que de s'attaquer à un pèlerin !

— Tu sais, dit le mendiant, je vais te donner le conseil d'un garçon qui vit dans la rue la plupart du temps et dort à la belle étoile. Ce n'est pas prudent de garder un objet de valeur dans son sac. Cache-le plutôt dans l'ourlet de ton pourpoint. C'est ce que me recommandait ma grand-mère autrefois, quand elle me confiait quelques sous pour lui acheter un pain ou une tisane. Elle avait d'autres cachettes aussi, par exemple sous la semelle de tes chausses ou dans la ceinture de tes braies, mais le plus sûr, c'est le pourpoint[10] !

— Ouais, tu as raison, je dois me méfier. Il y a des voleurs partout. Mais comment faire ? Je sais réparer une cotte de mailles au feu de la forge, mais le pourpoint, c'est ma mère qui me le réparait.

Il farfouilla dans son sac, mais ne trouva rien. Aussitôt, le jeune mendiant ouvrit sa veste et montra à son nouvel ami plusieurs petits outils qui pendaient à sa ceinture : couteau, sifflet, morceau d'amadou, petit marteau et grosse aiguille avec de la ficelle.

— Il faut tout prévoir quand on part seul au long des routes, dit-il en éclatant de rire devant la mine stupéfaite d'Alegret.

— T'es un débrouillard, mon ami !

Mais le plus dur restait à faire. Découdre et recoudre n'était pas si simple ! Son nouvel ami prit les choses en main, et réussit une couture solide où le joyau serait en sûreté. Alegret n'en revenait pas et admira ce savoir-faire.

Alegret avait sorti un gros pain de son sac :

— Les émotions, ça creuse. Ça creuse énormément ! Si on se mettait à table ! Il partagea son pain avec le petit mendiant malin.

— Oh ! la miche est bonne, dit l'enfant d'une voix douce. Et il engloutit encore plusieurs tranches épaisses.

Tous deux dévorèrent puis se regardèrent. Ce petit blond aux yeux noirs était décidément bien sympathique et plein de ressources :

— Je ne connais même pas ton nom, mon sauveur ! Comment t'appelles-tu ?

— Trévor ! Et toi, quel est ton nom ?

— Alegret, apprenti chevalier !

— Moi, je viens de Paris, expliqua Trévor. Mes oncles qui s'occupaient de moi sont morts. Je suis orphelin et seul au monde.

— Et tu vas partir seul alors que tu es si jeune ?

— Mais je ne suis pas si petit que ça, dit-il en se redressant avec fierté ! J'ai 12 ans au moins, d'après mes oncles. Je parviens à manger – à peu près tous les jours – avec les pièces que l'on me donne !

— Que veux-tu faire dans ce voyage vers Jérusalem, Trévor ?

Le petit mendiant fronça les sourcils et devint très sérieux. Il baissa la voix :

— Est-ce que je peux te faire confiance, Alegret, et te confier un secret ?

— Bien sûr, nous sommes amis maintenant. À la vie, à la mort.

— Je voudrais suivre la croisade en tant que « pèlerin clandestin » ! murmura-t-il à l'oreille d'Alegret.

— Quoi ? Un faux pèlerin ?

— Pas tout à fait ! Mon histoire est compliquée ! Tu ne me trahiras pas ?

— Mais non. Croix de bois, croix de fer, si je mens, je vais en enfer, dit Alegret qui adorait les histoires.

— Eh bien voilà, mes oncles…

À ce moment, une charrette heurta les barriques de l'auberge et son chargement s'étala dans la rue. Les amis furent séparés de nouveau par les mouvements de foule.

Alegret cria en direction de Trévor :

— On se retrouve au château pour rejoindre les pèlerins et payer notre écot ! On partira ensemble !

---

10 Veste courte et épaisse.

# 8

## Le grand départ

Aux portes du château, la foule se pressait déjà. De bons bourgeois richement vêtus côtoyaient des traîne-savates en haillons ; tous attendaient de payer leur écot afin de devenir pèlerins. En effet, il fallait payer, mais en retour, les pèlerins étaient dispensés de droits d'octroi et pouvaient passer librement les ponts. Cela leur donnait aussi la possibilité de dormir dans certaines abbayes. Près de la herse, un groupe particulièrement nerveux et bruyant, des hommes et quelques femmes, hurlaient, prêts à tout pour obtenir le bâton des croisés. *Quelles fautes pouvaient-ils bien avoir sur la conscience pour se bousculer ainsi ?* se demanda Alegret. Parmi eux, il lui sembla reconnaître, à demi caché derrière un grand chapeau, le voleur rubicond.

— Quoi ? Les brigands aussi partent en croisade ! marmonna-t-il avec colère.

Mais dans la bousculade, il ne put le poursuivre.

Il aperçut aussi, avec plaisir cette fois, l'orfèvre et sa servante, et il leur fit signe de loin. Aïssa le rejoignit un instant et lui expliqua :

— Je pars avec mon maître, qui a été chargé par les évêques d'emporter des reliquaires en or et en argent ainsi que d'autres pièces précieuses. Cela pourrait servir de monnaies d'échange au cours de ce long voyage. Et puis, il va bien sûr prier Dieu et demander le pardon de ses fautes, comme tous ces gens autour de nous ! On va donc se revoir, petit frère !

La douce présence d'Aïssa au départ de cette expédition lui mit du baume au cœur.

— Adieu, Aïssa ! Nous nous croiserons certainement bientôt.

Alegret retrouva enfin Trévor, qui se faufilait entre les groupes à sa recherche, et le salua, réconforté.

Alegret reconnut l'écuyer, devenu sergent recruteur, qui avait apprécié son travail la veille à la forge de son père. Celui-ci laissa passer les deux damoiseaux, en échange de quelques deniers qui payaient leur écot, et à condition qu'ils s'engagent à soigner et ferrer les chevaux.

Ils avancèrent donc munis tous deux d'une besace solide et d'un bâton clouté.

Dans la cour du château, de nombreux serviteurs attelaient les chariots derrière les chevaux de somme, chargeaient les coffres et les litières, entassaient les provisions : des harengs séchés, des fûts de saindoux, de bière et de vin. Des écuyers rangeaient les armes : lances, épieux, haches, arbalètes, flèches, boules hérissées de pointes. Les moines bénissaient les hommes et les animaux.

Avant de gagner les écuries, Alegret et Trévor montèrent sur un rempart. Ils

purent y observer la longue procession qui s'organisait sur une voie longeant le Cher, dans la direction du château de Montrichard.

Au début du cortège, se tenait le roi Richard entouré de ses fidèles barons et d'une escorte de plusieurs centaines de chevaliers. Tous montaient de fiers destriers[11] piaffant d'impatience. Puis venaient les écuyers tirant des chevaux de rechange pour les seigneurs.

Derrière ce premier groupe, avançaient des cavaliers aux longues capes blanches marquées de la croix rouge du pèlerinage : les moines soldats, les templiers dont l'épée dépassait sous la robe de bure.

Les chariots de vivres et de fourrage suivaient, accompagnés par la cohorte des artisans, palefreniers, charretiers, forgerons, fabricants de courroies et par quelques femmes, servantes et lavandières qui assistaient leurs maîtres. Puis de très nombreux hommes d'armes à pied, chargés d'arcs et de flèches. Les plus robustes portaient les arbalètes.

Ils précédaient d'étranges monstres, armés de gigantesques bras de bois et de métal levés vers le ciel, plus hauts que la plus haute maison de la rue Saint-Éloi.

— Ce sont des catapultes capables d'enfoncer les murailles les plus puissantes, leur expliqua un galopin qui admirait, comme eux, ce fier départ.

La foule des pèlerins venait après, avec des ânes et des mulets.

Toutes ces armes puissantes étincelaient. Elles effrayèrent Trévor, qui avait déjà été témoin de guerres et de violences terribles envers sa famille. Alegret lui-même, courageux chevalier en herbe, se remémora avec une sourde angoisse les propos de sa mère quand les seigneurs du voisinage sortaient les armes :

— À la guerre, ce sont les pauvres qui trinquent le plus ! La campagne sera bientôt dévastée : récoltes détruites, famine, disette, incendies !

L'écuyer les appela alors pour qu'ils prennent place avec leurs chevaux dans la longue caravane.

Cette fois, ils avaient franchi le pas. Ils quittaient la bonne ville de Tours, sous le chaud soleil estival, au milieu des oriflammes et des gonfanons[12] rouges à croix blanche qui claquaient au vent léger. Le chemin de Jérusalem s'ouvrait à eux : « Saint Maurice, saint Martin, protégez-nous ! »

---

11 Grand cheval destiné aux batailles et monté par les chevaliers.

12 Petit étendard rectangulaire portant plusieurs pointes.

# 9

## Double chute pour Alegret

La longue marche commençait. La caravane s'éloigna de Tours en suivant le Cher. Ils s'arrêtèrent le premier soir à proximité du château de Montrichard et dormirent dans un fossé.

Alegret aimait la présence constante des chevaux autour de lui ; il les nourrissait de fourrage frais, il brossait et étrillait le beau destrier d'un chevalier de la suite du roi Richard. Il adorait surtout un roncin nommé Placide qu'on lui confia le premier jour, qui était un solide compagnon calme et résistant, toujours de bon caractère, doux et paisible malgré les charges qu'on lui faisait supporter.

Alegret aimait aussi regarder les chevaliers, qui avaient grande allure en arborant leurs blasons et leurs oriflammes.

Au deuxième jour du pèlerinage, il s'approcha de l'un d'eux, qui vérifiait l'état de son armure près de la place forte de Saint-Aignan, où Richard et ses compagnons passeraient la nuit. En admirant les innombrables pièces qui la constituaient, il s'exclama :

— Comment faites-vous, Messire, pour ne pas vous tromper en revêtant cette belle armure ?

— Regarde bien, galopin, et tu comprendras.

Il avait sorti de son coffre de nombreux morceaux métalliques reliés les uns aux autres, qui se fixaient aux bras, aux coudes, aux genoux, aux mains, aux pieds. Alegret avait déjà réparé des cottes de mailles, mais il ne soupçonnait pas qu'il y avait tant de lanières, de courroies, d'objets métalliques de formes diverses sur un seul homme pendant les batailles.

Le vaillant chevalier s'expliqua avec orgueil :

— Comme tu le vois, toutes les pièces sont reliées entre elles, et c'est pratique pour s'habiller. L'ensemble pèse au moins cent livres ! Un marmouset aussi fluet que toi ne résisterait pas une minute avec une telle charge sur le dos. Aide-moi à ranger tout cet équipement.

Alegret essaya de le seconder au mieux dans ses rangements.

— Tu m'as l'air très intéressé, freluquet. Tu veux essayer le heaume et le haubert pour te préparer à l'art de la chevalerie ?

Le chevalier avait envie de plaisanter, mais Alegret le prit très au sérieux. Le heaume, c'était le casque ; le haubert, la cotte de mailles. Puisqu'on le lui proposait si gentiment, le garçon, ravi, essaya le bel uniforme.

Il enfila le heaume et le haubert, mais cela l'empêchait de voir. Les trous pour les yeux et la bouche ne correspondaient pas à son visage ; il ne vit plus rien,

n'entendit plus rien.

Il s'agita tellement qu'il ne trouva aucune prise pour enlever son casque avec ses mains. Il s'affola et s'écroula finalement au milieu des éclats de rire.

— T'es encore ben trop p'tit, mon ami ! s'écria le chevalier en riant.

Quelle rigolade aussi pour Trévor, qui n'était pas loin et l'aida à se dépêtrer de son harnachement :

— T'es un drôle de chevalier, Alegret !

Alegret, lui, ne riait pas. C'était ça, le brillant habillement des chevaliers ! Beaucoup trop lourd, encombrant, étouffant. Et ce qu'il avait essayé, ce n'était rien : il y avait encore tout ce qui recouvrait le corps, les mains et les pieds, sans compter le casque pointu et étroit que l'on plaçait devant le heaume pour assurer la protection du visage.

Sa vocation de chevalier en prit un coup.

Pour l'instant, Alegret préférait harnacher et caparaçonner[13] les chevaux, ou monter les roncins.

Le même jour, un violent orage éclata. Alegret et Trévor s'abritèrent sous un grand chêne. La pluie tambourinait sur les feuillages et creusait de véritables torrents sur le chemin. Certains passages devenaient difficiles pour les chariots lourdement chargés.

Après l'orage, Alegret avait dû rendre son cheval à l'écuyer et, pour cette fin de journée, il marchait depuis des heures aux côtés de Trévor. Il ne sentait plus ses pieds. Les cailloux du chemin entaillaient la chair à travers les semelles trouées de ses chausses. Il tenta de s'arrêter pour arracher un silex qui lui blessait l'orteil. Il prit ainsi du retard, et perdit de vue Trévor et les écuyers. Son ami était, plus que lui, un habitué des longues marches et avançait vaillamment.

Il remit rapidement ses chausses après avoir enlevé le caillou pointu qui l'écorchait. Il se trouvait alors à la hauteur d'une charrette déséquilibrée par un trou d'eau plus profond que les autres. À chaque cahot, elle penchait de plus en plus. Le vieil homme à la barbe blanche qui y somnolait risquait de tomber, le cheval également. La charrette s'approchait d'un ruisseau qui traversait le chemin, cela allait lui être fatal.

Son sang ne fit qu'un tour. Un vaillant chevalier doit défendre les faibles et empêcher un tel accident. Il allait montrer à tous sa vaillance et son courage !

Il enleva aussitôt son pourpoint, le posa sur le talus, puis s'élança, pour empêcher la chute du véhicule et éviter qu'il ne s'embourbe.

Mais patatras ! Ce fut lui qui dérapa dans la terre humide et s'étala de tout son long.

Quant au chariot, il pencha un peu et se releva finalement.

Des rires et des cris fusèrent successivement. Cette fois, ce fut la jolie brunette Aïssa qui lui servit d'ange gardien. Elle lui tendit la main et l'aida à se remettre debout.

Il se sentit rougir jusqu'à la racine de ses cheveux.

— Tu m'as fait peur, Alegret ! Tu ne tiens pas sur tes deux pieds. Attention, un accident est si vite arrivé ! Tu as failli passer sous la roue !

Ces paroles aimables et le doux parfum de fleur d'oranger de la demoiselle le calmèrent bien vite.

Maître Étienne arriva à son tour :

— Tu m'as réveillé, mon p'tit gars ! Je dormais dans la voiture quand je t'ai entendu tomber. Tu n'es pas blessé, au moins ?

Tout penaud, Alegret expliqua ses craintes et son désir d'empêcher l'accident.

Vive et preste, Aïssa l'aida à enlever sa veste pleine de boue collante et prit son pourpoint sur le talus :

— Je vais laver tout ça, ne t'inquiète pas ! Je te rendrai tes habits demain soir, à l'auberge du Croissant de Lune, à La Ferté-Imbault, où nous faisons étape avec mon maître. Rejoins-nous là-bas ! Tu retrouveras plus tard la suite du roi Richard, qui séjournera sans doute au château.

— C'est facile à trouver. C'est après la porte de la troisième muraille, en entrant dans la ville, ajouta l'orfèvre Étienne. À bientôt, Alegret ! Je serai heureux de bavarder avec toi.

Le jeune garçon reprit son chemin, doubla le chariot et se mit à courir pour retrouver Trévor et ses équipiers.

Décidément, ce n'était pas aussi simple qu'il le pensait d'être courageux comme un chevalier et de défendre les plus faibles ! Il s'était ridiculisé à deux reprises alors qu'il voulait réaliser un exploit ! Une angoisse lui perça soudain le cœur :

— Ciel ! Et mon talisman ! *Crédiou*, je l'ai oublié dans mon pourpoint ! Il faut que je retrouve Aïssa absolument ! Trévor, je dois partir encore une fois. Le talisman de mes parents ! Je l'ai oublié. Catastrophe ! Pourvu qu'Aïssa ne le perde pas dans la rivière en lavant mes vêtements !

Il s'apprêtait à monter son ami le brave roncin, pour retourner en arrière et retrouver la demoiselle. À ce moment, l'écuyer qui conduisait les chevaux hurla en sa direction :

— Que fais-tu encore, vaurien ! Je te cherche depuis des heures pour que tu m'aides à nourrir et panser les chevaux fatigués ! Tu n'es pas là pour t'amuser !

Il brandit son fouet, prêt à frapper ce galopin qui disparaissait sans cesse.

Alegret obéit et abandonna son idée de retrouver tout de suite Aïssa et son pourpoint. Il se mit à soigner ses amis les chevaux, qui avaient besoin de caresses et souffraient eux aussi avec ce maître écuyer colérique et violent.

Ils approchaient de Saint-Aignan et y firent étape dans les dépendances d'une grande ferme. Alegret se rongeait les sangs ! Il ne pourrait pas retrouver Aïssa ce soir ! Il avait beaucoup trop de travail : fers à changer, plaies à panser, cottes de mailles à réparer… Et la foule des pèlerins se répandait partout dans les bourgs environnants.

Il ne dormit guère cette nuit-là, et pria saint Martin et saint Antoine pour qu'ils l'aident à retrouver le talisman à La Ferté-Imbault le lendemain.

---

13 Protéger les chevaux par des couvertures.

# 10

## Frères de sang

Le lendemain, après avoir parcouru six ou sept lieues dans une région marécageuse, la troupe aperçut sur les hauteurs une puissante forteresse qui dominait les étangs et les prairies. C'était le château de La Ferté-Imbault, flanqué de quatre grosses tours et entouré de larges douves. Sur le chemin de ronde, des archers montaient la garde.

Les hommes de tête entourant Richard y seraient hébergés par le seigneur de Vierzon. Les autres seraient accueillis dans les écuries de la collégiale qui jouxtait le château.

Celui-ci était entouré de plusieurs rangées de fortifications, derrière lesquelles s'abritaient les maisons bourgeoises de la ville.

Alegret et Trévor marchaient côte à côte à l'heure des vêpres[14]. Ils voyaient au loin la porte du guet. Une bonne lieue les en séparait. Heureusement, le soleil était encore haut dans le ciel, et les deux jeunes gens avaient le temps de trouver maître Étienne avant que ne se ferment les portes de la ville à la tombée de la nuit.

Alegret s'était apaisé et faisait confiance à la jeune Aïssa pour la sauvegarde de son précieux joyau.

Il choisit ce moment de calme pour interroger Trévor, qui était finalement resté très discret sur sa vie :

— Dis-moi, Trévor, tu ne m'as toujours pas raconté l'histoire de ta famille. Tu avais tout juste commencé au départ de Tours. Et si tu reprenais maintenant, en attendant de trouver l'auberge du Croissant de Lune ? Tu sais, moi aussi je suis seul, tout comme toi. Je vais t'expliquer pourquoi, si tu veux. Mais commence, plutôt. Alors, comment tes oncles sont-ils morts ?

Trévor s'assura que personne ne pouvait les écouter à proximité et commença son histoire :

— Je n'ai pas connu mes parents, qui sont morts quand j'étais très jeune. Ce sont mes oncles qui m'ont élevé, et je les aimais comme des pères. Nous vivions à Provins, où ils étaient marchands de fourrage. Mais le roi de France a décidé d'expulser les juifs de son royaume, et de confisquer leurs biens à l'occasion de ce grand pèlerinage pour reconquérir Jérusalem. Il avait sans doute besoin d'argent pour faire la guerre. Or, ma famille est juive. Mes oncles ont donc eu peur, et ont décidé de partir vers Tours, hors du royaume de France. Mais sur la route, ils s'arrêtaient pour lire leur livre de prières, qu'ils psalmodiaient dans leur langue. Ils ont été entendus, dénoncés, arrêtés puis, une nuit, assassinés lâchement dans leur

prison, sans doute considérés comme ennemis des chrétiens. J'ai réussi à fuir en me cachant dans les nombreux souterrains de la ville, et ainsi à échapper à la mort. Mes oncles voulaient rejoindre leurs cousins près de Marseille. J'ai appris que votre grand pèlerinage allait dans la même direction, et je vais essayer de retrouver moi aussi cette lointaine famille. C'est pourquoi tu m'as rencontré mendiant sur cette route en cachant ma religion mal vue par les chrétiens.

Alegret ne savait pas grand-chose des juifs et de leur religion. Pas loin de chez lui, à Tours, il y avait la rue de la Juiverie, et dans cette rue, une église qui leur était réservée. Il ne connaissait pas les gens de ce quartier, et il n'avait vraiment rien contre eux. Aussi, il fut très étonné et ému par les confidences de Trévor :

— T'as eu bien des ennuis, *crédiou* ! Quelle misère ! Moi aussi, j'en ai eu, et de ce point de vue, on se ressemble. Ma mère est morte il y a quelques jours seulement, et je suis à la recherche de mon père que je n'ai pas connu. Mon rêve serait de devenir un vrai chevalier sans peur et sans reproche, pour vaincre tous les obstacles et remporter toutes les victoires. Protéger les orphelins, cela fait partie des devoirs du preux chevalier ! Et je m'en vais te protéger autant que je peux. Allez, nous sommes frères, Trévor. Pour toujours ! On mêle notre sang pour sceller cette alliance.

Il sortit son couteau, se fit une petite coupure au doigt, puis fit de même avec celui de Trévor. Ils échangèrent ainsi leurs sangs en se promettant assistance « à la vie, à la mort » !

Les deux jouvenceaux étaient très émus. Désormais, chacun avait un véritable frère ; cela leur donnait de la force et de l'espoir. Ils partaient tous deux pour une longue quête, et ils ne seraient plus seuls dans les épreuves. Ils se sentaient prêts à affronter tous les périls.

---

14 Office du soir vers 17 heures.

# 11

## L'auberge de La Ferté-Imbault

Le cortège des croisés approchait maintenant des premiers remparts de la ville.

— Allez, mon frère ! En route ! Assez bavardé ! On va maintenant s'enquérir de ton pourpoint et de ton fameux talisman.

Comme toujours, Trévor reprit vite ses esprits. Attentif et efficace, il regarda autour de lui et constata :

— Elle est immense, cette ville. On n'en voit pas le bout ! Où se trouve la troisième muraille, à ton avis ?

— Il suffit de compter jusqu'à 3. On doit y arriver ! rétorqua Alegret en retrouvant ses esprits et son goût pour la plaisanterie.

La ville leur sembla très riche et étendue, plus grande encore que Tours.

De nombreux artisans y tenaient une échoppe. Les fortifications successives servaient sans doute à protéger ces boutiques des brigands de toutes sortes.

Ils franchirent la première grande porte de la ville, largement ouverte pour accueillir les pèlerins croisés. Les hommes du guet, à pied ou à cheval, les regardaient passer et les saluaient. Les cloches carillonnaient dans toutes les chapelles et les églises de la ville.

Après avoir passé la première muraille, ils furent saisis à la gorge par une odeur nauséabonde. Ils reconnurent le quartier, où l'on s'affairait autour des peaux de bêtes. Comme à Tours, cela sentait le pourri. Alegret se boucha le nez. Des veaux et des chevreaux étaient dépecés là, sur des planchers de bois à proximité d'un ruisseau où coulait le sang.

Ils étaient en effet dans la rue des Longs-Boyaux, où s'affairaient les tanneurs. La peau des animaux était étalée et séchait. Les boutiques voisines travaillaient les cuirs de toutes les manières. Les unes fabriquaient des courroies, les autres des selles ouvragées pour les chevaux et les mulets. Alegret s'arrêta pour soupeser en connaisseur les belles selles de cuir très épaisses, qui devaient être confortables pour les cavaliers, sans blesser les chevaux. Trévor fit remarquer à son nouveau frère l'enseigne d'une bourrellerie faite d'un beau harnais de cuir : on y fabriquait aussi des lanières, des ceintures, des colliers pour les chiens, des brides pour entraîner les chevaux.

Ils passèrent une deuxième enceinte et virent des teintureries. Les couleurs ocres, pourpres ou carmin des tissages de toutes sortes étincelaient au soleil couchant. Des drapiers, des tisserands, des fabricants de chausses étalaient leurs marchandises. C'était le quartier des vêtements. De riches pèlerins s'y arrêtaient, espérant de bonnes affaires.

— J'aimerais bien changer mes chausses percées, dit Alegret en louchant sur de belles paires toutes neuves renforcées par des lanières de cuir, qui auraient bien adouci ses pauvres pieds.

Mais Trévor le ramena à la réalité :

— Tu rêves, mon frère ! Mon surcot[15] aussi est déchiré, mais les prix sont inabordables ici, pour nos maigres bourses.

Ils arrivaient devant la grande porte d'une troisième fortification.

Il fallait ouvrir l'œil, maintenant. Ils approchaient.

Ils entrèrent dans la rue des Poêliers. On y fabriquait des chaudrons, des poêles, des bassines à confiture et des alambics, en polissant le cuivre.

Des fumets délicieux taquinèrent leurs narines. C'était le coin des restaurateurs et des estaminets.

Des vendeurs de plats cuisinés s'installaient sur des charrettes pour mieux attirer les affamés. Des tourtes, des pâtés, des gaufres, des gâteaux s'amoncelaient sur les étals. Le pèlerinage était une bonne affaire pour certains !

— Arrêtez-vous, bonnes gens. Régalez-vous avec mes tartes, mes rissoles au miel, mes blancs-mangers[16] à la framboise !

Devant leur mauvaise mine, un boulanger ventripotent et rougeaud, qui abusait visiblement de ses bons plats, fut attendri et leur donna de larges tranches de pain bien doré. Il leur demanda en retour de prier pour lui, afin que Dieu lui pardonne sa gourmandise. Trévor et Alegret n'avaient guère mangé de la journée. Aussi, ils ne se firent pas prier et ne boudèrent pas leur plaisir en avalant cette miche de pain !

Une jeune damoiselle aux lèvres gourmandes, qui vendait des pâtisseries, leur offrit même des oublies[17] fines et délicieuses :

— Que Dieu vous garde, jeunes pèlerins ! Mangez et priez pour moi !

Après les tavernes et leurs appétissantes nourritures, ils virent de grosses bâtisses qui devaient accueillir les pèlerins assez riches pour s'offrir une chambre.

On pouvait deviner les noms de ces auberges à partir de leurs belles enseignes compréhensibles, même pour ceux qui ne savaient pas lire.

Ainsi, l'une devait être l'auberge de la Cloche ; celle-ci sonnait et invitait les pèlerins à s'approcher. Une autre arborait la croix et la coquille des pèlerinages, et la troisième, plus grande que les autres, attirait grâce à un gros croissant de lune suspendu au pignon du toit. La façade était ornée de nombreuses oriflammes bleues et dorées avec des fleurs de lys.

Ouf ! Ils étaient arrivés.

À l'entrée, une grande foule se pressait. Les chevaux et les chariots s'entassaient dans la vaste cour. Comment y retrouver Étienne ?

En levant les yeux, ils virent le visage souriant d'Aïssa à une fenêtre du premier étage. Elle leur faisait signe de monter.

---

15 Vêtement du dessus descendant jusqu'aux pieds.

16 Flans aux amandes d'une parfaite blancheur.

17 Petites gaufres légères.

# 12

## Le secret du talisman

Aïssa les fit entrer dans une grande chambre. La lumière du jour commençait à décliner. Au-dessus de la table, à la lueur d'une chandelle, l'orfèvre Étienne observait un bel objet doré qu'Alegret reconnut tout de suite. Ouf ! Le joyau n'était pas tombé dans la rivière, il n'avait pas été volé ! Il était au centre de l'attention générale, à côté du pourpoint recousu et soigneusement plié.

Étienne s'était muni d'une de ses pinces d'orfèvre et tentait d'ouvrir le bijou. En effet, celui-ci était très rebondi et pouvait cacher des surprises. Étienne s'adressa à Alegret à voix basse :

— Ce bijou magnifique est sans doute l'équivalent d'une médaille de la Vierge Marie pour les catholiques. Il est un porte-bonheur, un protecteur pour celui ou celle qui le possède. C'est certainement pourquoi ta mère te l'a remis, avec le désir que tu le gardes précieusement, comme elle l'avait fait elle-même. Ce très beau pendentif est d'origine arabe et inspiré par la religion mahométane. Ce signe que tu vois signifie « Dieu » en arabe. Sa forme de croissant est un symbole pour eux. Aussi, attention à toi ! Ne montre à personne ce bijou, tu pourrais être considéré comme un ennemi du dieu des chrétiens et emprisonné, ou pire ! Tous les croisés de ce pèlerinage s'en vont combattre les Sarrasins et reprendre Jérusalem, conquise par Saladin, grand guerrier arabe.

À ce moment, la petite pince fit merveille et le bijou s'ouvrit : une petite peau de parchemin d'une grande finesse apparut au milieu des émaux et des dorures. Elle était couverte de belles lettres calligraphiées. Étienne avoua ne pas savoir les lire.

— Qui va nous révéler le sens de ces signes ? Qui les a écrits ? s'inquiéta Alegret.

Aïssa n'avait rien perdu des événements, et s'approcha à son tour avec curiosité. Elle déchiffra les lettres étrangères et traduisit :

*À mon fils Alegret, à qui va toute ma tendresse.*

*Je suis obligé de vous quitter, Jeanne que j'aime et toi.*

*Je vais à Vézelay, rejoindre des amis qui me protégeront, et je repartirai peut-être ensuite en Sicile, si j'y suis forcé.*

*Dieu vous garde !*

*Wahid*

Un sceau de cire rouge safran recouvrait une partie de la signature. Un dessin en relief difficile à déchiffrer y figurait.

Ainsi, la missive s'adressait à lui. Son père l'avait connu et aimé.

Aïssa savait déchiffrer cet étrange message resté secret si longtemps.

Toutes ces révélations étaient incroyables.

Où était-il, ce père inconnu ? Vivait-il encore de ce côté de la mer, ou avait-il déjà embarqué sur un navire vers des îles lointaines ?

Aïssa avait les larmes aux yeux :

— Tu vois, petit frère, ton père parlait arabe comme moi. Nous ne venons pas du même pays, mais parlons et écrivons la même langue.

Étienne se mouchait pour cacher son émotion :

— Mon petit, c'est pour moi un grand bonheur de découvrir ces lignes. Je peux te le confier, maintenant que nous voyageons ensemble et que je te connais mieux. J'ai connu ton père autrefois. Tu sais que j'ai beaucoup voyagé à la recherche de joyaux, et de livres savants et précieux. Tu en as sans doute vu dans le fond de ma boutique : j'ai vendu certains d'entre eux, mais il m'en reste plusieurs de grande valeur, dont je ne veux pas me séparer. J'ai rencontré ton père en Sicile. Comme moi, il aimait les livres, et nous avons passé des nuits à discuter de sciences, de médecine, de cartes du monde, de philosophie, dans ce pays où le soleil brillait tous les jours et invitait aux échanges. Ton père était mahométan et faisait des recherches pour le roi Roger de Sicile, prince normand chrétien, mais qui se faisait appeler « le sultan Roger ». Celui-ci appréciait son savoir. Puis, à son tour, il a voyagé et cherché à mieux connaître le monde, les livres, les universités de notre pays. Je l'ai donc revu à Tours. Je suis très heureux, mon petit, d'entreprendre ce pèlerinage avec le fils de mon ami.

— Mais que faisait-il là, et comment a-t-il connu ma mère ?

— Il est venu me voir dans mon échoppe, Alegret. Ta mère y venait aussi, et je sais que Wahid trouvait ta mère très belle. Ils se sont tous deux beaucoup aimés et ils se réjouissaient de ta naissance. Mais ce savant arabe a éveillé la méfiance de quelques moines de l'évêché de Tours, et il a dû fuir sans pouvoir vous emmener.

Trévor était heureux pour son ami :

— Quelle chance tu as ! Ton père est peut-être encore en vie. J'aimerais tant être à ta place.

Pendant ce temps, Aïssa, toujours active et prévenante, avait préparé de l'hydromel[18] et des gaufres avant que les jeunes gens ne repartent. Ces derniers, malgré leur émotion et leur curiosité en alerte, se régalèrent de ces sucreries au goût de cannelle.

Étienne, adossé à la fenêtre, eut soudain l'air étonné, puis inquiet. Deux cavaliers avançaient dans la cour, enveloppés dans de grandes capes blanches. Au dos de leurs habits était dessinée une énorme croix rouge. Ils s'arrêtèrent à l'entrée de l'auberge éclairée, si bien que l'on pouvait voir distinctement leurs visages. Ils étaient chauves et portaient de longues barbes noires, frisées et hirsutes. L'un avait le visage en lame de couteau, l'autre des yeux de loup bleu acier. On pouvait difficilement quitter ce regard.

Ces moines observaient tout ce qui se passait dans l'écurie et la cour de l'auberge. Étienne ferma la fenêtre tout en observant derrière le rideau. Les cavaliers arrêtaient maintenant un ivrogne en le traitant d'indigne personnage et d'impie. L'ivrognerie est interdite et sévèrement punie dans un pèlerinage. Les

moines confièrent le pauvre hère aux chevaliers du guet pour qu'il soit puni et bastonné.

Ils cherchaient visiblement d'autres coupables comme celui-là.

Étienne réfléchit à haute voix :

— Je n'aime pas cela ! La présence de ces moines annonce souvent des malheurs. Ils se mêlent de tout et ont la dénonciation facile. Après leurs interventions, j'ai connu de pauvres bougres accusés de blasphème ou, pire encore, de sorcellerie et menacés du bûcher, alors qu'ils n'avaient rien fait.

Étienne continua à marmonner dans sa barbe, perdu dans ses souvenirs.

Puis, il demanda aux deux jeunes garçons de se méfier de ces moines-soldats, surtout quand ils allaient par deux : ils étaient chargés de maintenir l'ordre dans ce défilé religieux. On les appelait les templiers. Ils appartenaient à un ordre riche et puissant qui se donnait la mission de reconquérir Jérusalem au nom du Dieu tout-puissant. Ils aidaient les rois dans leurs combats.

Trévor eut peur de ces regards inquisiteurs qui semblaient chercher des coupables. Cela lui rappelait ceux qui avaient dénoncé ses oncles, et il disparut dans la ruelle du lit, effrayé.

La nuit était maintenant noire. Pas question de franchir les portes jusqu'au château à une heure pareille ! Ils partiraient demain matin à l'aurore. Pour l'instant, l'orfèvre Étienne les accueillit à l'auberge, dans sa chambre. C'était la seule chose à faire ! Toutes ces émotions, s'ajoutant à la longue journée de marche, les avaient tous épuisés, et ils s'allongèrent comme ils purent sur les lits, paillasses et coussins de la pièce.

---

18 Boisson fermentée à l'eau et au miel.

# 13

## Conciliabule dans la nuit

Alegret, étendu sur une botte de paille, ne pouvait s'endormir. Il rêvait à ce père ignoré pendant si longtemps, qui se dévoilait à lui peu à peu.

Il s'agitait, se tournait et retournait sans trouver le sommeil. La lune éclairait faiblement la chambre et, à l'autre bout de la pièce, il lui sembla qu'Aïssa, elle aussi, ne pouvait fermer l'œil. Seul Étienne ronflait bruyamment dans son coin. On n'entendait rien du côté de Trévor.

Alegret s'approcha d'Aïssa sans faire de bruit. Celle-ci se dressa aussitôt sur son séant et se mit à le réconforter :

— Alors, mon petit chevalier, que vas-tu faire maintenant ? Imagine ! Ton père est peut-être encore dans les parages, et tu vas le rencontrer au détour d'un chemin !

— Ce n'est pas sûr du tout, Aïssa, dit Alegret, dont la voix tremblait un peu, tant il avait de mal à cacher ses espoirs et ses craintes. Mais que puis-je faire pour essayer de croiser sa route ? Toi qui as voyagé plus que moi, dis-moi comment je peux m'y prendre pour le retrouver.

Trévor ne dormait pas non plus, et mit son grain de sel dans la discussion en rejoignant ses amis :

— Il faut réfléchir. Que chacun donne ses idées, et nous pourrons peut-être mettre au point un plan d'action.

Cette remarque très raisonnable fit retrouver à Alegret sa maîtrise de soi :

— Tu as raison, Trévor. Je ne suis pas seul ; à trois, nous pouvons ouvrir des pistes plus nombreuses. Allons-y ! Qu'avons-nous appris dans ce message secret que tu as déchiffré, Aïssa ? Mon père s'appelle Wahid ; c'est un nom que je n'avais encore jamais entendu. Mon père parle arabe. Nous apprenons qu'il se dirigeait vers Vézelay, et peut-être vers un pays lointain : la Sicile. Mais tout cela se passait il y a treize ans ! Il a eu le temps de changer d'idée depuis ! Autant chercher une aiguille dans une botte de foin !

Alegret allait retomber dans ses incertitudes, mais Trévor reprit aussitôt :

— Nous connaissons aussi ses goûts et activités !

— Nous les connaissons par Étienne, mais pas grâce au message. Faut-il croire Étienne ?

Aïssa fut choquée par cette méfiance :

— J'ai beaucoup de respect pour mon maître. Il faut que tu saches qu'il m'a recueillie quand j'étais esclave, qu'il m'a libérée, et que je suis ainsi devenue servante à son service. Tu ne peux pas dire le contraire, Alegret. C'est un homme

juste. Et pourquoi nous raconterait-il des histoires ? Mon père, en Aragon, me disait toujours qu'il fallait raisonner avec logique. Poursuivons donc notre raisonnement. Wahid a beaucoup voyagé : de la Sicile à Tours, c'est un long voyage. Il a des ennemis qui le haïssent et des amis qui le protègent. Le message nous l'indique. Mais qui sont-ils ?

Alegret, convaincu, enchaîna :

— Qui sont ses ennemis ? Il était mahométan, donc les chrétiens pouvaient le détester, parce qu'il n'avait pas la même religion qu'eux. Il parle arabe, et non la langue d'Aquitaine ou de Touraine. Cela suffit à développer la haine, n'est-ce pas, Trévor ? Tu en sais quelque chose…

Trévor hocha la tête en signe d'assentiment.

Alegret poursuivit :

— Qui sont ses amis ? Nous connaissons déjà Étienne, voyageur, amateur de livres et de discussions comme lui ; et Jeanne, ma mère. Qui sont les autres ?

Aïssa reprit :

— Il faut mener l'enquête pour le savoir : peut-être allons-nous côtoyer des gens qui l'ont aimé ou détesté. Le pèlerinage permet de faire beaucoup de rencontres. Posons des questions autour de nous.

Trévor ajouta :

— Ceux qui parlent arabe ne sont pas nombreux par ici. Je parcourais parfois avec mon oncle les grandes foires de Provins. Il lui arrivait de discuter en arabe avec des marchands de soieries ou de tissus précieux venant de pays lointains. Cela lui arrivait aussi avec des jongleurs et des acrobates, qui chantaient et dansaient pour amuser les foules. Donc, si nous en rencontrons, essayons de savoir s'ils ont croisé ton père et échangé avec lui.

Pendant ce temps, Aïssa observait le parchemin abandonné sur la table :

— Avez-vous remarqué ce sceau[19] sur la signature de Wahid ? Que représente ce dessin en relief ? Ce n'est pas facile à voir. On dirait des épées ou des poignards.

— C'est bizarre, oui, dit Alegret. Il y en a des longs et des courts. Pour moi, ils ressemblent plutôt à des flèches.

— Des armes ? Des flèches ? intervint Trévor. Je n'en suis pas sûr. À mon avis, ce sont plutôt des outils, mais j'ignore à quoi ils peuvent servir !

Étienne s'était éveillé, car le bavardage des jeunes était de moins en moins discret.

— Tu as raison, Trévor, Wahid avait des centres d'intérêt nombreux. Il connaissait les textes des grands savants grecs du passé. Il fréquentait les astronomes, les philosophes, les médecins arabes de son époque, qui étaient nombreux à la cour de Palerme. Ce sceau authentifie peut-être la signature de ton père en tant que savant. Mais je ne vois pas de quoi il s'agit. Vous me semblez très malins tous les trois. Alors, cherchez… et trouvez !

Aïssa conclut :

— On a donc du travail : il nous faut interroger les troupes d'acrobates, les philosophes, les médecins, les apothicaires, les moines dans les maisons hospitalières, et même certains marchands de livres ou d'étoffes. Peut-être auront-ils entendu parler de lui.

— Et les musiciens, ajouta Étienne. Il jouait magnifiquement de la flûte. Peut-

être s'est-il également fait remarquer par ce talent.

Ils s'interrogèrent ainsi un long moment.

Au petit matin, ils se séparèrent. Il y avait désormais deux équipes, qui devraient se rencontrer et échanger régulièrement leurs découvertes : maître Étienne et Aïssa d'une part, Alegret et Trévor d'autre part.

Prochain rendez-vous : Vézelay.

Alegret avait repris son talisman, après avoir replacé la précieuse missive de son père dans le pendentif. Un grand espoir emplissait son cœur !

---

19 Empreinte faite par un cachet de cire, où sont gravés les devises ou signes d'un personnage.

# 14

## Visages des templiers

Après cette longue nuit de crainte et d'espoir, Alegret et Trévor entrèrent à l'aube dans le château de La Ferté-Imbaut. Personne ne semblait avoir remarqué leur retard. Un hennissement dans les écuries permit à Alegret de reconnaître le brave roncin gris qui lui faisait la fête. Mais un écuyer le montait déjà ! Il faudrait donc encore reprendre le bâton de pèlerin et marcher jusqu'à Villemoison, l'étape suivante.

Les deux garçons entamèrent donc à pied ce nouveau jour de pèlerinage. Alegret aperçut avec joie la Loire à un tournant du chemin. Sous un grand soleil, la rivière brillait de mille feux entre les grèves de sable fin encore plus nombreuses qu'à Tours. Ils s'engagèrent sur un pont à La Celle-sur-Loire. Des bacs avaient été aménagés de part et d'autre du pont pour accélérer la traversée. Des barques nombreuses glissaient de part et d'autre du pont, à voiles ou halées par de nombreux marins.

— Quelle chaleur ! dit Trévor. Et si on piquait une tête, Alegret ? L'eau est belle et transparente. Ça ferait du bien !

Il enlevait déjà sa chemise quand son ami intervint vigoureusement :

— Ne plonge surtout pas là ! Regarde sous la pile du pont : les remous sont violents et deviennent des tourbillons où l'on a toutes les chances de se noyer. Crois-en ma vieille expérience de Tourangeot ! Regarde cet imprudent, qui a voulu faire comme toi. Il disparaît presque dans le courant violent. Ouf ! Il a de la chance, il a pu se raccrocher à la longue perche d'une gabarre que le marinier lui a tendue.

— Eh ben ! T'as raison, Alegret, faut s'méfier. On se contentera d'une source si elles ne sont pas toutes à sec par ce temps.

De l'autre côté du fleuve, à l'ombre des peupliers, le cortège s'arrêta et se rafraîchit au bord d'un bras tranquille de la Loire.

Avec solennité, le héraut du roi s'adressa aux hommes rassemblés :

— Ce soir, on passera la nuit à la Commanderie des Templiers de Villemoison. Vous pourrez tous y entrer à la suite du roi et de la chevalerie. Vous allez ainsi faire la connaissance des courageux chevaliers du Christ, qui ont déjà défendu le tombeau du fils de Dieu, à Jérusalem, et veulent maintenant le reconquérir. En route, braves chevaliers, et haut les cœurs !

Plus possible de reculer. Alegret et Trévor étaient embarqués. Malgré leur méfiance, ils allaient devoir rencontrer les fameux templiers.

— Ouvre l'œil, Alegret, et ne montre pas ton talisman ! dit Trévor.

— Toi aussi, Trévor. Veille à ne pas être reconnu, vrai-faux pèlerin. Reste bien « clandestin » ! répondit Alegret à voix basse.

Au soir donc, en arrivant à la Commanderie, l'armée de Richard fut accueillie avec éclat.

Au pied d'une tour carrée percée de nombreuses fenêtres, une vingtaine de cavaliers enveloppés dans leurs longues capes blanches s'alignèrent impeccablement devant le roi Richard et lui firent une haie d'honneur. Ils se ressemblaient tous avec leurs cheveux courts et leurs barbes bien taillées, toutes de la même longueur.

Alegret dut reconnaître qu'ils ne manquaient pas d'allure et ressemblaient à de parfaits chevaliers.

Richard et toute sa suite furent courtoisement invités à partager le repas des moines dans leur réfectoire. Mais avant cela, les écuyers gagneraient les écuries afin de préparer les hommes et les animaux pour la nuit. Richard et ses barons se retirèrent dans la tour carrée du logis principal, et gravirent les escaliers en colimaçon avant de gagner leurs chambres et les lieux de réunion.

La commanderie ressemblait à une grande ferme débordante d'activités. Jardins, prairies, étangs et champs s'étendaient à perte de vue. Les ailes de plusieurs moulins tournaient lentement. Les écuries étaient vastes, et une forge immense permettait de réaliser tous les travaux nécessaires aux chevaux. Les étables et les porcheries regorgeaient d'animaux.

— Regarde, Trévor, toutes les bêtes de la ferme portent sur leurs dos la croix rouge sur fond blanc de leurs maîtres. Ils sont mignons, ces petits porcelets avec leurs tuniques sur le dos. On les mangerait ! T'as pas envie de jouer avec eux, Trévor ?

— Vont-ils nous accompagner eux aussi jusqu'à Jérusalem, ainsi déguisés en moines ? répondit Trévor en riant, et il ajouta : Moi, je commence à avoir faim devant cette énorme basse-cour. Regarde toutes ces poules, tous ces poulets, dindons, pintades, canards. Tous ces braves moines ne meurent pas de faim, on dirait !

Ils traversèrent une cour intérieure où les aides des templiers, les moines-sergents, vêtus de robes brunes, s'exerçaient à la guerre et croisaient l'épée avec vigueur. L'un d'eux interpella les deux garçons :

— Vous avez l'air encore jeunes, petits, il faut pourtant vous préparer à la guerre et aux batailles. Vous vous promenez le nez en l'air, mais ce pèlerinage n'est pas une balade ! Tenez, regardez cette quintaine ! Vous en êtes-vous déjà servis ?

Devant l'air un peu ahuri de leurs interlocuteurs, ils leur montrèrent un grand mannequin de paille au milieu des champs.

— C'est un épouvantail pour effrayer les oiseaux ? hasarda Alegret.

— Mais non, ignorant. Regarde bien. Tu vas apprendre à pourfendre les Sarrasins sur le champ de bataille. Ce mannequin de paille pivote sur lui-même ; il porte d'un côté un écu, de l'autre un gros gourdin. Tiens, je te prête mon épieu. Attaque ce Sarrasin de toutes tes forces ! Allez, transperce-le !

Alegret avait été récemment ridiculisé, quand il avait voulu se conduire en défenseur des faibles avec la charrette embourbée. Il souhaitait donc se rattraper cette fois, et s'élança avec enthousiasme comme on le lui demandait. Il planta son

arme dans le corps empaillé de l'ennemi. Cela le fit tourbillonner plusieurs fois avec le mannequin, puis heurter brutalement le bouclier. Mais il resta debout quand le gourdin s'écrasa au sol sans l'atteindre. Alegret en fut très fier !

Mais le sergent ne partagea pas son admiration :

— C'est pas fameux, ricana-t-il. Tu dois t'exercer sérieusement, mon garçon ! Il faut aller plus vite pour vaincre l'ennemi, sinon, tu te feras embrocher !

Heureusement, la cloche se mit à sonner pour appeler au repas, ce qui marqua la fin du combat héroïque. Trévor n'était pas mécontent d'y avoir échappé. Alegret, lui, se frictionnait vigoureusement les côtes pour oublier la douleur.

Dans le vaste réfectoire, une table était réservée aux galopins, qui aidaient les écuyers. Alegret et son ami s'y installèrent. Ils furent servis copieusement comme tout le monde, et avalèrent des tranches de pâtés de brochet, des louches de topinambours et de navets, des anguilles, des carpes qui s'étalaient devant eux. Pas de viande toutefois : on mangeait maigre à l'abbaye pendant les pèlerinages.

Trévor, émerveillé par ce festin inattendu, glissa à l'oreille de son voisin, tout en se frottant le ventre :

— On s'en est mis plein la lampe !

Mais le regard sévère d'un écuyer le fit taire aussitôt.

En effet, on était dans un monastère, et le silence le plus total régnait parmi les compagnons partageant le repas. Seul un moine chapelain parlait et rappelait les devoirs des chevaliers pèlerins en de longues litanies :

— Vous êtes désormais les chevaliers du Christ. Et le chevalier du Christ tue en conscience et meurt tranquille : en mourant, il fait son salut ; en tuant, il travaille pour le Christ. Nous, templiers, avons une divine mission : nous accumulons ici les terres et l'or que de dévots seigneurs ou de riches bourgeois nous ont confiés pour la paix de leur âme. Ces richesses vont nous permettre de vaincre les Sarrasins. Nous sommes la milice du Christ et jurons de tout faire pour que les croisés assurent sa victoire glorieuse en Terre sainte.

Les garçons, le ventre plein, avaient du mal à assimiler tous ces préceptes guerriers. Ils s'étonnaient un peu d'entendre tous ces gens d'Église exalter les richesses et la violence.

À la nuit tombée, ils regagnèrent l'écurie et s'endormirent sur la paille épaisse.

Alegret ouvrit un œil bien plus tard, quand les cloches de la chapelle sonnèrent les matines.

Dans l'obscurité, il distingua un cortège de moines silencieux et recueillis qui se dirigeait vers l'église toute proche, pour participer à l'office religieux. Le lourd portail s'ouvrit et se referma sur eux. L'édifice religieux était entouré d'un petit cimetière, dont on apercevait les tombes.

Le portail à peine refermé, Alegret aperçut trois sergents en robe brune qui s'approchaient d'une fosse creusée dans la terre hors du cimetière. Ils y jetèrent trois formes humaines, sans le moindre égard, sans la moindre prière. Près d'eux, un couple de templiers semblait surveiller l'opération à l'aide d'une torche du haut de leurs destriers noirs. Cette lueur éclaira un instant leurs visages, et Alegret crut reconnaître les yeux de loup de ce cavalier aperçu à l'auberge du Croissant de Lune.

Les hommes s'écartèrent rapidement après avoir abandonné les corps.

Alegret, effrayé, réveilla Trévor. Tous deux, intrigués et inquiets, franchirent sur la pointe des pieds la courte distance qui les séparait de la fosse. Les têtes de trois cadavres étaient visibles sous la terre grossièrement jetée sur eux. À côté des corps étaient posés des chapeaux pointus en forme de cônes, et Trévor reconnut à ce détail vestimentaire des hommes de la même religion que lui. Quels crimes avaient-ils pu commettre pour être précipités aussi sauvagement dans ce trou béant ?

Trévor se mit à trembler, et Alegret l'entraîna loin de là en essayant de le réconforter.

Étienne avait donc raison. Les templiers n'étaient pas seulement de parfaits chevaliers. Ils avaient pour ennemis les Sarrasins. Or, son père était un Sarrasin. L'exercice de la Quintaine et le discours du chapelain montraient bien la haine à leur égard !

Ils étaient aussi les ennemis des juifs, puisqu'ils les enterraient à la va-vite dans une fosse commune en dehors du cimetière consacré. Les juifs étaient considérés comme les assassins du Christ et, en temps de croisade, aussi haïs que les mahométans.

— À quelle lugubre aventure sommes-nous mêlés, Trévor ? Attention ! Mieux vaut cacher nos émotions.

# 15

## Une soirée chevaleresque à Donzy

Alegret fut un peu réconforté le lendemain matin, car il eut le droit de monter le brave roncin devenu son compagnon de route. Le cheval tirait ce jour-là une charrette chargée d'armes, d'arcs et de flèches. Trévor y avait pris place et maintenait le chargement en équilibre. La chaleur était encore étouffante. La sueur perlait sur leurs fronts.

— Tu es rouge comme une tomate, Alegret !

— Et toi, tu tournes à l'écrevisse, Trévor !

— J'ai plusieurs chapeaux de pèlerin. Je vous en donne un à chacun, leur proposa un écuyer.

En effet, les chapeaux de feutre à large bord leur rendirent le soleil supportable.

Au bord du chemin, de plus en plus nombreux, des paysans imploraient les pèlerins afin qu'ils interviennent pour que Dieu pardonne leurs péchés. Des pauvres, des infirmes, des blessés suppliaient ainsi les soldats de Dieu.

Le convoi se dirigeait vers le château de Donzy, où le roi était attendu et où Hervé IV, onzième baron de Donzy, préparait une grande réception. Ce château était à une dizaine de lieues de Vézelay, où l'armée de Richard devait rejoindre celle de Philippe Auguste, roi de France.

Construit sur une colline, le château dominait la plaine et était entouré d'une vaste enceinte fortifiée. Il venait d'être reconstruit après une guerre entre seigneurs et en imposait à tous. Trois grosses tours et une rivière au fort courant protégeaient la grande cour intérieure carrée.

Les croisés furent accueillis courtoisement à l'entrée de la cour, par le baron et sa femme richement vêtus.

Quand Trévor et Alegret entrèrent dans la grande salle des fêtes où devait être servi le repas, elle débordait d'animation, contrairement au réfectoire des moines le jour précédent. Le sol était jonché de fleurs et d'herbes parfumées, de genêts, de roses, de menthe et de persil. De grandes tables étaient dressées, décorées de fleurs et de plumes de paons. Sur de gigantesques tournebroches, rôtissaient des gigots de paon et de chevreuil. Les viandes les plus raffinées étaient proposées aux invités !

De nombreux serviteurs s'affairaient pour accueillir cette foule.

Des jongleurs en habits de toutes les couleurs étaient là pour distraire les visiteurs du baron. L'un d'eux, très jeune, maigre et pâle, risquait sa vie en

circulant au-dessus des tables, sur une corde tendue entre les extrémités de la salle. Il se livrait à des pitreries et des sauts périlleux. Il simula une chute en ratant la corde, puis se rattrapa au dernier moment en rétablissant l'équilibre. Il se mit ensuite à sauter ; un saut simple tout d'abord, puis un double saut encore plus haut qui fit trembler Alegret. Il pouvait glisser à chaque instant et se briser les os sur le dallage ! Les spectateurs retenaient leur respiration et soufflaient, soulagés, quand le gamin se rétablissait sur son fil. Même la femme du baron resta bouche bée devant tant de témérité !

D'autres jongleurs jouaient de la vièle et de la harpe, ou imitaient le chant des oiseaux. Une jeune dame rousse les accompagnait en chantant et dansant. Elle jetait des regards inquiets sur l'enfant acrobate. Alegret pensa qu'il devait s'agir de la mère du jeune funambule.

Il comprit que ses cheveux couleur de feu et ses longues jupes orangées révélaient sans doute une étrangère. Il fallait donc l'interroger habilement, afin d'en savoir plus sur la présence éventuelle de son père dans la région.

Il commença par vanter l'extraordinaire habileté du petit acrobate. Elle fut flattée des compliments que cet inconnu faisait à son fils.

Alegret lui posa ensuite quelques questions.

Le visage ouvert et compréhensif de la danseuse lui donnait confiance.

Alegret lui demanda d'abord quelle était sa langue natale. À son accent, il avait cru reconnaître la langue arabe.

La femme se redressa fièrement :

— Je suis égyptienne, petit, et je danse et chante pour les seigneurs qui aiment la musique. Je sais aussi raconter les histoires et accompagner les enfants dans leurs acrobaties. En effet, je parle arabe, tu l'as deviné. Je viens d'Égypte, un grand pays au-delà des mers, et même de plus loin : ma famille viendrait des Indes !

Alegret poursuivit :

— N'avez-vous pas rencontré, au cours de vos voyages et de vos spectacles, un savant qui pourrait avoir l'âge d'être mon père et parle la langue arabe ? Un philosophe plein de sagesse et qui s'intéresse à la médecine.

— Que lui veux-tu, à ce sage que tu me décris ?

— Cet homme pourrait être mon père, que je n'ai pas vu depuis plusieurs années.

L'Égyptienne réfléchit :

— Il se peut que j'aie croisé ce savant médecin que tu cherches. Tu ne lui veux pas de mal, j'espère ? Car c'est un homme généreux. Sur le parvis de la cathédrale de Vézelay où nous faisions des tours, un homme grand et beau m'a un jour applaudie : il paraissait aimer mes chansons et a deviné d'où je venais. Nous avons parlé de l'Égypte, dont il admire les savants, puis de mon fils, le petit acrobate, qui était malade d'une fièvre purulente à ce moment. Cet homme était médecin ; il a fait baisser la fièvre du petit en une nuit avec ses remèdes ! Tu imagines combien je le respecte. Je l'ai croisé plusieurs fois, mais je ne l'ai pas rencontré depuis une ou deux semaines. Tu veux savoir si tu le verras bientôt ? Eh bien, j'ai le pouvoir de prédire l'avenir. Montre-moi tes mains. Je sais lire le destin des hommes en regardant les lignes qui s'y croisent.

Alegret ouvrit ses paumes. L'Égyptienne les observa attentivement, puis parla solennellement :

— Attention, petit ! Tu es au croisement des chemins. Tu vas devoir rapidement choisir entre deux voies : l'une te perdra à jamais, l'autre te réservera des rencontres heureuses. Réfléchis bien ! Que Dieu te protège et t'aide à choisir !

Ces prédictions le firent frémir, même s'il n'était pas très sûr d'y croire.

En tout cas, il avait appris une chose importante de la jeune femme : si son père était cet homme qu'elle avait rencontré, il exerçait avec talent la médecine et était connu pour cela. Il devenait plus facile de poser des questions et de suivre sa piste.

Mais un grand brouhaha se fit entendre à l'entrée, et Alegret n'eut pas le temps d'interroger davantage cette diseuse de bonne aventure.

Richard faisait une entrée triomphale dans la salle du banquet. Tous les regards se tournèrent vers lui. Des applaudissements retentirent de toutes parts. En saluant l'assemblée, le roi d'Angleterre agita sa magnifique chevelure rousse, qui justifiait son surnom de « Cœur de lion ».

Alegret voulut profiter de cet instant pour donner au petit acrobate mal nourri le pain et une galette pris sur la table, au milieu d'un amoncellement de victuailles.

Mais un serviteur lui jeta un regard sévère, si bien qu'il n'osa pas le faire. Il glissa à l'oreille du jongleur :

— Rejoins-moi tout à l'heure, quand le banquet aura commencé.

Le ton monta au cours du repas. Le vin de Bourgogne de l'abbaye de Vézelay coulait à flots.

De nombreux chevaliers de l'armée du baron Hervé IV firent allégeance au roi Richard ; ils s'apprêtaient à grossir les rangs des croisés le lendemain.

Un troubadour s'inclina devant le roi d'Angleterre, et annonça qu'il venait de composer un chant de guerre qui exaltait le combat des croisés.

À sa suite, tous les convives chantèrent la gloire du roi et firent honneur à ce grand défenseur de la chrétienté qui allait bientôt reconquérir Jérusalem et le saint sépulcre aux mains des Sarrasins mécréants.

Au milieu des cris et de l'excitation, Alegret et Trévor purent s'emparer de quelques brioches et galettes pour le petit acrobate qu'ils n'avaient pas perdu de vue dans la foule. Cette fois, ils purent les lui donner ; ensuite, ils le virent de loin partager ces gâteaux avec les autres jongleurs, visiblement tous aussi affamés que lui, et avec l'Égyptienne, qui lui fit un signe de remerciement.

Les discussions étaient de plus en plus animées et bruyantes. La proximité de Vézelay et de sa célèbre basilique, haut lieu de pèlerinage, enthousiasmait les combattants.

Richard lui-même se mêla aux débats en se levant :

— Je veux être le bras de Dieu qui abattra le dragon persécuteur de l'Église. Saladin, ce Sarrasin qui a repris Jérusalem aux princes chrétiens, est un démon ! Ô, fidèles chevaliers serviteurs de Dieu, il vous reste à l'exterminer et à abattre l'hérésie immonde ! Dieu le veut !

— Dieu le veut, répéta toute la salle. Vive Richard !

— Méfions-nous aussi des déicides, de ceux qui ont tué notre Seigneur Jésus-

Christ, ces juifs qui ne méritent pas de vivre, ces blasphémateurs, ces meurtriers d'enfants. Vengeons-nous ! Dieu le veut !

Les chevaliers et écuyers reprirent en chœur :

— Dieu le veut ! Tuons-les !

À la grande surprise des deux jeunes gens, le ton changea soudain et le virulent roi Richard demanda son luth puis annonça :

— En l'honneur de ma mère Aliénor d'Aquitaine, qui, elle-même, participa au précédent pèlerinage des croisés avec son mari Louis VII, roi de France, je vais vous chanter une romance. C'est un « sirventes[20] » de mon compagnon Bertran de Born qui exalte le plaisir de la guerre que je partage avec lui.

Il accorda son instrument et il commença son poème :

— *Il me plaît de voir*
*Dans les prés tentes et pavillons dressés*
*Et j'ai grande allégresse*
*Quand je vois par la campagne, en rangs,*
*Chevaliers et chevaux armés*
*Je vous le dis : rien n'a autant de saveur…*
*Que d'entendre crier : « En avant ! »*
*Dans les deux camps, que d'entendre hennir*
*Dans l'ombre des chevaux démontés,*
*Que d'entendre crier : « Au secours, au secours ! »*
*Que de voir tomber dans les fossés*
*Petits et grands, dans l'herbe*
*Et que de contempler les morts avec, au flanc,*
*Des tronçons de lance et leurs banderoles.*

Dans la vaste salle, tout le monde se leva et applaudit avec enthousiasme :

— Bravo, Richard ! Quelle belle voix ! C'est un véritable troubadour, un grand musicien !

— Il chante bien, c'est vrai, dit Alegret. Je préfère cette chanson de chevalerie à son discours de tout à l'heure. Mais tous ces blessés et ces morts m'effraient !

Quant à Trévor, il était tout pâle et ne se remettait pas des imprécations prononcées par Richard, à l'encontre de ses coreligionnaires.

Après les chansons, Richard continua à se faire admirer et applaudir, puis dressa sa célèbre épée Excalibur[21] au-dessus de sa tête :

— Preux et vaillants chevaliers, admirez mon épée légendaire, et soyez à la hauteur de cette arme avec laquelle le roi Arthur s'est déjà illustré. Prosternez-vous devant les précieuses reliques qu'elle contient dans son pommeau : une dent de saint Pierre et les cheveux de saint Basile ! Que ces saintes reliques nous protègent tous !

Applaudissements et cris guerriers reprirent de plus belle :

— Dieu le veut ! Dieu le veut !

Dans cette ambiance, Alegret et Trévor ne profitèrent guère du banquet fastueux. Ils avaient perdu le goût de manger. Ils n'arrivaient plus à chanter non plus en entendant partout des cris de haine, d'autant plus que ces cris visaient des gens qui leur étaient chers. À travers les Sarrasins et les juifs, c'étaient leurs

propres familles que l'on attaquait.

— On ferait peut-être mieux de nous échapper de ce pèlerinage ! murmura Trévor, avec son petit nez pointu rétréci par l'angoisse et ses grands yeux noirs marqués par la colère.

— À mon avis, mieux vaut les suivre pour l'instant ! Nous sommes protégés au milieu de ces croisés. On peut dormir, manger, avoir de l'aide… à condition de ne pas nous faire trop remarquer, répondit Alegret. Et puis, on va peut-être retrouver la trace de mon père à Vézelay. L'Égyptienne le connaît ! Il était à Vézelay il y a quelques semaines.

Ils décidèrent donc de rester.

---

20 Chant satirique des troubadours, qui exalte la guerre.

21 Célèbre épée légendaire du roi Arthur dont Richard Cœur de Lion aurait hérité.

# 16

## Maudite flèche

Ils passèrent la nuit près de Placide, dans la paille. Au réveil, Alegret peigna le poil de son cheval et le prépara au départ. Il s'aperçut qu'il claudiquait légèrement : il lui manquait un fer.

Dans la basse-cour du château, proche des écuries, Alegret reconnut facilement un maréchal-ferrant à l'œuvre près d'un fougueux destrier blanc. La forge ronflait. On entendait les coups sur l'enclume qui réparaient le fer cassé. Il s'approcha en connaisseur et admira les gestes habiles des ouvriers. Il leur laissa en confiance Placide en lui frictionnant l'échine. Le brave cheval remercia son jeune maître d'un long regard affectueux.

En traversant la cour pour rejoindre Trévor, Alegret croisa un groupe d'archers du roi qui s'exerçaient à atteindre une cible fixée sur les murailles.

— Viens t'exercer avec nous pendant que ton cheval se fait ferrer. C'est utile pour les apprentis croisés comme toi ! Parions que tu ne sais pas encore bien te servir d'un arc et de flèches. Pourtant, les batailles approchent contre l'ennemi sarrasin ; on va avoir besoin de tous les hommes, jeunes et vieux ! lui lança un soldat de Richard.

Les arcs étaient grands, très lourds et difficiles à manier. Ils étaient renforcés avec de l'os et du fer, et avaient bien une toise[22] d'envergure !

Après la soirée de la veille, Alegret avait envie de se dépenser. Il se sentait robuste et nerveux, capable et habile comme autrefois à la forge de Tours. Il avait déjà tiré à l'arc, mais avec une arme plus petite. Il accepta donc d'essayer. Un archer lui prêta son arc en bois d'if dur et souple, et lui fit admirer les flèches ornées d'un pennon qui portait les lions de la famille des Plantagenêts, dont Richard était un illustre représentant.

— Sois-en digne, petit ! Mets-toi en position. Pas mal. Vas-y !

Tendre l'arc était déjà une rude besogne ; cela le fit vaciller, mais il resta debout. Il reprit son équilibre et, devant tous les regards fixés sur lui, il banda son arc et visa. Las, las ! La flèche retomba à mi-chemin de la cible.

— Allez, vas-y ! l'encouragea Trévor qui s'était approché.

Ce n'était pas si mal d'avoir réussi à envoyer la flèche. La deuxième fois, il allait atteindre son but !

Il s'était rapproché encore de la cible. Il reprit son souffle et réessaya. Un petit peu mieux !

— T'es courageux, petit. Encore un effort, mais fais attention ! dit l'archer.

Il essaya encore une fois, mais, fatigué sans doute, il décocha sa flèche alors

qu'il bandait encore son arc vers le ciel plutôt que vers la cible. Les spectateurs se reculèrent en courant, car nul ne savait où elle retomberait. Les archers se moquaient déjà de cette maladresse de débutant, mais en redescendant, la flèche tomba sur le pied d'Alegret, qui n'avait pas reculé assez vite. Plus personne n'avait envie de rire.

On essaya de lui enlever la flèche. Un archer tira de toutes ses forces pour la retirer. Ils s'y mirent même à deux. Mais rien à faire ! Un os devait être atteint ! Ils réussirent simplement à casser le bois de la flèche, l'extrémité métallique resta dans le pied d'Alegret. Rien n'y fit.

— Aïe, aïe, aïe ! Quelle douleur !

— Tu ne peux pas partir comme ça, dit Trévor. Il faut te soigner. Hier, j'ai remarqué dans l'enceinte du château un moine hospitalier, venu sans doute de l'abbaye voisine. Ce moine a une échoppe d'apothicaire, et j'ai même admiré le jardin de plantes médicinales qui l'entoure. J'ai vu un croisé s'y faire poser un pansement. Allons-y. Appuie-toi sur moi, mon ami. Mon frère, ce n'est pas loin.

Les archers approuvèrent :

— Ce n'est pas grave, petit. Cet homme est habile, il va vite te soigner et te guérir !

---

22 Unité de mesure correspondant à 6 pieds (ou 2 mètres).

# 17

## Découverte chez l'apothicaire

Plusieurs commères étaient dans la boutique et réclamaient avec de grands gestes l'attention du moine. La première se plaignait :

— Mon petiot a une fièvre de cheval ! Frère hospitalier, donnez-moi vite un remède, une tisane qui le remette sur pied. C'est la moisson, on a besoin de bras !

La deuxième voulait reprendre son travail le plus vite possible pour nourrir ses enfants :

— J'ai de terribles maux de ventre. Mon père, que pouvez-vous me donner pour me remettre vite ? Je dois récurer les chaudrons du banquet d'hier. C'est urgent ! Sinon, je risque de perdre mon travail !

Dans l'officine, des pots de faïence remplis de tisanes, des fioles de toutes tailles contenant des mélanges de plantes et des liquides divers, mais aussi des pierres de formes et de couleurs variées occupaient plusieurs étagères. Des coquillages fossiles, des os de seiche, des graines diverses, de blé, de seigle et d'épeautre complétaient le décor.

Le moine portait une ample robe violette par-dessus sa soutane et son ventre proéminent. Il était en train d'écraser une sombre mixture dans un mortier pour la servante qui attendait, quand Alegret arriva. Il s'interrompit :

— Une minute, ma mie, dit-il. Les croisés passent avant ! Je dois regarder la blessure de ce garçon mal en point.

L'apothicaire enfila des gants rouges, observa la plaie qui devenait bleue et enflée, hocha plusieurs fois la tête et chercha quel onguent permettrait au bout de flèche de sortir. Alegret pâlissait et se retenait de crier. Le moine hésita devant ses nombreux petits pots contenant crèmes et pommades, il en prit un de couleur brune et appliqua ce remède en couche épaisse sur la blessure d'Alegret. Trévor, dont le visage angoissé se rétrécissait de plus en plus comme celui d'une fouine, l'aida à se relever.

Puis le moine donna un conseil :

— Il te faudrait un bon barbier pour opérer la blessure et, s'il le faut, scier ton pied malade avant qu'il ne soit trop tard ! Mais celui du château est parti en pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle. Peut-être en rencontreras-tu un autre à Vézelay !

À l'extérieur, le cortège des croisés se remettait en route et franchissait les portes du château.

Le moine apothicaire déclara doctement, avec lenteur et gravité en se tournant vers Trévor :

— Cet onguent doit ramollir la plaie, et il se peut que le bout de flèche ressorte dans quelques heures, si Dieu le veut. Je te donne ce petit pot, tu pourras en remettre ce soir ! Mais il faut attendre patiemment. Si les humeurs de ton ami sont favorables, il s'en sortira peut-être. Sinon… tu le sauras dans un jour ou deux. Il faut s'en remettre à la toute-puissance divine. Je te bénis, mon fils, dit-il au blessé.

Alegret était révolté. L'apothicaire envisageait tranquillement qu'il se fasse couper le pied ou qu'il meure rapidement. Eh bien, il allait lui montrer qu'il pourrait se remettre sans tarder.

Il se redressa, bravant la douleur, et posa la question qui le tourmentait beaucoup plus que sa plaie à la jambe.

— Maître Apothicaire, ne connaissez-vous pas un médecin sachant parler plusieurs langues et portant des vêtements mahométans, qui vit dans cette région depuis quelque temps ? Ne l'auriez-vous pas vu dans votre échoppe ?

— Je ne vois pas de qui vous parlez.

Il se mit à réfléchir et ajouta :

— J'ai connu un excellent spécialiste des poisons qui soignait les piqûres de serpents et de scorpions, mais il était tout de noir vêtu et n'avait rien de mahométan.

La commère pressée intervint alors :

— Je connais cet individu. Vous l'avez recommandé à mon voisin, qui avait été piqué par une vipère. Il lui a ordonné une infusion de serpolet (parce que « serpolet » et « serpent » sont deux mots qui se ressemblent), mais le serpolet l'a fait mourir en quelques heures, au lieu de le guérir ! Ne me parlez pas de celui-là ! J'espère que ce n'est pas l'homme que tu cherches, petiot !

L'apothicaire, vexé, réfléchit encore pour montrer à tous l'étendue de ses connaissances.

— Un autre bougre se disant médecin entra l'autre jour dans mon officine, et parla de ses savoirs en tant que chirurgien. Mais devant son étrange habillement et son épouvantable accent, je ne lui ai pas répondu et il est très vite ressorti.

— Quand cela s'est-il passé ? demanda Trévor.

— Il y a trois ou quatre jours.

— Savez-vous où il est parti ? insista-t-il.

L'apothicaire, offensé, répondit qu'il l'ignorait et qu'il n'allait pas s'expliquer davantage. Il n'eut plus un regard pour les jeunes, et se tourna vers les deux femmes suppliantes.

Pendant cet échange, Alegret n'était pas resté les deux pieds dans le même sabot malgré sa jambe malade. Il observait autour de lui tous les remèdes de la boutique, et son attention fut attirée par une inscription de forme ovale et couleur safran sur un petit bocal. Il subtilisa rapidement le flacon qu'il jeta dans sa besace.

Les deux galopins[23] sortirent. Trévor soutenait Alegret, qui boitait de plus en plus.

Alegret s'arrêta pour mieux observer la fiole dérobée, puis poussa un cri, stupéfait. Trévor sursauta brutalement.

— Regarde ce flacon, Trévor : je viens de comparer le sceau de cire qu'il porte à

celui de mon père dans le talisman. Cela confirme ce que j'avais aperçu tout à l'heure ! Cette fiole porte la même marque que celle qui recouvre la signature de Wahid ! Ce ne peut être que mon père qui l'a scellée. Il était donc là il y a quelques jours.

Trévor découvrit à son tour le sceau de couleur safran portant des inscriptions bizarres.

— C'est un signe ! Tu as raison. Ton père est passé par là il y a peu. Il a dû laisser cette pommade chez l'apothicaire, dans l'espoir qu'il la recommande aux malades. Il ne doit pas être loin !

— Allons jusqu'à Vézelay le plus vite possible. Il s'est sans doute rapproché de la grande ville pour mieux exercer son métier ! ajouta Alegret, qui en oubliait sa blessure.

Alegret et Trévor rejoignirent Placide et le chariot près de la forge. Le cheval leur fit fête en piaffant d'impatience. Alegret le caressa tendrement et prit place à l'arrière pour reposer sa jambe, tandis que Trévor tenait les rênes. Puis ils sortirent de l'enceinte du château et rejoignirent la longue cohorte des pèlerins qui partait.

Le paysage devint plus vallonné. Le convoi traversa tour à tour d'épaisses forêts, des vergers de pommiers, et de temps en temps des vignobles, dont les raisins étaient encore verts. Les sentiers devenaient étroits et escarpés.

L'enthousiasme de la découverte faisait oublier à Alegret ses douleurs. Il voulait faire bonne figure et riait de satisfaction en songeant à son père, mais cette euphorie fut de courte durée. Son pied enflait de plus en plus. Fiévreux, bercé par le rythme cahotant du chariot, il se mit à somnoler.

---

23 Apprentis écuyers.

# 18

## La blessure s'aggrave

Vézelay fut en vue des croisés dans l'après-midi. En levant la tête, Trévor aperçut avec admiration et soulagement la basilique, qui semblait voguer tel un grand vaisseau au-dessus des arbres et des remparts.

— Fais-moi confiance, Alegret. Ton père est sûrement dans cette grande ville. Nous allons le retrouver !

Alegret s'éveilla au milieu des paroles réconfortantes de son ami et des cris des pèlerins éblouis :

— Voilà la colline éternelle ! On arrive à Vézelay !

À mi-pente, beaucoup s'arrêtèrent pour prier devant une énorme croix de pierre grise haute comme une maison à trois étages, qui avait été plantée lors du précédent pèlerinage vers Jérusalem cinquante ans auparavant.

On entra dans la ville par une grande et belle porte, la Porte-Neuve. Le chariot se mit à cahoter sur des rues pavées, qui réveillèrent la douleur d'Alegret. Puis, on monta par la rue Saint-Étienne.

Les pèlerins envahissaient déjà tous les recoins de la ville. On croisait des gens, dont Alegret ne connaissait pas la langue : c'étaient sans doute des soldats du roi de France Philippe Auguste, qui parlaient comme à Paris ou en Picardie. Ces langues lui semblaient moins légères que son parler de Touraine.

Les cloches carillonnaient joyeusement. Le soleil illuminait les pierres ocre et rose des églises. Sous ce soleil éclatant, les pèlerins exaltaient et priaient Sainte Marie-Madeleine, dont les ossements se trouvaient dans la basilique. Alegret avait lui aussi envie de croire aux miracles, mais en essayant de sauter de son chariot, il s'aperçut que son pied était lourd comme du plomb. Pas de miracle, hélas ! Il dut s'allonger de nouveau très vite.

Trévor s'enquit de l'infirmerie hospice dont il avait entendu parler. Elle était située au milieu de la rue Saint-Étienne, en montant vers la basilique. Il laissa le cheval à un anneau, et entra dans cette grande maison avec Alegret, en aidant celui-ci à marcher. Une partie de l'hospice était occupée par des malades ; l'autre accueillait les pèlerins pour la nuit. Il y vit des croisés épuisés qui ronflaient déjà à quatre sur une paillasse.

Ils entrèrent dans la partie hospitalière, dont les voûtes basses étaient soutenues par de fins piliers. Les lits étaient nombreux et occupés par des blessés ou des malades du choléra, qui se tenaient le ventre et criaient.

— Je cherche un médecin pour mon ami pèlerin ! C'est urgent ! Il a une mauvaise blessure ! s'enquit Trévor.

Des femmes moniales[24] s'affairaient autour des malades, donnaient des tisanes. Elles étaient aidées par des moines de l'abbaye.

Pour seule réponse à la demande de Trévor, un moinillon hilare lui rit au nez :

— T'es bien naïf, toi ! Un jour de pèlerinage aussi important qu'aujourd'hui, tous les médecins sont au service des rois à la basilique et à leur disposition. Tu n'en trouveras pas par ici ! Dieu te garde !

Et il lui fit signe de poursuivre son chemin.

Une moniale intervint et s'adressa à Alegret :

— Le meilleur remède pour recouvrer la santé et vaincre les abcès, c'est de suivre pieusement le pèlerinage jusqu'au tombeau du Christ, et d'implorer tous les saints guérisseurs des âmes et des corps ! Allez en paix, et laissez-nous nous occuper des mourants.

Un autre moine proposa de mettre du henné ou du safran sur la plaie rouge et bleuissante d'Alegret, pour qu'elle retrouve de belles couleurs. Il fallait absolument éviter qu'elle noircisse, ajouta-t-il, car la plaie était mortelle si elle atteignait cette teinte maléfique.

Devant la mine honnête de ce dernier, Alegret lui demanda s'il connaissait un savant parlant arabe et exerçant la médecine à Vézelay. Le moine se signa avec horreur :

— Un médecin arabe ! Il vaut mieux que je n'en connaisse pas. Un Sarrasin ! Mais vous n'y pensez pas ? Ce sont nos ennemis. Comment osez-vous en parler ? Partez vite, ou je vous dénonce à la milice.

Alegret et Trévor sortirent, inquiets, et retrouvèrent Placide et le chariot. Alegret s'allongea dans l'attelage, puis ils remontèrent tristement la grand-rue.

Ils remarquèrent une longue file devant un grand puits de pierre. Tout le monde était assoiffé et cherchait à puiser de l'eau.

— Attends-moi, Alegret ! Je vais remplir nos gourdes ! proposa Trévor.

---

24 Religieuse qui vit dans un couvent.

# 19

## Wahid est passé par là !

La queue était longue. C'était la seule source de Vézelay. Il fallait patienter.

Alegret regardait la foule qui s'amassait autour de lui. Il se faisait insulter, car son chariot arrêté gênait le passage vers la basilique.

Une femme de grande taille aux habits bariolés passa devant lui et lui rappela quelqu'un. Des enfants et de jeunes gens la suivaient. Mais oui ! Il ne se trompait pas ! C'était la troupe de jongleurs et d'acrobates déjà rencontrée au château de Donzy. Alegret les héla en criant et faisant de grands gestes.

Le petit dernier du groupe s'arrêta.

— Elles étaient fabuleusement bonnes, tes brioches, dit-il à Alegret avec un grand sourire en le reconnaissant.

— Ne traînez pas, ne vous perdez pas dans la foule, dit l'Égyptienne à son petit groupe. Il nous faut rejoindre le parvis pour lire des poèmes et réciter des chansons héroïques avec nos amis qui y sont déjà !

Elle s'arrêta en voyant Alegret :

— Ciel ! Tu n'as pas l'air en forme ! As-tu pris la bonne route au moins, au fameux croisement des chemins dont je t'ai parlé ?

— Je n'en sais rien. Je me suis blessé et je n'ai toujours pas de nouvelles de mon père que vous m'avez dit connaître ! L'avez-vous aperçu depuis notre dernière rencontre ?

— J'ai cru voir sa haute silhouette ce matin en approchant de Vézelay, mais il portait une grande cape qui le dissimulait à moitié, et je n'ai pas pu lui parler ni le rattraper. Je ne suis même pas sûre que ce soit lui.

Alegret frémit. Son père devait être quelque part dans cette foule énorme. Il le sentait à la fois proche et lointain. Quelle émotion !

— Saint Jacques et saint Antoine, aidez-moi ! Il n'est pas loin, pria-t-il.

— Quand il a soigné mon fils, il vivait dans les dépendances d'une petite chapelle en bas de la colline. Nous étions descendus à travers les forêts avant de le rejoindre. C'est par là, je crois, dit-elle en montrant une rue en pente après l'église Saint-Pierre. La petite chapelle était celle de la Sainte-Croix. Ta route est peut-être là, jeune homme, mais toi seul peux la découvrir !

Elle agita sa longue robe, et encouragea Alegret en virevoltant sur elle-même et en jouant avec de petites cymbales métalliques qu'elle faisait vibrer dans ses doigts.

— Peut-être nous retrouverons-nous… Que Dieu te protège !

Jongleurs et acrobates s'éloignèrent en lui faisant des signes.

Alegret appela Trévor qui revenait de la source :

— Il faut nous rendre à une chapelle où se trouve parfois mon père, selon l'Égyptienne. Il est peut-être tout près de nous.

Trévor était aux anges :

— Enfin une bonne nouvelle !

Tous deux étaient sur le point de changer de route, quand ils virent une jeune servante à la fine silhouette, qui s'avançait vers la file d'attente de la source en chantonnant, chargée d'un seau et d'un panier. Ils reconnurent avec joie Aïssa. En passant à côté du chariot, elle vit d'abord Alegret, assis et visiblement fatigué, puis Trévor, qui portait une cruche d'eau.

— Quelle surprise de vous retrouver dans cette foule ! Maître Étienne s'inquiétait pour vous ! s'écria Aïssa, puis elle ajouta : L'orfèvre se désaltère dans une taverne près de l'église Saint-Pierre, avant de rejoindre un ami joaillier dans une rue proche de la basilique.

Le joyeux sourire d'Aïssa se figea en grimace inquiète, quand Trévor lui montra la blessure de son ami et l'enflure de son pied. Elle s'approcha du blessé, effrayée par la plaie rouge et suintante.

Malgré tous ses ennuis, Alegret était sous le charme de cette jolie fille qui se souciait de lui. Le visage d'Aïssa, couleur d'ambre, resplendissait dans le soleil, et la brise faisait danser ses boucles brunes. Il respira près d'elle un parfum de jasmin et se sentit guéri :

— Ne t'inquiète pas, Aïssa ! J'ai la peau dure et je veux vivre pour retrouver les traces de mon père. Il faut vite que nous échangions ce que nous savons sur ce sujet. Nous avons beaucoup de choses à te raconter, et nous devons d'abord nous rendre dans une petite chapelle où il lui est arrivé de soigner des malades.

— Alegret, il faut d'abord songer à toi et à cette mauvaise blessure.

Trévor lava la plaie de son ami avec de l'eau de la source. Celui-ci se sentit un peu mieux, même s'il n'était pas encore guéri. Le visage souriant d'Aïssa lui donnait des ailes.

— Aïssa, l'essentiel est de retrouver mon père. À trois, nous allons y arriver. Dans quelle auberge logez-vous avec maître Étienne ?

— Depuis hier soir, nous sommes dans la maison de maître Guillaume, le parcheminier. C'est un bourgeois important dans la ville, qui est ami avec mon maître. Son logis est tout près d'ici.

— Pourrons-nous y parler tranquillement ?

— Bien sûr, dit-elle en montrant l'entrée à quelques toises de là. Allons-y !

La maison de Guillaume était en effet située rue Saint-Pierre un peu plus haut dans la ville. C'était une grande bâtisse aux pierres brunes, plus sombres que celles des maisons voisines. Plusieurs moellons manquaient à son pignon. Elle était toute de guingois sur plusieurs étages, comme en équilibre instable sur la colline. Elle semblait déserte.

Aïssa connaissait déjà les lieux. Aussi, les jeunes gens entrèrent à sa suite dans le jardin et s'assirent sur des pierres plates à l'entrée.

— Avez-vous eu des preuves de la présence de ton père depuis notre discussion à l'auberge de La Ferté-Imbault ? demanda Aïssa.

Alegret répondit aussitôt avec excitation :

— Nous sommes à peu près sûrs que mon père est dans les parages, Aïssa. Une Égyptienne l'a rencontré, il a guéri son fils d'une terrible fièvre. C'est donc un véritable médecin. Plus fort encore : il est sans doute passé il y a quelques jours dans l'échoppe d'un apothicaire à Donzy où nous avons repéré son sceau sur un médicament. Et dernière nouvelle : l'Égyptienne vient de nous croiser dans la foule, et elle m'a confié qu'il avait soigné son fils dans une petite chapelle en bas de la colline, celle de la Sainte-Croix. Il y est peut-être encore.

Alegret sortit de sa besace la fiole portant un sceau identique à celui du parchemin. Il la brandit sous les yeux d'Aïssa avec fierté. Celle-ci sembla fort intéressée, mais à peine étonnée.

— Eh bien, moi aussi j'ai fait des découvertes, Alegret ! Sur la route entre Donzy et Vézelay, maître Étienne et moi avons questionné des marchands parlant arabe qui vendaient des livres. Ils revenaient des grandes foires de Champagne, et voulaient continuer leurs ventes à Vézelay, en profitant du grand rassemblement des pèlerins. Eh bien, devine un peu. L'un d'eux avait eu comme acheteur un homme dont la description ressemblait à celle de ton père : grand, portant longue robe et turban, qui se disait médecin. Il leur avait acheté des livres de médecine, en particulier celui d'un médecin arabe spécialiste de chirurgie. Et écoute bien, Alegret, mon petit chevalier ! En observant le livre arabe de chirurgie qui restait sous la tente des marchands, j'ai vu à la première page un tableau représentant des instruments chirurgicaux. Et quelle ne fut pas ma surprise quand je me suis rendu compte que ces outils ressemblaient à ceux du sceau de Wahid, des pinces de plusieurs tailles et de minuscules ciseaux ! T'en rends-tu compte ? Nous sommes sur sa piste ! Ton père a choisi un sceau de chirurgien. C'est son empreinte !

Alegret en resta bouche bée.

Ainsi, leurs découvertes se recoupaient.

Le médecin sarrasin était tout proche. Alegret devait avoir choisi la bonne voie. Une route semblait s'ouvrir à lui, celle des retrouvailles heureuses promises par l'Égyptienne.

— Il n'est pas loin ! Il n'est pas loin !

Ils se dressèrent tous trois en esquissant un pas de danse. Mais Alegret lâcha leurs mains et s'écroula sur son siège. Ces mouvements joyeux étaient trop douloureux pour lui, il ne pouvait s'y associer.

Finalement, avait-il bien pris la bonne route ? L'angoisse le submergea de nouveau.

# 20

## Mystère à la chapelle de la Sainte-Croix

Aïssa, fine mouche, s'aperçut de ce moment de découragement :

— Haut les cœurs, Alegret ! Le but est proche, je le sens. Nous allons réussir.

Alegret se redressa vite, et les trois damoiseaux décidèrent de poursuivre l'enquête sans tarder. Ils sortirent du jardin.

— Allons à cette chapelle. Tu as raison, la chance nous sourira peut-être, dit Alegret en retrouvant son courage et son sourire.

Le brave Placide les attendait non loin de là. Alegret reprit sa place allongé dans le chariot, Aïssa et Trévor dirigèrent l'équipage en tirant les rênes. Ils quittèrent donc la masse des pèlerins, et prirent la direction indiquée par l'Égyptienne. Ils descendirent, puis franchirent les murailles de la ville.

Le chemin se transformait ; il était de plus en plus en pente et rétrécissait. Ce n'était plus qu'un sentier abrupt, où le véhicule risqua plusieurs fois de chavirer.

Ils étaient sur le point d'abandonner le chariot, quand une éclaircie dans le feuillage leur permit d'apercevoir les vieux murs d'une bâtisse à demi enfouie dans les arbres.

— C'est une chapelle. Je vois la croix ! cria Trévor qui était devant.

Une petite église solide et carrée apparut. Un portail était ouvert. Trévor poussa la lourde porte, et les trois comparses entrèrent dans une nef sombre. Alegret s'appuya sur les épaules de ses amis et réussit à faire quelques pas. Les baies de la façade ne suffisaient pas à distinguer nettement ce qui se trouvait à l'intérieur.

Leurs yeux s'habituant à l'obscurité, ils devinèrent peu à peu les arcades de la voûte et un petit autel entre les frêles colonnes du chœur. Face à l'entrée, sur un chapiteau, un hibou de pierre aux yeux grand ouverts semblait surveiller les intrus qui osaient entrer.

— Regardez derrière l'autel, quelque chose bouge sous le drap blanc ! dit Trévor à voix basse.

Mais c'était sans doute le vent. Nul ne se dissimulait derrière la colonnade. La chapelle était déserte.

— Que pouvons-nous faire maintenant ? Attendre que Wahid passe par ici ? dit Aïssa, désappointée de ne trouver personne.

Près du chœur, Alegret aperçut une porte latérale. Il fit signe aux autres d'approcher. À gauche de la porte, sur un épais banc de lauses grises, un vieux moine à la peau burinée égrenait son chapelet. Il sursauta en les voyant.

— Que faites-vous ici ? Pourquoi n'allez-vous pas à la basilique ? Tout le monde y est. Je ne peux vous y accompagner, hélas ! Je passe mes journées sur ce banc. Mes jambes sont trop faibles pour me porter et je ne peux que prier en solitaire pour le succès du pèlerinage. Mais vous qui êtes jeunes, remontez vite applaudir les rois qui vont bientôt se rencontrer.

— Nous allons y retourner, répondit Alegret, mais nous avons une question à vous poser. Vous êtes souvent près de cette chapelle. Ne côtoyez-vous pas parfois des visiteurs ?

— Je n'ai vu personne aujourd'hui dans les parages. Qui cherchez-vous ?

Alegret posa enfin la question décisive :

— Ne connaissez-vous pas un médecin qui officie parfois par ici, qui a un accent étranger et des vêtements colorés ?

— Ma vue n'est plus très bonne, mais je ne crois pas connaître un tel personnage. Je vois parfois un ermite, dont je ne connais que la silhouette, car une capuche et une grande houppelande sombre le dissimulent constamment. Il dort parfois dans un appentis derrière la chapelle et me salue en passant silencieusement. Peut-être a-t-il fait vœu de silence. Je ne connais donc pas son accent.

— Merci. Que Dieu vous prête une longue vie !

Alegret était de plus en plus pâle. Le voyant faiblir, ses deux amis croisèrent leurs mains pour lui faire un siège. Un peu déçus par les réponses trop vagues du vieillard, ils se mirent à chercher l'appentis de l'ermite. Ils firent quelques pas et virent un escalier de cinq marches, du côté nord, qui descendait vers une cave voûtée.

— Allons voir, dit courageusement Aïssa. Prenons des bâtons si jamais des rats rôdent aux alentours !

— Je sors aussi le sceau de ma besace. C'est la signature de mon père et le meilleur moyen de me faire reconnaître !

Ils frappèrent à la porte en bas des marches. Nulle réponse tout d'abord. Puis, précautionneusement, la porte s'entrebâilla et un homme de grande taille surgit, visiblement très surpris de l'intrusion de trois jeunes gens dans cette pièce souterraine.

— Que voulez-vous ? dit-il avec méfiance.

Il avait un accent venu des pays d'Orient. Quant à ses habits, ils disparaissaient sous une grande cape.

Alegret se sentit défaillir.

Trévor répondit :

— Nous sommes à la recherche d'un médecin parlant arabe. Mon ami Alegret ici présent est peut-être son fils !

L'homme parut troublé :

— Comment êtes-vous arrivés ici ?

— Sur les conseils d'une Égyptienne dont vous avez soigné l'enfant.

L'ermite, s'il en était un, les fit entrer. Alegret vit sur la table un sceau jaune safran ainsi qu'un rouleau de cire prêt à servir pour authentifier les signatures de celui qui était sans doute son père. La preuve était là.

L'émotion était palpable. L'homme de grande taille restait sans voix et regardait

ce jeune homme qui se disait être son fils.

— Petit, ta mère s'appelait-elle Jeanne ? demanda-t-il doucement.

— Oui, répondit Alegret. Lui avez-vous donné ce talisman ?

Le jeune homme brandit à la fois le talisman et la fiole portant le même sceau que le parchemin du talisman.

Père et fils n'eurent plus d'hésitation. Ils se dévisagèrent timidement, puis s'étreignirent avec émotion. Aïssa et Trévor pleuraient de joie.

— Mes enfants, je m'appelle en effet Wahid, et j'ai parcouru de nombreuses régions, dont la Touraine. J'y ai eu un enfant que je n'ai pu élever, car j'ai été obligé de déguerpir pour rester en vie. Alors c'est toi, cet enfant chéri, mon petit Alegret ! Jeanne et moi avons choisi ensemble ce prénom, qui rappelle les troubadours, la musique, la joie, et qui sonne un peu comme un nom arabe. Je suis médecin, comme vous l'avez deviné, et je rends grâce au ciel que vous m'ayez retrouvé.

Il s'aperçut alors que son fils ne pouvait guère marcher et avait un pied très enflé.

— Une flèche s'est malencontreusement cassée dans mon pied ce matin, mon père. Et par ma faute.

— Cette blessure est dangereuse. Il faut vite s'en occuper. Je pense qu'il faut t'opérer rapidement ! Mes instruments chirurgicaux sont en ville, chez maître Guillaume, avec mes livres. Je me cache ici, car les médecins arabes sont considérés en ce temps de pèlerinage comme des ennemis. Il nous faut donc remonter sans que je me fasse remarquer. Ne perdons pas une minute ! Je ne veux pas perdre mon fils à peine retrouvé.

Ils regagnèrent le chariot. Wahid soutenait fermement son fils, et tous deux se dissimulèrent au fond du véhicule. Aïssa et Trévor prirent en main le cheval, et ils firent le chemin inverse, conduits par le vaillant Placide.

# 21

## Un père et un médecin à la fois !

L'équipage remonta le plus vite possible le chemin escarpé. Wahid connaissait bien la ville, aussi ils empruntèrent des petites rues jusqu'à la maison de Guillaume sans se faire remarquer.

La porte était ouverte, et ils aperçurent le maître des lieux penché sur un parchemin dont il vérifiait la finesse.

Ce dernier releva la tête en voyant arriver le petit groupe. Aïssa s'élança vers lui et expliqua leur présence à voix basse.

Guillaume était un homme d'expérience, jovial, robuste, encore agile malgré son âge et son embonpoint naissant. Il était plein de bienveillance, et avait le sens de l'hospitalité envers ses amis et leurs proches.

Il accueillit à bras ouverts les compagnons d'Étienne qu'Aïssa venait de lui présenter. Il fit aussitôt entrer le chariot et ses occupants dans la cour. Il invita Wahid à disparaître rapidement à l'intérieur de la maison, afin que nul ne le remarque.

Alegret était heureux, mais il ne pouvait cacher sa douleur en essayant de marcher. Devant ce visage marqué par la souffrance, Guillaume porta le jeune homme jusqu'à un divan moelleux sur lequel il le fit s'étendre, dans l'antichambre de sa demeure.

Le damoiseau blessé en éprouva aussitôt du réconfort.

Wahid revenait déjà d'un étage supérieur de la maison, muni d'une grosse sacoche qu'il ouvrit en deux parties sur la table. Il avait enlevé sa capuche et sa cape. À la surprise des jeunes gens qui ne l'avaient pas encore vu au naturel, il n'avait rien d'un moine. Il portait des vêtements colorés découpés dans de riches étoffes soyeuses, un ample pantalon froncé de couleur ocre, d'épaisses chausses lacées de cuir et un turban vert.

C'était un bel homme, élégant malgré ses cheveux grisonnants et ses rides. Sa taille était supérieure à la normale. Son visage était nettement dessiné et allongé, encadré par des cheveux frisés. Tout révélait en lui intelligence et énergie : ses yeux marron, vifs et pénétrants, son menton décidé, son nez aquilin. Cet homme ne pouvait être que sage, bon et généreux.

Wahid s'adressa à Guillaume :

— Mon ami, c'est un jour de grand bonheur pour moi, et j'en rends grâce à Dieu. Cet enfant est mon fils que j'avais perdu depuis mon départ forcé de Tours. Aujourd'hui, je le retrouve, mais en même temps, je crains pour sa vie, car il n'a pas été bien soigné et sa blessure s'aggrave. Je dois donc l'opérer d'urgence afin de

retirer ce bout de flèche resté dans son pied.

Guillaume était stupéfait et ému, conscient d'assister à une scène de retrouvailles extraordinaire.

Pendant que Wahid observait la pièce où il allait opérer son fils, Guillaume s'adressa aux jeunes gens, qui étaient suspendus à ses lèvres :

— Mes enfants, Wahid sera certainement le meilleur des pères pour Alegret, comme il est le meilleur des médecins. Avec lui, votre ami est entre de bonnes mains. Je le connais et l'accueille depuis plusieurs années. Ma maison est ouverte à des hommes lettrés comme lui, qui souvent sont en conflit avec l'Église et les abbés de la basilique. Mon ami Étienne le sait et apprécie cette compagnie enrichissante. Il devrait d'ailleurs être là, l'orfèvre ; j'espère qu'il ne lui est rien arrivé dans cette ville en ébullition !

Il poursuivit :

— Wahid est un homme sympathique qui pratique une médecine nouvelle et efficace, même s'il n'est pas bien vu par tout le monde. Il est obligé de se cacher en cette période où chacun est surveillé et épié, où la méfiance règne. Ce médecin, vous l'avez découvert, vit parfois dans une chapelle en bas de la colline sacrée où les moines sont peu nombreux et compréhensifs à son égard. Il habite chez moi quand les temps sont plus calmes. Je ne connais pas d'autre médecin de sa valeur, et vous venez de le rencontrer.

Pendant ce temps, Wahid cherchait dans sa sacoche les instruments de chirurgie qui lui seraient nécessaires. Il ouvrit également un livre présentant les étapes des opérations liées aux blessures de flèches.

Il demanda à Alegret depuis combien de temps il était blessé.

— Depuis ce matin de bonne heure. Je me suis blessé moi-même. Puis un chevalier a cassé le bout de flèche qui dépassait de mon pied. Un moine apothicaire m'a dit ensuite d'attendre que le reste de la flèche sorte, en précisant qu'elle partirait toute seule avec la pommade qu'il avait étendue sur la plaie.

— Eh bien, ce n'est pas du tout mon avis. Il est tout à fait regrettable d'avoir cassé la flèche. Il aurait été préférable de retirer l'ensemble habilement. Un morceau étant resté dans la plaie, l'infection progresse. L'opération est maintenant la seule solution.

— Mais ne t'en fais pas, mon petit Alegret. Je vais intervenir rapidement et tu n'auras pas le temps d'avoir mal.

Alegret était de plus en plus rouge et fiévreux. Il se mit à sombrer dans un sommeil agité et n'entendait plus son père. Il fit d'affreux cauchemars. Il courait, courait de plus en plus vite, montait sur son roncin et tentait de fuir. Mais des moines le poursuivaient sur leurs destriers rapides comme l'éclair. Ils se rapprochaient de lui, l'air menaçant, prêts à le pourfendre avec leurs épées dressées. Trévor s'interposait, tentait d'arrêter les chevaux par la bride mais il fut renversé, tomba… Allait-il être piétiné par les destriers ? Alegret poussa un cri d'horreur en entrouvrant les yeux.

Trévor était penché vers lui, inquiet.

Aïssa comprit qu'il délirait et perdait conscience :

— Alegret, reste avec nous. Réveille-toi !

La grande silhouette de son père était toujours là, tout près. Il le regardait avec

tendresse et tentait de faire baisser la fièvre avec un linge mouillé. La terreur d'Alegret disparut devant tant de sollicitude, et il s'en remit avec confiance aux mains de son père.

# 22

## Une opération délicate

Wahid demanda à tous de s'associer à la réussite de l'opération :

— Guillaume, aide-moi, s'il te plaît. Je voudrais un drap pour l'étendre sous Alegret, et des linges blancs en quantité s'il y a hémorragie.

— Aïssa, tu en trouveras dans l'armoire de l'office ! Va vite en chercher ! demanda Guillaume.

— J'ai aussi besoin d'eau bouillie pour laver mes mains et la plaie, ajouta Wahid.

— Petit, dit Guillaume en s'adressant à Trévor, prends l'eau de la réserve de pluie sur la terrasse au bout du jardin. Tu peux le faire ?

Aussitôt dit, aussitôt fait.

Guillaume installa la table où aurait lieu l'opération. Le pauvre Alegret n'était plus en état de beaucoup bouger, on le porta de nouveau.

Le médecin prépara une infusion de plantes séchées pour le blessé :

— Voilà une tisane de jusquiame[25] à fleurs jaunes, qui va te calmer et te faire oublier ta douleur. Mais il ne faut pas trop en boire ; un petit verre et c'est tout. Grâce à cela, tu ne sentiras presque rien, ne t'inquiète pas.

Et en se tournant vers Guillaume, il ajouta :

— Ce breuvage va l'anesthésier.

Wahid sortit de sa mallette plusieurs instruments, qu'il aligna soigneusement sur une petite table. Il posa d'abord de longues pinces crantées, puis des ciseaux fins et pointus de tailles diverses, et enfin des crochets plus ou moins grands.

Il se lava soigneusement les mains, puis commenta :

— Ce bout de flèche est coincé entre deux os, c'est pourquoi il faut l'extraire rapidement.

Il sangla solidement les bras et les jambes du blessé.

Trévor et Aïssa retenaient leur souffle. Guillaume observait l'opération avec une grande attention.

Wahid attendit que le malade somnole. Puis il tailla les chairs avec dextérité et précision. Les saignements furent très limités. Le chirurgien put donc retirer avec l'une de ses pinces le bout métallique de la flèche. Il sutura la plaie en rapprochant les deux bords de la blessure. Il la nettoya de nouveau avec de l'eau fraîche, puis étala des poudres et onguents, qu'il recouvrit avec des bandes de drap léger.

Alegret avait à peine crié, et l'opération était terminée. Il se reposait maintenant et fermait les yeux.

Wahid montra aux jeunes gens le bout de flèche qu'il venait d'extraire :

— On ne peut pas vivre longtemps avec un morceau de métal de plus d'un pouce dans le corps ; la plaie se gangrène, et cela entraîne la mort.

Guillaume félicita son ami :

— Je n'en attendais pas moins de toi.

Après ces longues minutes suspendues aux gestes de Wahid, la demeure reprenait vie. Une bonne odeur de sarments de vigne venait des cuisines. Cela sentait le poisson grillé et les tourtes aux légumes. Trévor, à qui la blessure d'Alegret avait coupé l'appétit, en avait maintenant l'eau à la bouche. Wahid et Guillaume se congratulaient.

Aïssa, toujours attentive aux besoins de ses amis, sortit de l'office avec des cruches de vin clairet[26] parfumé à l'anis et au romarin. Elle leur offrit des petits fours au miel, des fruits secs et des amandes, pour tous les réconforter après cette opération délicate.

Après cet intermède réconfortant, Wahid proposa :

— Retirons-nous dans la pièce voisine pour laisser notre jeune ami dormir et récupérer.

Dans la boutique du parcheminier, il expliqua avec modestie qu'il fallait attendre un peu avant d'être sûr de la réussite de l'opération.

Guillaume raconta qu'il avait jadis recueilli chez lui un soldat du gué victime d'une mauvaise blessure avec une flèche lors d'un tour de garde :

— C'est le barbier, mon voisin, qui l'opéra avec ses ciseaux. Ce n'était pas beau à voir ! Je me souviens des flots de sang répandus, et des cris du pauvre bougre qui mourut sur cette même table.

Wahid précisa comment il était devenu un chirurgien apprécié dans son pays :

— J'ai beaucoup appris de mon maître le médecin arabe d'Al Andalous[27], Abulcassis[28]. Une part importante de son livre sur la chirurgie porte sur l'art de guérir les blessures. Je l'ai récemment trouvé chez un marchand du Caire, qui fréquente les grandes foires de ce pays. J'avais déjà découvert en Sicile les instruments chirurgicaux conseillés par Abulcassis. Vous les voyez ici sur cette table. Dans votre pays, la chirurgie n'est pas reconnue comme l'art médical le plus difficile à acquérir. On laisse cette tâche aux barbiers, parfois même aux forgerons, sans doute à cause de leurs outils tranchants. Nous ne pratiquons pas ainsi dans mon pays. Seuls les médecins les plus savants peuvent devenir chirurgiens, et les ciseaux de barbier ne servent pas pour opérer les malades. Il faut tout d'abord bien connaître le corps humain, puis les ustensiles que l'on peut utiliser. Abulcassis a dessiné deux cents instruments chirurgicaux, et expliqué quand et comment les utiliser pour inciser les chairs ou suturer les plaies, pratiquer des saignées et ventouses. Toute une partie de son livre est consacrée aux extractions de flèches. J'ai étudié cet ouvrage. J'espère que mon intervention inspirée par ce grand chirurgien va guérir mon fils.

Guillaume, qui s'y connaissait en livres, demanda si Aboulcassis était traduit en latin.

— Pas encore, je crois, répondit Wahid. Mais certainement en hébreu.

Trévor rougit un peu en entendant ce dernier mot, et ne put réfréner un tremblement nerveux. Il intervint avec une petite voix intimidée, surpris et fier

d'entendre ces hommes sachant parler la langue de sa famille :

— Mes oncles traduisaient des livres arabes en hébreu, mais j'en ignore les titres.

Wahid fut passionné par cette révélation et encouragea Trévor :

— Cela m'intéresse vivement, mon petit !

La conversation fut interrompue par l'entrée d'un client avec une écritoire en bandoulière :

— Bonjour, Messire Guillaume. Je recherche une peau très fine pour écrire le testament d'un homme de qualité. Celle-ci est trop épaisse, dit-il en désignant la peau d'un chevreau, qu'une robuste herse étirait pour la transformer en parchemin.

Il s'approcha de rouleaux de parchemin, les tâta d'un air insatisfait. L'artisan lui montra alors une peau de veau, mince et solide à la fois.

— Celle-là sert au scriptorium[29] de l'abbaye. Elle est d'une qualité magnifique. Admirez, compère !

Wahid regarda lui aussi en connaisseur :

— Une peau de cette qualité, c'est idéal pour la calligraphie[30] !

Le client, scribe de son métier visiblement, approuva et s'empressa d'acheter un morceau de ce remarquable parchemin. Guillaume lui donna des conseils pour l'utiliser au mieux.

Aïssa entraîna Trévor afin qu'il l'aide à aménager la salle. Tout le monde devait y manger, puis y dormir dans les meilleures conditions, après toutes les émotions de cette longue et éprouvante journée.

---

25 Plante à fleurs jaunes utilisées en médecine comme calmant.

26 Vin rouge léger.

27 Nom donné à la partie espagnole de l'empire conquis par les Arabes à partir du VII^e^ siècle.

28 Médecin et chirurgien arabe du XI^e^ siècle, originaire de Cordoue (Al Andalous), auteur de *L'Art de guérir les blessures*.

29 Salle des monastères réservée à l'écriture calligraphiée des moines.

30 Art de former les caractères d'écriture de belle manière.

# 23

## L'histoire d'Aïssa

Wahid retourna voir son fils malade.

Alegret dormait encore. Il ne semblait pas souffrir.

Il s'approcha du blessé, qui ouvrit les yeux :

— Tout va bien. La plaie est nette et sans gonflements. Je crois que tu vas guérir très vite, mais il faut que tu te tiennes tranquille et restes allongé ici jusqu'à demain.

Guillaume, qui avait fermé sa boutique, s'étonna encore du retard d'Étienne.

— Les rues ne sont pas tranquilles ce soir. J'aimerais bien qu'Étienne se méfie de cette foule qui encombre la ville. Peut-être va-t-il rester chez le joaillier.

Le lendemain matin, Étienne n'était toujours pas rentré.

Le fin minois d'Aïssa apparut par la porte entrebâillée de la chambre où dormait Alegret.

— Aïssa, tu connais la cuisine et les serviteurs qui y préparent les repas. Peux-tu apporter une soupe légère à notre malade ? demanda Wahid, déjà au chevet du blessé. Pendant ce temps, je vais rejoindre Trévor qui me parlera de sa famille.

Aïssa se pressa auprès du malade, ajouta un oreiller sous sa tête, posa sa main fraîche sur son front, puis se dirigea vers la cuisine. Elle revint bientôt avec une vasque d'eau claire pour qu'Alegret puisse se rafraîchir.

Puis, elle lui versa sur les mains le contenu d'une petite fiole qui sentait la violette et le citron :

— Cela va te redonner de la vigueur ! Déguste ensuite cette soupe parfumée au persil et à la coriandre, et tu te sentiras beaucoup mieux.

Alegret se sentait en effet revivre devant ces attentions délicates auxquelles il n'était pas habitué. Aïssa lui donna le flacon de parfum ; il prit le temps de le ranger dans le coffret précieux, qu'il gardait toujours dans sa besace.

Aïssa continua :

— Tu sais, je t'aime bien, Alegret, parce que tu ressembles à mes petits frères, quand je vivais en Aragon[31] avec ma famille. Ils avaient les cheveux noirs et frisés comme toi. Je jouais avec eux à la guerre avec des bouts de bois pour épées. J'ai vécu dans une famille heureuse, tu sais ! Nous avions une jolie maison toute blanche, où fleurissaient les lauriers et les bougainvilliers. Mon père collectionnait les livres et les vendait. Il voulait que je devienne une femme instruite comme lui, et j'allais à l'école. J'aimais beaucoup l'étude, la poésie, la musique. Ma mère était très belle, et elle portait un joyau qui ressemblait au tien avec un croissant de lune en pendentif. Veux-tu que je te raconte la suite de mon histoire, ou es-tu trop

fatigué ?

Alegret, étonné, se releva, vivement intéressé par cette famille si différente de la sienne, et inclina la tête en signe d'assentiment.

— Nous étions mahométans. Et par malheur, il y a quelques années, une guerre entre l'armée sarrasine et les chrétiens francs et castillans, qui voulaient conquérir notre région, réduisit ma famille en esclavage. Nous sommes devenus des captifs de guerre, séparés les uns des autres. Je fus vendue et revendue à des maîtres plus ou moins violents. C'est ainsi que je me suis retrouvée de l'autre côté des Pyrénées. Là, j'ai croisé la route de maître Étienne, qui cherchait une domestique au marché aux esclaves. Je ne sais pas ce que sont devenus les miens.

Aïssa s'interrompit, les yeux pleins de larmes, trop émue pour poursuivre. Puis elle reprit :

— J'ai eu de la chance dans mon malheur. Maître Étienne m'a achetée. Il m'a libérée et je suis devenue sa servante. Il m'a appris votre langue et je n'ai jamais eu à me plaindre de lui. C'est un homme bon et généreux. Hélas ! Je n'ai jamais revu ni mes parents ni mes chers petits frères.

Aïssa se tut de nouveau, perdue dans ses souvenirs. Alegret essaya de la distraire de cet instant de mélancolie :

— Tu as eu une vie d'aventures. Aïssa, ton histoire est digne des chansons de geste que j'ai vu jouer à Tours sur le parvis de la cathédrale, où apparaissaient de belles princesses sarrasines et des chevaliers amoureux de ces damoiselles. N'es-tu pas une princesse déguisée en servante ?

Aïssa retrouva son rire espiègle et joyeux. Elle releva ses boucles rebelles et dit en partant :

— Ne rêve pas trop, Alegret. Je ne suis pas princesse, et tu n'es pas chevalier ! On ne vit pas dans un conte de fées. Je dois m'en aller à la cuisine aider à préparer le dîner. À bientôt, mon ami !

Alegret rêva quelques instants du pays d'Aragon, et de la belle et malheureuse famille d'Aïssa. Puis il mit le pied à terre, et s'aperçut avec joie qu'il pouvait marcher. Il entra dans la pièce où discutaient Wahid et Trévor.

Trévor était en train de raconter son histoire au chirurgien. Cela étonna Alegret, qui connaissait la méfiance de Trévor envers les inconnus. Mais cette fois, son ami avait l'air très enthousiaste. Il lui expliqua pourquoi :

— Wahid connaît le pays d'Al Andalous, où ont vécu mes oncles autrefois, même s'il n'y est jamais allé lui-même ! Il connaît le grec, l'hébreu, et il traduit des textes comme eux. C'est un ami, Alegret, et un compagnon des miens !

Guillaume semblait lui aussi heureux de ces rencontres entre gens de bonne volonté dans sa propre maison, ouverte depuis longtemps aux voyageurs de toutes origines.

Bientôt, la porte s'ouvrit brutalement, et Étienne entra en soufflant, à demi étouffé, comme s'il échappait à une violente dispute.

— Que se passe-t-il, Étienne ? Tu as été attaqué ? Volé ? Tu as l'air sens dessus dessous ! lui demanda Guillaume, à la fois inquiet et heureux du retour de son ami. Je t'attendais avec appréhension.

— La ville est en folie. On ne peut avancer nulle part. Soldats, moines, pèlerins, chevaux, ânes, chariots… Tout le monde se précipite vers la basilique, et

j'ai eu toutes les peines du monde à quitter mon ami le joaillier, et à revenir m'abriter ici et vous retrouver. De plus, un attroupement devant chez toi rend l'avancée encore plus difficile.

Il s'effondra dans un fauteuil, et reprit son souffle avant d'expliquer :

— Deux templiers interrogeaient tes voisins et voisines en regardant ta maison avec insistance. Une vieille bossue désignait ta porte avec haine et racontait que l'étranger qui habitait chez toi était un dangereux hérétique, si j'ai bien compris ses propos. N'as-tu pas des ennuis avec les abbés ou l'évêque ? C'est inquiétant, d'autant plus que j'ai déjà vu ces moines, dont l'un a des yeux de loup.

Étienne s'aperçut enfin de la présence à quelques pas de lui d'un inconnu vêtu élégamment d'une robe à la mode arabe. Cette silhouette ne lui était pas étrangère. Il sursauta et bondit sur ses pieds en oubliant sa fatigue.

Échanges de regard, reconnaissances, embrassades.

— Mais c'est bien toi, Wahid ? Ce n'est pas un rêve ? Tu es donc toujours à Vézelay depuis tant d'années ?

Les deux hommes se donnèrent l'accolade avec une grande émotion.

— Ainsi, tu n'es pas retourné en Sicile depuis ton départ de Tours ?

— Non, j'ai encore des choses à apprendre ici. Et surtout, j'espérais depuis longtemps retrouver mon fils Alegret et sa mère. Et tu l'as sans doute compris, toi qui connais Alegret : je viens de revoir mon fils ! Je viens même de l'opérer et, j'espère, de le guérir. Imagine ma joie ! Même si j'ai aussi appris que sa mère, ma douce Jeanne, était morte.

Étienne prit conscience de l'heureuse coïncidence qui les réunissait tous.

Il s'inquiéta d'autant plus des bruits de bottes et des cris à la porte de Guillaume. Il savait que son hôte avait des ennemis puissants dans la ville, qu'il fallait être prudent et se méfier de la foule. La présence des rois à la basilique devait multiplier les espions des abbés et des templiers, avides de trouver des hérétiques[32] à arrêter et punir !

---

31 Région située au nord-est de l'Espagne.

32 Les hérétiques défendent une opinion condamnée par l'Église catholique.

# 24

## L'antre du savant médecin

Pendant ce temps, dans la rue, les trompes résonnaient, les crieurs publics hurlaient :

— Les rois sont à la cathédrale ! Tous à la basilique ! Dieu le veut ! Dieu le veut !

Chez Guillaume, on se regardait, on écarquillait les yeux, on s'embrassait, on pleurait, on riait, on se félicitait. Joies et douleurs ! Tempêtes dans les crânes !

Aïssa applaudissait. Même Trévor, peu démonstratif d'habitude, l'imita. Ils sautillèrent bientôt tous les deux autour de Wahid et Alegret dans une ronde joyeuse.

Malgré les menaces qui pesaient sur Guillaume et sur lui-même, le médecin entraîna son fils dans son cabinet de travail où, un peu à l'écart des autres, ils pourraient mieux se découvrir. Intimidé, Alegret restait silencieux. Son père lui dit :

— Ainsi, tu es le fils de Jeanne ! Comme tu es grand et beau ! Quel plaisir de te connaître ! Tu es notre premier enfant. Nous rêvions de trouver le moyen de vivre ensemble et d'avoir d'autres enfants. Hélas ! J'ai été obligé de fuir Tours peu après ta naissance. Ma religion n'était pas bien vue dans cette bonne ville, et j'ai été dénoncé comme hérétique auprès de l'évêché de la ville. Je n'ai pu te voir grandir. Je n'ai pu vivre auprès de Jeanne, qui se maria par la suite avec un forgeron, comme je l'ai appris beaucoup plus tard. Tu pourras peut-être, je l'espère, me parler de ta bonne mère que je ne reverrai jamais.

Alegret acquiesça. Le père et le fils s'enlacèrent longuement.

Alegret se lança dans quelques confidences :

— Ma mère était douce et tendre avec moi, malgré sa fatigue et ses sept enfants. Elle m'a toujours dit que je n'étais pas comme les autres, et elle aimait coiffer et caresser ma chevelure. Mais elle ne m'a parlé de vous qu'à sa mort, même si, dans mes rêves, il me semblait que je n'étais pas le fils du forgeron, beaucoup trop brutal et violent.

— Ainsi, tu n'as pas été très heureux, mon pauvre petit !

— Sans doute, mais j'ai appris tout de même avec plaisir l'art de forger les fers à chevaux, les cottes de mailles et à monter à cheval. J'aimais les grandes chevauchées au bord de la Loire, et j'adorais tous les chevaux qui passaient par la forge.

— Eh bien ! Nous avons là une passion commune. Je parcours encore des lieues sans grande fatigue. Nous nous y exercerons ensemble, si tu veux. Mon

autre passion est la science. Plusieurs rencontres extraordinaires en Sicile m'ont donné le goût de la connaissance, que je cherche toujours à développer. Regarde autour de toi. Tu vois, dans cette pièce, ce qui est essentiel dans ma vie : des instruments scientifiques d'astronomie, des livres de philosophie, de mathématiques et de médecine, comme ce gros livre du médecin arabe Avicenne[33], *Le Canon*, qui donne des conseils de vie essentiels et le poème de la médecine que je connais par cœur.

— J'aimerais l'apprendre aussi, mon père !

Alegret découvrait avec étonnement la pièce mansardée et sombre où ils se trouvaient. Il s'habituait à la demi-obscurité, et s'imagina dans une caverne magique.

Un grand tableau coloré recouvrait un mur entier, avec de grandes taches bleues au milieu d'étendues ocre.

— Qu'est-ce que cela représente ? demanda Alegret.

— C'est une grande carte du monde faite par mon ami Al Idrisi[34], qui est géographe. Les taches bleues, ce sont des mers. Au milieu, tu vois des îles, comme la Sicile, où je suis né, que tu connaîtras peut-être un jour, et des villes avec leurs noms inscrits en Arabe.

Sur une table, des pages de manuscrits étaient illustrées par des enluminures de couleurs vives. Un calame[35] trempait encore dans une corne à encre. Une page était à moitié couverte de belles lettres calligraphiées, une autre de chiffres. Un sablier servait à sécher l'encre.

Les instruments de calligraphie permettant d'écrire de belle manière étaient richement décorés d'ivoire et d'agate.

— Tu vois, Alegret, j'utilise les parchemins de maître Guillaume. Il les prépare avec art. Mais j'ai aussi des rouleaux de papier. Tu en as déjà vu ? C'est beaucoup plus fin et pratique à transporter que les parchemins. En voici une pile dans le coin.

— En effet, j'ignorais que cette matière était légère. Mais je reconnais surtout le parchemin très fin qui était dans le talisman de Jeanne, avec ta signature et des mots en arabe.

— On produit du papier à Bagdad, en Sicile, mais pas encore chez vous. Mais le parchemin garde un gros avantage : il est solide et durable, c'est pourquoi je l'avais utilisé pour le message du talisman.

Wahid alluma une lampe à huile pour faire visiter son domaine à son fils.

Alegret était attiré par un globe céleste sur un support de bronze, à la surface duquel un ours, un loup et d'autres figures animales étaient gravées dans le cuivre.

— C'est la voûte céleste et les quarante-huit constellations. Je te les montrerai dans le ciel, la nuit venue. Certains pensent que ces figures influencent le destin de chacun : ce sont les signes du zodiaque. J'ai des amis astrologues, mais je ne suis pas toujours d'accord avec eux.

Alegret était surpris devant les signes qui remplissaient les pages des manuscrits sur la table. Il avait pourtant appris à lire à l'école cathédrale de Tours, mais il ne pouvait déchiffrer ces textes.

— Tu vois là des langues diverses, mon fils : le grec, le latin, l'hébreu, l'arabe, et

quelques autres encore.

Wahid lui montra de gros livres sur une étagère :

— Voici le Coran, le livre sacré de la religion mahométane, et la Bible, que tu connais certainement, le livre des chrétiens et des juifs, en plusieurs traductions.

Alegret s'approcha d'une flûte sculptée, dont le bec très fin représentait une figure féminine :

— Cette flûte est très belle. J'en possède une également et sais en jouer. Me la prêterez-vous, mon père ?

— Bien sûr. Peut-être que nous pourrons même jouer ensemble. Il se dégage de cet instrument une musique céleste, tu verras.

Beaucoup d'autres objets étaient inconnus à Alegret.

— Ces cercles de cuivre ajourés sont des astrolabes. Ils permettent de lire l'heure, indiquent la direction de La Mecque, et aident les bateaux à se diriger en mer, dit Wahid.

Il poursuivit avec une tendresse joyeuse :

— J'en ai des choses à t'expliquer, tu sais. Comme j'aurais plaisir à le faire ! Allons sur la terrasse, si tu veux. Nous pourrons bavarder sous le grand platane du jardin et retrouver les autres.

En sortant, ils entendirent de grands coups sur la porte d'entrée et des cris impérieux :

— Ouvrez ou nous forçons la porte, au nom de l'abbé Hugues de Vézelay et des rois qui dirigent la croisade !

Il s'agissait des deux templiers qu'Étienne avait vus à la porte tout à l'heure. Ils étaient suivis par un groupe de sergents qui tentaient d'enfoncer la porte d'entrée malgré les quatre grosses serrures qui la défendaient. Deux des serrures avaient déjà craqué.

Wahid et Alegret se heurtèrent à Guillaume, très pâle :

— Prenez vos capes et besaces, et suivez-moi vite, dans le plus grand silence.

---

33 Avicenne (ou Ibn Sina) : grand médecin et philosophe arabe du XI[e] siècle.

34 Grand géographe arabe originaire de Sicile.

35 Roseau effilé dont les Arabes se servaient pour écrire.

# 25

## Tous en danger

Les cris continuaient dans la rue :

— Guillaume, tu es accusé d'accueillir chez toi des ennemis de Dieu et des hérétiques ! Tu es accusé de révolte contre les abbés ! Rends-toi, Guillaume, ou nous allons forcer la porte ! Toi et tes amis, sortez et avouez vos fautes, sinon, vous n'échapperez pas au bûcher ! L'un d'eux est déjà préparé près des murailles de la ville et n'attend que les ennemis de Dieu.

Cette voix caverneuse et menaçante était celle du templier, dont le regard glacial avait déjà fait frémir Alegret et Trévor.

Le premier avait oublié sa blessure, et marchait rapidement comme les autres.

— Il faut fuir ces dangereux inquisiteurs[36]. Vite, vite ! s'exclama le parcheminier.

Ils descendirent un escalier qui s'enfonçait dans les sous-sols de la maison. Guillaume laissa passer ses compagnons devant lui, et se mit à fermer les portes à double tour dès que l'on en passait une. Il y avait plusieurs sous-sols qui s'enfonçaient dans la roche. Ils atteignirent une première cave soutenue par de gros piliers. Le vin y vieillissait dans d'énormes barriques, près d'un pressoir où l'on écrasait le raisin. Cela sentait le vieux moût. Mais ce n'était pas le moment de s'étourdir avec l'odeur du vin !

— Les sergents dévalent l'escalier ; on entend un bruit de bottes qui se rapproche ! cria Wahid.

À cet instant, Trévor fermait la marche. On protégeait Alegret, qui parfois trébuchait. Aïssa et Guillaume étaient à l'avant du groupe et montraient la voie.

Voyant les forces d'Alegret s'affaiblir, son père le prit précautionneusement sur ses épaules pour qu'il ne reste pas en arrière, et se baissa dans l'escalier étroit pour que sa tête ne touche pas la voûte basse.

Le groupe gagnait maintenant le deuxième sous-sol, deux étages au-dessous de la rue Saint-Pierre. Une grande salle souterraine s'ouvrait là. La pierre calcaire des murs était couverte de dessins et de croix de tailles diverses. Bizarrement, des bancs y étaient entassés. Dans quel but ? Alegret se demanda qui pouvait se réunir là : des fidèles, des mécréants, des pèlerins ? Questions sans réponses.

Guillaume, toujours à l'avant, bifurqua brutalement sur la gauche pour surprendre les poursuivants éventuels, puis à droite, puis encore à gauche. En fait, les caves des diverses maisons bourgeoises des rues Saint-Étienne et Saint-Pierre communiquaient entre elles dans ces sous-sols.

S'ils ne connaissaient pas cette véritable ville sous terre, les poursuivants

auraient bien du mal à les suivre. On ne les entendait plus.

Dans une autre petite salle souterraine, Guillaume s'arrêta pour souffler. Wahid descendit Alegret de ses épaules et l'installa dans un renfoncement de la roche. Aïssa, toujours prête à réconforter ses amis, sortit des gaufres dégoulinantes de miel de son sac, mais nul n'avait ni le temps ni l'envie de manger. Elle ajouta :

— On dirait qu'ils ont renoncé ! On pourrait peut-être ralentir un peu pour ménager Alegret !

En réponse à son optimisme, des bruits inquiétants résonnèrent encore au-dessus d'eux, mais on ne savait pas exactement d'où ils venaient.

Guillaume jugea pourtant qu'ils pouvaient ressortir à l'air libre sans danger. Les grandes maisons avaient, comme la sienne, au moins trois sorties dans des rues différentes échelonnées sur la colline.

Il ouvrit une porte dont il avait la clé, et tous eurent la surprise de se retrouver dans un jardin en terrasse derrière les remparts de la ville basse. Leur guide les fit encore monter et descendre des escaliers raides, des cours dissimulées sous des tonnelles fleuries de glycine et de chèvrefeuille, des ruelles en pente, des passages secrets cachés derrière des buissons.

Ils s'arrêtèrent dans une cour discrète, qui donnait dans la petite rue de l'Argenterie.

— Nous ne pouvons retourner chez moi, sacrebleu ! C'est trop dangereux, dit Guillaume.

— Heureusement que cette ville est un véritable labyrinthe digne de la Crète et du Minotaure, dit Wahid. Les templiers sont loin, on dirait !

— Méfions-nous, ne crions pas victoire trop vite. Regardez l'esplanade en bas : le tas de bois que vous voyez annonce un bûcher, et nos poursuivants cherchent à y brûler des voleurs ou des hérétiques, afin d'exalter davantage encore la foi des croisés. Évitons de tomber dans leurs pièges perfides.

— La meilleure manière de leur échapper, c'est peut-être de se mêler à cette foule énorme et désordonnée qui monte vers la basilique. Dissimulons nos visages avec nos capuches et nos capes, proposa Wahid, habitué à se cacher.

Il vérifia également que son épée était facile à tirer de son bâton de marche.

— Tu as raison, Wahid. Nous allons remonter par ce chemin herbeux, qui aboutit derrière le chœur de la basilique. Nous y entrerons par une petite porte du transept, et nous pourrons, si Dieu le veut, nous fondre dans la foule, décida Guillaume.

— Cache-toi comme moi derrière ton chapeau de soleil, Alegret, proposa Trévor.

Les deux jeunes visages disparurent à l'ombre des visières, qu'ils venaient de trouver dans leurs besaces.

— Et toi, Aïssa ? Comment peux-tu te déguiser ?

Elle sortit de son sac un grand voile blanc et s'y enroula sans attendre, ce qui la cachait de pied en cap.

Malgré sa fatigue, Étienne ajouta une de ces maximes pleines de sagesse, dont il avait le secret :

— À cœur vaillant, rien d'impossible ! Allons-y !

Il avait lui aussi une capuche de tissu plissé, qui descendait sur ses épaules et

son dos, et cachait sa silhouette et sa barbe blanche.

Ils étaient tous devenus, comme Trévor, pèlerins clandestins.

---

36 Membre d'un tribunal ecclésiastique chargé de condamner les hérétiques, les coupables de magie ou sorcellerie.

# 26

## Cachés dans la foule

En sortant de la cour, ils se retrouvèrent sur le petit chemin des Ânes, particulièrement escarpé. Un orage se préparait et des éclairs zébraient le ciel. De grands souffles de vent balayaient les rues étroites. Toute la colline tremblait sous le piétinement guerrier des deux armées ; des hurlements accompagnaient la montée jusqu'à la basilique. Le cri infiniment répété « Dieu le veut, Dieu le veut » grondait en échos multipliés dans les allées de la ville.

— Je suis inquiet, dit Guillaume, je viens encore de frôler la cape blanche d'un templier. Nous allons bifurquer et traverser le jardin d'un maître tailleur de pierre que je connais, pour éviter les mauvaises rencontres.

Ils poussèrent une grille et se retrouvèrent au milieu d'énormes blocs de pierre à proximité d'une carrière creusée dans la roche.

Alegret proposa de s'asseoir pour reprendre son souffle. Il était encore pâlichon, et depuis le début de l'escalade, il boitait de plus en plus. Wahid approuva.

Ce n'était pas du goût de Guillaume, qui avait hâte de quitter cette ville pleine de démons maléfiques. Derrière un mur qui les isolait de la rue, ils s'installèrent pourtant sur des moellons qui devaient servir à réparer les façades des maisons. Aïssa sortit ses oublies au miel et, cette fois, personne ne les refusa.

Guillaume s'expliqua sur ses angoisses :

— Des menaces pèsent sur moi depuis longtemps. Vous voyez, ici, on rebâtit des éléments du chœur de la basilique détruit par un gros incendie. Mais mon ami le tailleur de pierres n'est pas payé par les abbés depuis des mois. En plus, ceux-ci exigent de tous les bourgeois de la ville des impôts monstrueux. Les révoltes contre l'abbé Hugues se sont donc multipliées ces derniers mois et nous y avons participé, le tailleur de pierre et moi. Vous êtes passés tout à l'heure dans la salle où nous nous réunissions au deuxième sous-sol de ma maison. Pour tout cela, je suis très mal considéré et menacé.

— Aujourd'hui, ce ne sont pas les impôts qui les préoccupent ! intervint Étienne avec bon sens.

Wahid ajouta :

— Sans doute, mais comme j'habite chez Guillaume et que ma médecine arabe est très mal vue en ces temps de reconquête de Jérusalem et de haine contre les mahométans, cela crée d'autres ennuis encore à notre ami. Il faut donc être très prudent et bien se cacher.

Trévor et Aïssa tournaient autour des curieuses sculptures du jardin, qui remplaceraient bientôt certains chapiteaux de la basilique :

— Il ne te fait pas peur, ce diable ricanant à la bouche énorme, prêt à te dévorer ? chuchota Aïssa.

— Et cette grande sauterelle à barbe ? Ces démons en plein combat avec les cheveux hérissés sur la tête ? Et ce dragon énorme qui cherche à s'envoler ? Quelle ménagerie effrayante ! répondit Trévor.

— Quelles drôles d'histoires ils nous racontent !

— Cela ressemble à des histoires de la Bible que me racontaient mes oncles.

— Vous avez raison. Et il y a aussi des histoires dans le Coran qui ressemblent à cela, ajouta Wahid.

Alegret ne voulait pas retarder tout le monde. Il se leva donc avec énergie et déclara :

— Je vais mieux. Allons-y, on ne peut pas rester ici.

— En effet, je me sentirais mieux dans les recoins de la basilique bondée, perdu dans la foule, s'écria Guillaume.

Ils reprirent leur ascension et arrivèrent sur le côté du chœur de la basilique, près du monastère. Ils entrèrent par une petite porte latérale, et non par le portail principal submergé par une foule impatiente.

On avait l'impression que la cathédrale était prise d'assaut. Les pèlerins s'agglutinaient au rez-de-chaussée, mais aussi dans les étages. Pour mieux voir la cérémonie, des grappes de fidèles stationnaient même dans les escaliers.

Sur proposition de Guillaume, nos amis se glissèrent dans une petite chapelle, près du dixième pilier dans une foule anonyme et bruyante.

La chevalerie de Richard venait d'entrer, et gagnait le chœur près duquel se trouvait déjà Philippe Auguste.

Les vitraux du chœur laissaient passer une lumière qui éclairait la travée centrale de la nef, en la parsemant de taches lumineuses. Richard avançait lentement, et quand les rayons du soleil, venus du ciel, illuminèrent sa couronne, la foule, impressionnée, cria au miracle.

Lorsque la cérémonie commença, un silence impressionnant remplaça le brouhaha. Des psaumes solennels retentirent. Des voix mélodieuses semblaient sortir des murailles, tant les robes des moines se confondaient avec la couleur rosée des pierres.

Philippe Auguste semblait très pâle et ridiculement petit près de Richard qui agitait sa chevelure de feu et le dominait de toute sa prestance. Les deux rois étaient entourés par de nombreux prélats en robes d'apparat et les grands barons des royaumes.

— Richard pourrait écraser Philippe Auguste comme une mouche ! dit Alegret à Trévor.

Tous deux se haussaient sur la pointe des pieds pour essayer de voir la scène.

Richard arborait avec fierté sa tenue de pèlerin, la besace et le bourdon que lui avait remis l'archevêque de Tours.

Mais il sembla trébucher dans un mouvement maladroit en gravissant les escaliers menant à l'autel, et bientôt, une vague de murmures se propagea dans la vaste assemblée, et toute la nef résonna d'une invraisemblable nouvelle :

— Le bâton de pèlerin de Richard s'est brisé devant l'autel ! C'est un mauvais présage pour la croisade. Dieu nous abandonne.

— Que s'est-il passé ? Tu as vu le bâton tomber et se casser ? demanda Trévor à Alegret, qui était un peu plus grand que lui.

— Pas du tout ! C'est une illusion ! Je crois bien qu'il porte toujours son bâton !

Le voisin d'Aïssa se tapait la tête contre le pilier en criant :

— Dieu nous maudit !

Près de Trévor, un vieux moine, très ému, trébucha et s'effondra, entraînant avec lui plusieurs prie-Dieu. Des sanglots, des rires nerveux se répandaient dans toute l'assistance.

Mais un coup de gong puissant se fit entendre devant l'autel. Les encensoirs répandirent une forte fumée entêtante dans la salle. Les templiers en tenue d'apparat, équipés d'armures et d'épées brillantes, firent une haie d'honneur à Richard, en levant leurs étendards et gonfanons.

Une messe dirigée par l'abbé Hugues donna de nouveau à entendre les chants sacrés, puis des sermons guerriers appelèrent à la vengeance contre les Sarrasins et tous les infidèles.

Cela voulait dire :

— Il ne s'est rien passé ! Vous n'avez rien vu. Priez pour la reconquête de Jérusalem, qui est possédée par le diable !

Si bien que la nef entière se tut et se mit à prier.

Dans cette ambiance de violence et de piété, Guillaume chuchota :

— C'est le moment ! Nous allons sortir par le cloître de l'abbaye, puisque tous les moines sont dans la basilique. Il nous faut un abri pour la nuit.

# 27

## Wahid le courageux

Ils franchirent de nouveau la petite porte du transept[37], puis entrèrent dans le cloître qui prolongeait la basilique, et s'ouvrait sur le réfectoire et les dortoirs des moines.

Au milieu du cloître, une grande citerne d'eau fraîche brillait. Après la bousculade et les émotions dans l'église, les trois jeunes gens s'y précipitèrent pour se désaltérer avidement.

En relevant la tête, ils virent Guillaume leur faire de grands signes :

— Revenez vite ! Tout le monde peut vous voir au milieu de ce jardin.

En effet, quelqu'un les observait depuis une fenêtre éloignée : un serviteur peut-être, ou un esclave qui travaillait à l'office.

— Venez ! Cachons-nous de nouveau, ajouta Guillaume.

Ils entrèrent dans une petite salle ouverte sur le cloître – une annexe de l'office, sans doute – et s'y réfugièrent. Étienne surveillait l'extérieur :

— Attention ! Le serviteur qui était à la fenêtre traverse le jardin et se dirige vers la basilique ! Il va peut-être chercher de l'aide.

Wahid prit alors la parole d'un air décidé :

— Je ne peux plus rester chez toi, Guillaume. Tu aurais encore des ennuis à cause de moi. Je vais partir. C'est nécessaire, je suis là depuis trop longtemps.

— Wahid, je suis moi aussi en danger dans ma propre maison. Mais tu sais bien que j'ai des amis dans la ville, et qu'ils pourraient te cacher encore, s'exclama Guillaume. Et toi aussi, Étienne !

— Je ne suis pas menacé comme vous, dit Étienne. J'ai un chariot à défendre, des joyaux et des pierres précieuses à découvrir et à acheter sur le chemin de Jérusalem, des reliquaires à offrir et à réparer quand nous rencontrerons des hommes d'Église. Je vais donc suivre encore les croisés. Pour ce soir, je vais me réfugier chez le joaillier avec qui je suis en affaires.

— Et vous deux, Trévor et Alegret, rejoindrez-vous les écuyers de Richard ? demanda Wahid.

— Je ne veux pas vous perdre à peine retrouvé, mon père ! J'aimerais tellement vous accompagner…

— Avec une grande joie, mon fils. Je sais que tu montes bien à cheval. Trévor, si tu es d'accord, nous allons rejoindre la famille Tibbon, dont tu m'as parlé, qui vit à Lunel. Je la connais de réputation. Pour l'instant, Guillaume, je vais prendre dans ton écurie mes deux petits chevaux arabes nerveux et rapides. Il n'y a pas un moment à perdre, mes amis !

— Aïssa, tu peux attendre notre retour, ajouta Étienne. Partagez les restes de repas tous les trois. Cachez-vous bien, et repose-toi encore, Alegret, avant le départ. Nous serons bientôt là.

Chacun avait un rôle à jouer. Les trois hommes descendirent d'un bon pas dans la ville désertée.

Malgré le danger, Alegret et Trévor étaient enthousiastes :

— Morbleu ! Nous partons avec mon père, Trévor. Et nous partons ensemble, à cheval ! On ne pouvait pas rêver mieux ! s'écria Alegret.

Il remarqua alors le petit visage affligé d'Aïssa, comprit sa tristesse, et ajouta tendrement :

— Étienne passera nous voir à Lunel. Ne t'en fais pas, Aïssa. Moi aussi je voudrais bien t'y retrouver.

— Peut-être, Alegret. Si Dieu le veut. Mais je voudrais tellement retrouver ma mère et mes petits frères, comme toi tu viens de retrouver ton père !

Pour la consoler, Alegret sortit sa flûte de sa besace, et se mit à jouer un air plein de douceur qui émut Aïssa aux larmes.

À ce moment, sans doute prévenus par le serviteur aperçu tout à l'heure et attirés par le bruit, trois sergents templiers aux longues robes brunes entrèrent brutalement. Alegret et Trévor eurent le temps de se dissimuler derrière le couvercle d'une grande huche.

Le plus grand des sergents, sans doute le chef, s'en prit à la jeunette qui était seule devant eux :

— Que fais-tu ici ? Pourquoi n'es-tu pas à la cérémonie de la basilique, comme tous les pèlerins ? s'exclama un premier sergent.

— Mais je te reconnais, cria un deuxième sergent à Aïssa. Tu ne fais pas partie des servantes de l'abbaye. J'ai déjà repéré tes bouclettes brunes et ta peau de Sarrasine ! Tu étais avec maître Guillaume cet après-midi. Nous recherchons justement cet homme impie qui ne respecte pas les ordres des abbés. Tu vas nous dire où il est ! Réponds vite, ou nous saurons te faire parler.

Dans les situations les plus graves, Aïssa ne se laissait pas intimider. Elle répondit en arborant son sourire le plus aimable et en montrant le pichet d'eau devant elle :

— Je ne connais pas cet homme dont vous me parlez. Mon maître s'est trouvé mal dans la basilique, et je dois lui porter de l'eau. Il ne s'appelle pas du tout Guillaume, mais Eustache. C'est pourquoi j'ai fait un détour par votre citerne et pris une cruche dans cette pièce. C'est urgent ! Il va mourir si vous me retardez. Laissez-moi passer !

Les sergents, incertains, hésitèrent, puis la laissèrent partir. Aïssa traversa rapidement la cour en direction de la basilique.

Les sergents restèrent dans le cloître et se mirent à fouiller la salle, à la recherche des intrus qui leur avaient été signalés.

L'un d'eux aperçut le bout pointu d'un capuchon qui dépassait derrière la huche et, en s'approchant, il découvrit un garçon sous le capuchon, puis un autre :

— Ah ! Butors ! Marauds ! Quel mauvais coup préparez-vous dans cette sainte demeure ? Je crois bien qu'ils font partie de la bande de Guillaume, ces deux-là

aussi. Gardez-les ici, frères sergents. Je vais chercher les templiers chargés de maintenir l'ordre. Et ouvrez l'œil !

Il partit en courant.

Alegret essaya une ruse pour se débarrasser des deux soldats qui restaient :

— Sergents, vous vous trompez. Nous n'avons rien fait, nous servons les écuyers du roi Richard ! Nous soignons leurs chevaux, les bouchonnons, changeons leurs fers. J'ai un beau cheval gris, Placide. Je crois que je l'aperçois là-bas, au fond de la cour, affirma Alegret.

— Ne te moque pas de nous, maroufle ! Arrête de mentir ou je te coupe la langue ! dit un sergent chauve en sortant son poignard. Interdit de bouger !

Ils entendirent le galop de plusieurs chevaux qui s'approchaient du cloître.

Le chauve poussa les deux garçons vers l'extérieur :

— Vous allez passer un mauvais quart d'heure, minables godelureaux ! J'entends les destriers de nos frères chevaliers.

Mais ce n'étaient pas les destriers blancs des templiers. Deux petits chevaux bruns rapides entraient dans le jardin du cloître. Wahid et Étienne les montaient.

Surpris, les frères sergents sortirent leurs épées et affrontèrent les nouveaux venus.

Wahid dégaina aussitôt une lame courte qu'il cachait dans son bâton de pèlerin, et atteignit le premier sergent. Celui-ci chancela et s'écroula. Alegret, qui suivait son père comme son ombre, ne laissa pas au sergent le temps de se relever. Il bondit comme un diable et lui asséna un second coup avec son bâton de pèlerin. Le sergent ne se releva pas.

Le deuxième sergent, surpris, tenta de fuir pour chercher du secours. Étienne, sur son cheval, se précipita, le poursuivit et le jeta au sol. Le soldat se remit debout, puis retomba à plusieurs reprises, avant de réussir à s'enfuir en criant.

Les deux garçons montèrent en croupe sur les petits chevaux nerveux d'Étienne et Wahid.

À ce moment, surgit dans le cloître un destrier blanc monté par l'homme aux yeux de loup qui, l'épée levée, poussa un cri violent et fit tomber Étienne de son cheval. Wahid fit aussitôt demi-tour pour affronter le chevalier blanc.

Les deux hommes étaient de même taille, de même corpulence, tous deux d'une force et d'une détermination peu communes.

— En garde ! cria Wahid.

— Fais attention à toi, mahométan ! Dieu est avec moi et guide ma main ! hurla le templier sur le ton de la victoire.

Il poussa encore une sorte de cri sauvage et se mit en position d'attaque.

Les deux hommes brandirent leurs épées et s'avancèrent. Le templier allongea le bras le premier, la pointe menaçante :

— Arrière, Sarrasin. Tu ne t'en sortiras pas !

Wahid esquiva par un bond en arrière. Ils croisèrent le fer, échangèrent plusieurs coups d'épée violents. Wahid fut finalement le plus rapide. Il donna l'estocade avec la pointe de sa lame, et son adversaire s'écroula, atteint dans la région du cœur.

Nul ne prit le temps de vérifier la gravité de la blessure. Mais la force du dernier coup ne pouvait qu'avoir été fatale au templier. Alegret, subjugué, le vit au pied

de son cheval, immobile, vaincu… Enfin !

Étienne et Wahid reprirent les jeunes en croupe, et sortirent à vive allure en descendant le chemin très raide de la porte Sainte-Croix.

Le courage et la bravoure au combat de Wahid avaient sidéré Alegret.

Ainsi, son père n'était pas seulement un médecin habile ; c'était aussi un véritable chevalier, dont la vaillance égalait ou dépassait même celle de Richard et de ses hommes.

Les cavaliers galopèrent vers la forêt voisine, descendirent la colline, croisèrent de nouveau la petite chapelle de la Sainte-Croix et s'enfuirent plus bas encore, sans perdre un instant.

Quand ils s'estimèrent hors de portée des poursuivants, ils mirent pied à terre et se concertèrent.

Wahid tenait beaucoup à ses livres et à quelques instruments de mesure restés chez Guillaume. Il fit une proposition à Étienne :

— Mon ami, nous allons nous séparer. C'est une simple prudence. Retourne parmi les croisés, et nous nous éloignerons en traversant la Saône, puis en chevauchant sur l'autre rive. Mais j'ai une requête à te faire : convenons d'une rencontre discrète dans quelques jours, où tu m'apporteras les ouvrages et les instruments auxquels je tiens le plus, sur la chirurgie, sur l'art de soigner les blessures et sur l'optique arabe. J'aimerais me perfectionner dans ces domaines. Si vous pouviez aussi m'apporter mon astrolabe, ce serait utile pour nos prochains voyages. Tu mettras tout cela au fond de ton chariot, mais tu les cacheras bien sous des tapis et des couvertures, afin que nul ne les voie. Certains de ces ouvrages sont encore mal vus ici et interdits.

— Wahid, mon ami, je te rendrai ce service avec plaisir, avec l'aide de Guillaume. Retrouvons-nous à Brancion, en Bourgogne, où passeront les croisés dans quatre ou cinq jours. Ce n'est pas loin de Tournus ! Il vous suffira de traverser la rivière. Convenons d'un rendez-vous dans la ville de Brancion que je connais bien, à l'auberge du Cep d'Or, que j'ai déjà fréquentée. Elle est située au pied du donjon du château. Les jeunes viendront nous y avertir du lieu où tu te caches, et nous te rejoindrons dans le repaire où tu seras dissimulé, répondit Étienne.

Il les abandonna une lieue plus loin. Il attendrait la nuit pour rejoindre la joaillerie de son ami, où se trouvaient déjà Guillaume et Aïssa.

— Séparons-nous maintenant. Que Dieu vous garde, mes amis, et nous permette de nous revoir un jour !

— Adieu, Étienne ! Dieu te garde !

---

37 Travée transversale d'une église.

# 28

## Mauvaise chute dans la forêt de Brancion

Wahid, Trévor et Alegret, désormais en pleine forme, s'éloignèrent de Vézelay, traversèrent la Saône, et suivirent un itinéraire qui longeait par moments la rivière, où les croisés étaient rares. Ils dormirent dans des granges ou des huttes forestières. Après quatre jours de chevauchée à travers forêts et prairies, ils virent se dresser les deux fines tours de l'abbaye de Tournus. Ils traversèrent rapidement le village sans s'y arrêter, car les pèlerins y étaient trop nombreux, et le danger de se heurter aux templiers trop grand. Toutes les cloches sonnaient joyeusement pour honorer le pèlerinage. Ils franchirent comme prévu la Saône dans l'autre sens, et entrèrent dans l'épaisse forêt qui entourait Brancion sur plusieurs lieues.

— Mon père, comment va-t-on retrouver Étienne et Aïssa dans cette forêt profonde ? s'inquiéta Alegret.

— Vous irez demain matin de bonne heure à la recherche de leur auberge. Vous la trouverez vite, je vous fais confiance. Mais en attendant, cachons-nous dans cette hutte de bûcherons, déserte, semble-t-il, qui nous protégera des intrus, hommes ou bêtes.

Ils s'installèrent dans la petite pièce protégée par des rondins, mangèrent le pain, la viande de lièvre et le raisin qui leur restaient. Le repas était frugal, et Alegret se mit à songer avec nostalgie aux oublies et aux gaufres qu'Aïssa savait si bien faire. Les jeunes galopins s'endormirent sur les deux bancs de bois de la pièce, tandis que Wahid s'était étendu sur une botte de paille.

Quand sonnèrent au loin les matines, les jeunes ouvrirent l'œil. L'aube apparaissait à peine. Mais la responsabilité qui pesait sur eux les réveilla rapidement. Ils se dressèrent sur leur séant et interpellèrent Wahid :

— Dans quelle direction devons-nous partir, mon père ?

Mais personne ne dormait sur la paille à leurs côtés.

— Wahid, où es-tu ? cria aussitôt Alegret sur le seuil de la porte.

Nul ne répondit.

— Il doit chercher un ruisseau pour ses ablutions matinales. Attendons-le, dit Trévor. Pas d'impatience !

Tous deux sortirent, scrutèrent l'horizon et les arbres proches. Mais une épaisse brume matinale couvrait la campagne et les empêchait de voir à plus de dix toises.

— Et s'il avait été enlevé ? suggéra Trévor.

— Mais par qui ? Ce n'est pas possible dans ce coin perdu à l'abri de tous les regards. Et on n'a rien entendu cette nuit !

— Et si un loup l'avait attaqué ? Nous en avons aperçu dans les parages.

— Nous verrions des traces de lutte. Or il n'y en a pas.

— Cherchons-le, alors. Il ne peut pas être loin !

Ils se mirent à crier son nom tous deux en s'éloignant de la cabane.

Trévor, perché sur un rocher, hurlait de plus en plus. Du haut de son promontoire, il entendit le premier une faible plainte en se penchant vers le bas du ravin, sans distinguer nettement le fond. Il écouta avec attention, et perçut également le murmure d'une source. Les cris en réponse à ses appels s'amplifièrent légèrement.

— Alegret, j'entends comme une plainte. Viens vite par ici !

Tous deux descendirent avec peine cette pente raide, prenant appui sur les rochers et les grosses racines. À quelques coudées du bas de la muraille, ils aperçurent Wahid près d'une source, qui ne pouvait visiblement pas se relever. Ils l'atteignirent au milieu des ronces, et s'étonnèrent de le voir si mal en point.

— Cette nuit, j'ai vu passer une ombre à plusieurs reprises devant la porte, et j'ai pensé que les templiers avaient retrouvé ma trace. Peut-être m'avaient-ils repéré dans la ville de Tournus, que nous avons imprudemment traversée ! Pour en avoir le cœur net, je suis sorti avec mon bâton et mon épée. Mais la nuit était noire ; aucune étoile, aucun rayon de lune n'éclairaient mon chemin. J'ai poursuivi des ombres en courant, mais n'ai vu personne. Je suis tombé finalement dans cette pente que je n'avais pas prévue et n'ai pu me relever.

— Appuie-toi sur nous, mon père. Nous sommes forts et allons te servir de bâtons pour remonter.

— J'ai une grosse entorse. N'oublie pas que je suis médecin, je sais ce dont je souffre. Je ne pourrai remonter cette pente raide sans remède efficace. J'en connais un en particulier, recommandé par un médecin d'Al Andalous, dont j'ai fait la connaissance. Mais la recette de l'onguent capable de guérir ce mal est dans les livres qu'Étienne doit avoir apportés maintenant. Il faut que vous la retrouviez vite, ainsi que les plantes nécessaires à sa réalisation. La recette est sur un petit parchemin, écrite en latin et illustrée par des dessins représentant les fleurs utiles à sa composition. Je m'en souviens parfaitement. Je l'ai déjà utilisée pour un ami et le résultat a été spectaculaire.

Alegret et Trévor apportèrent à Wahid un peu de paille, des couvertures, et le pain qui restait pour qu'il soit un peu plus confortablement installé. Alegret ne reconnaissait plus dans ce blessé, hésitant à marcher, le père vaillant qui avait si bien combattu et vaincu les templiers ! Les pères aussi auraient-ils leurs moments de faiblesse ?

En levant les yeux au-dessus des arbres, ils aperçurent au loin la ville de Brancion, brillant de mille feux sous le soleil. Ils se sentaient guidés par cette lumière et partirent, confiants, sans plus tarder. Le donjon carré qu'ils voyaient au-dessus des arbres, juché sur un éperon montagneux, leur indiquait la route. Ils reprirent les chevaux, galopèrent un long moment puis gravirent un chemin en lacets. Ils entrèrent dans la grande rue du village en suant à grosses gouttes, car le soleil était déjà chaud et le chemin difficile.

Dans la lumière de midi, ils reconnurent l'enseigne dorée d'une auberge près d'une petite église. C'était un cep de vigne et ses raisins. Ils étaient arrivés ! Dans la cour, ils repérèrent le chariot de maître Étienne.

— Ouf ! Quel soulagement ! Maître Étienne ? Aïssa ? crièrent-ils en chœur.

Deux têtes se penchèrent aussitôt à l'étage.

— Alegret, Trévor, nous arrivons !

Devant l'air préoccupé des jeunes, ils craignirent un malheur.

— Où est Wahid ? Est-il malade ? Poursuivi ? Arrêté ? interrogea Étienne.

— Il est seulement blessé, répondit Alegret. Il a une grosse entorse à la cheville, qui l'empêche de bouger. Il nous a donné une mission : chercher la composition d'une pommade infaillible contre les entorses qui doit être dans les livres que vous nous apportez. Votre départ s'est-il passé sans encombre ? Avez-vous pu abriter tous les livres dans votre chariot ?

— Oui, tout est là. Ne perdons pas un instant, si Wahid est seul et blessé. Par tous les saints, quelle épreuve ! Protégez-le, Dieu tout puissant !

Aïssa souleva des coussins, et plusieurs piles de livres apparurent. Ils cherchèrent le précieux document. Alegret sortit d'une sacoche une liasse de petits parchemins illustrés par des planches, qui correspondaient à la description de Wahid.

Ils s'arrêtèrent sur l'image d'une jambe dont la cheville était déboîtée et enflée.

— C'est bien la maladie qui fait souffrir Wahid. Que faut-il pour le soigner ? demanda Trévor.

— J'ai la recette ! s'écria Alegret en poussant un cri victorieux après avoir feuilleté les documents de son père.

Il se mit à lire :

— Il faut faire une décoction de feuilles de pavot évaporée à feu doux et reprise dans de l'huile de sésame. Il nous reste à trouver des feuilles de pavot. Je crois connaître cette plante qui est représentée ici : elle porte de grandes fleurs jaunes ou rouge vif, avec un profond calice à la fin du printemps et en été.

Alegret ne ressentait plus les traces de sa blessure et se pensait prêt à parcourir des lieues[38] pour sauver son père. Les quatre amis de Wahid se mirent en quête, traversèrent les prés et les champs de céréales ; ils virent de nombreuses fleurs des champs, pâquerettes, boutons d'or, marguerites, mais leurs formes et leurs couleurs étaient très différentes de celles de la précieuse plante recherchée.

— Ces fleurettes n'ont rien à voir avec les pavots ! dit Alegret, désappointé après avoir parcouru presque une lieue au milieu des herbes hautes.

Enfin, sur une butte herbue et ensoleillée, apparurent de grandes fleurs vivement colorées de rouge, d'orange et de rose au milieu des chardons bleus. Elles se dressaient fièrement vers le soleil, et dépassaient par leur taille toutes les graminées voisines.

Alegret se précipita pour vérifier la forme des corolles.

— Attention aux épines ! lui cria Aïssa.

Mais Alegret avait déjà le doigt endolori par les grosses épines des chardons.

— Ce n'est pas grave. Nous avons trouvé la fleur qui enlève la douleur !

— Comme les pétales sont soyeux. Comme les teintes sont vives, dit joyeusement Aïssa en admirant leur trouvaille.

Elle en cueillit des brassées avec Alegret.

Ils revinrent à l'auberge. Il restait encore à trouver l'huile de sésame : Alegret en découvrit une petite fiole, ainsi que le sceau de son père dans une autre de ses besaces.

Tout le monde regagna le chariot tiré par un cheval de somme qu'Alegret connaissait bien et qu'il caressa avec douceur :

— Conduis-nous vite vers mon père tombé dans une crevasse, petit cheval !

*À moi de jouer, maintenant !* se dit-il. *Vite, regagnons la hutte ! Le sort de mon père est entre mes mains !*

---

38 Mesure de distance, environ 4 kilomètres.

# 29

## Nouveaux projets d'avenir pour Alegret

Après quelques hésitations quant au bon chemin à prendre pour le retour, ils atteignirent la cabane de rondins. Trévor et Étienne rejoignirent Wahid, toujours immobilisé dans le lit humide du ruisseau.

Pendant ce temps, Alegret et Aïssa s'affairaient autour de l'âtre. Aïssa avait réussi à allumer une flamme ; Alegret avait coupé finement les feuilles de pavot, les avait séchées, puis réchauffées à l'huile de sésame ; il avait écrasé le tout et laissé refroidir.

— Hâtons-nous, Aïssa ! Mon père est en train de souffrir au pied d'une montagne hostile.

À l'arrivée de ses amis, la haute stature de Wahid s'était quelque peu affaissée sous l'effet de la douleur. Ses paupières étaient mi-closes, son visage paraissait plus maigre et anguleux qu'avant. Il était perdu dans ses réflexions, mais gardait une expression sereine qui rassura un peu Étienne. Ils s'inquiétèrent toutefois de sa mine fatiguée. Il les rassura vite :

— Je crois pouvoir me relever maintenant. L'eau de cette source m'a fait du bien.

Il essaya, mais la douleur le fit se rasseoir aussitôt.

À cet instant, Aïssa et Alegret apparurent dans la descente, glissèrent sur les pierres moussues pour aller plus vite, et atterrirent aux pieds de Wahid avec le précieux nectar.

— Je crois avoir trouvé la bonne recette, mon père. Nous venons de la réaliser avec de belles fleurs de pavots et de l'huile de sésame.

— Je n'en attendais pas moins de vous, mes chers enfants.

— Nous avons obtenu une pommade bien lisse et d'une belle couleur orangée. Reconnais-tu là le remède que tu as déjà utilisé ?

— Il me semble, en effet. Il faut maintenant l'étendre en une couche très épaisse, et cela plusieurs fois par jour. Avez-vous pensé à en faire une grande quantité ?

— Oui, fais-nous confiance ! Nous avons un énorme bouquet, et nous pouvons renouveler la confection de cette décoction, comme on dit dans la recette.

Alegret tint à étaler lui-même la pommade sur l'entorse de son père. Il tenait à montrer son habileté. Il réalisa un doux massage pour calmer son père.

Mais la douleur était toujours aussi vive une heure après. Wahid regarda

attentivement son pied, et en conclut qu'il fallait remettre en place la cheville blessée avant de passer à nouveau le baume calmant. L'os s'était déboîté légèrement dans la chute.

— Qui va pouvoir pratiquer cette petite opération ? Seras-tu assez fort, Alegret ? Ou toi, Étienne ? En tout cas, je ne peux pas le faire moi-même, c'est impossible.

Alegret se sentit aussitôt investi de cette lourde tâche, et réclama de jouer ce rôle.

— Attention, Alegret. Un geste habile suffit. Regarde bien mes deux chevilles. Tu vas voir la différence. Il faut remettre l'os bien droit pour que je guérisse.

Aïssa ajouta de la pommade calmante sur l'entorse, et Alegret se prépara en observant bien les deux pieds.

— Je l'ai déjà vu faire à la forge de Tours sur un cheval blessé.

— Quand tu as bien compris les gestes à faire, tu dois faire vite pour remettre l'os en place et éviter au malade de souffrir.

Alegret regarda, effleura la déchirure en faisant crier son père, puis se décida à un geste rapide, efficace et réparateur. L'os était remis en place ! Wahid avait pâli, mais il semblait se remettre vite.

Aïssa pommada encore la plaie.

On laissa le malade se remettre un peu. Puis Wahid se mit debout, et fit plusieurs pas avec le bras d'Étienne pour seul soutien.

Les applaudissements firent chaud au cœur d'Alegret. Et si son destin était de guérir et de soigner les malades ? Après tout, cela exigeait autant de courage que d'être chevalier ; peut-être même plus ! Et les médecins avaient parfois des ennemis. Ils devaient donc savoir se défendre, comme son père qui cachait une épée dans son bâton. Pour la première fois, il se dit que ces tâches n'étaient pas indignes et lui conviendraient peut-être. Il avait de nouvelles pistes de réflexion pour le reste du voyage.

— Bravo, petit ! Tu as été habile et intelligent, murmura Wahid. Et courageux. Je suis fier de toi.

Ces bonnes paroles le comblèrent de joie, et enrichirent sa réflexion sur un changement de voie possible.

Ils purent tous regagner la cabane. Wahid découvrit ses livres et son astrolabe dans le chariot d'Étienne. Cela contribua à le remettre vite en forme. Des victuailles achetées à Brancion, une grosse tarte aux blettes, une autre à la rhubarbe et une pinte de Bourgogne achevèrent de rasséréner le petit groupe.

À la fin du repas, dans une chaleureuse ambiance, Aïssa intervint :

— Mes amis, je suis très triste de vous quitter bientôt. Si je restais avec vous, seriez-vous heureux ?

Dans un accord parfait, Trévor et Alegret s'écrièrent :

— Quelle joie ce serait de poursuivre ensemble nos aventures ! Mais ce n'est pas possible, hélas !

Wahid renchérit :

— Petite Aïssa, tu m'as aidé à retrouver un fils, à le soigner, puis tu m'as aidé à guérir de cette mauvaise entorse. Je serai ravi que tu restes à nos côtés, mais Étienne ne sera sans doute pas d'accord.

Étienne prit alors la parole :

— J'ai des propositions à vous faire, et Aïssa partage mon point de vue. Nous en avons déjà parlé tous deux. Voilà ! Vous connaissez tous très bien notre charmante Aïssa. Wahid, tu parles la même langue qu'elle, tu pourras l'aider mieux que moi, peut-être même à retrouver sa famille par tes nombreuses relations. Aïssa pourra vous aider à rejoindre sans encombre la ville de Lunel, où Trévor doit retrouver sa famille. Elle connaît cette région qu'elle a parcourue avec moi. De plus, les trois jouvenceaux s'entendent très bien. Leur sourire épanoui me le confirme. Malgré ma tristesse, il me semble donc plus sage qu'Aïssa poursuive la route à vos côtés.

Wahid, surpris d'abord, admira ensuite la générosité de son ami :

— Certes, la compagnie et l'aide d'Aïssa me seraient agréables. Mais toi, Étienne, tu ne peux pas rester seul à ton âge. Tu as aussi besoin d'aide !

— Nous avons réfléchi à cela également, Aïssa et moi. Nous avons rencontré une jeune voisine de Tours, Perrinette, qui cherchait à travailler en suivant les croisés. Aïssa avait déjà fait la lessive et la cuisine à ses côtés, et toutes deux étaient devenues amies. Perrinette accepterait d'être ma servante. Je regretterai bien sûr Aïssa que j'aime comme si elle faisait partie de ma famille, mais je pense à son avenir, et pour cela, je vous fais pleinement confiance, mes amis.

Alegret, Aïssa et Trévor échangeaient des regards complices et des sourires. Cette proposition les réjouissait visiblement tous les trois.

Aïssa ajouta :

— Étienne m'a aidée et libérée de l'esclavage. Je lui en serai toujours reconnaissante, et j'aimerais que nous poursuivions la route tous ensemble. Mais cela n'est pas possible. Aussi, je souhaite continuer à vous aider. Je rêve encore de retrouver ma famille, et même d'étudier, de lire ces livres de Wahid que nous lui avons rapportés et qui m'attirent. Je serais tellement heureuse de percer certains de leurs secrets.

Wahid, ému, reprit la parole :

— Étienne, je veux bien accepter cet arrangement, à condition que tu me promettes de faire étape à Lunel, en descendant vers Marseille avec les croisés.

Trévor ajouta à l'intention d'Étienne :

— Nous allons à l'enclos de Lunel. C'est un quartier que tout le monde connaît, paraît-il. Et là, vous chercherez mon oncle Tibbon, qui y est très apprécié lui aussi.

Affaire conclue ! Personne ne fit d'objection au projet d'Étienne et Aïssa. Ce dernier retourna vers Brancion, en promettant de les retrouver à Lunel.

Wahid rangea ses livres dans des sacoches portées par son cheval. Le lendemain, il acheta deux chevaux arabes pour Trévor et Aïssa, et un sommier[39] pour les bagages. Ils partirent donc à quatre vers Lunel, juchés sur leurs montures nerveuses et rapides.

Alegret se sentait plus grand et plus fort après avoir sauvé son père d'une si grave entorse. Dans ses rêves, il se voyait déjà médecin de renom, respecté et savant. Pourquoi pas ?

39 Cheval de somme qui transporte les bagages lourds.

# 30

## L'arrivée à Lunel

Après plus de quinze journées de chevauchée, souvent au galop, à travers forêts et montagnes, ils arrivèrent en vue de la ville de Lunel, dans la lumière rose du soleil déclinant. Ils avaient évité les mauvaises rencontres, les vols, les accidents, les maladies, et même les templiers qui semblaient avoir abandonné leurs traces.

Aïssa était joyeuse, et souvent en tête du groupe de cavaliers. Trévor se sentait revivre, et riait de plaisir en arrivant dans cette ville qui abritait depuis longtemps une communauté juive appréciée de sa famille.

Depuis quelques heures, ils traversaient de grandes étendues marécageuses et plates, où s'enfonçaient les pattes des chevaux. Des haies épaisses de joncs abritaient de joyeuses colonies d'oiseaux, des poules d'eau, des canes et des canards. Aïssa admira d'élégants oiseaux roses perchés sur leurs longues pattes qu'elle ne connaissait pas. Une loutre au long pelage se faufila dans les roseaux à leur passage. Alegret, affamé après la longue route, mit pied à terre en voyant un beau canard colvert sur le chemin. Il tenta de l'attraper, mais celui-ci réagit vigoureusement en lui becquetant méchamment la main et en s'envolant dans un bruissement d'ailes. Tant pis, on mangerait mieux à Lunel !

Ils passèrent une rivière sur un vieux pont romain, puis virent les remparts épais qui entouraient le bourg de Lunel. Ils entrèrent par une solide porte fortifiée, où plusieurs soldats du gué attendaient les nouveaux venus.

— Nous cherchons la demeure de messire Samuel Tibbon. La connaissez-vous ? demanda Wahid.

— C'est mon oncle. Est-ce loin ? ajouta Trévor, qui ne pouvait cacher son impatience.

— C'est une des plus grandes maisons de la ville située près des remparts, à l'opposé d'ici. Vous suivez la grande rue, et vous longez le mur de la synagogue. Vous poussez le portail à gauche, et entrez dans l'enclos de Lunel. Vous y verrez la maison de Samuel Tibbon.

Ils firent ralentir les chevaux dans une rue pleine d'échoppes achalandées et de vendeurs ambulants. Ils croisèrent des pêcheurs, dont les paniers débordaient de carpes et d'anguilles. Durant leur long voyage depuis Vézelay, ils avaient évité les villes et les lieux habités. Aussi, quel plaisir de retrouver dans ce pays de Cocagne des pâtés d'anguilles, des beignets à la viande de canard et des croissants de lune en pâte d'amandes ! Ils mangèrent ces merveilles avant de gagner la synagogue.

Ils virent à l'entrée de l'enclos une maison à deux étages, aux encorbellements[40] joliment décorés de sculptures de fleurs et de fruits.

— Ce doit être celle que nous cherchons ! dit Trévor.

Ils sonnèrent à la porte, et une jeune servante les accueillit aimablement :

— Je vais chercher maître Tibbon.

Un homme d'une assez haute stature, le visage arrondi par une barbe en collier et une courte moustache, portant une ample robe de couleur, la tête enturbannée, avança d'un pas souple et mesuré.

— Vous êtes mes hôtes, leur dit-il. Vous venez de loin, je le vois à vos robes poussiéreuses. Reposez-vous sur ces divans. Je vous apporte de quoi vous désaltérer, et vous vous installerez dans ma vaste demeure.

Tous goûtèrent à l'hydromel servi sur un grand plateau de cuivre. Puis, devant la fatigue de ses hôtes, il proposa de remettre au lendemain la discussion sur leurs demandes et leurs espoirs en venant le voir.

Le lendemain, Alegret, Trévor et Aïssa se réveillèrent dans une chambre vaste et confortable, et profitèrent joyeusement des étuves d'eau chaude que des serviteurs leur proposèrent. Ils s'éclaboussèrent copieusement, et apprécièrent le savon noir après le long voyage éprouvant à travers les collines et les forêts. On leur proposa même de se laver les dents avec de l'eau de rose et de la cannelle.

Ils étaient admiratifs devant un tel respect des règles d'hygiène.

— Pour mon père aussi, l'hygiène est essentielle. Surtout en cas de maladie ou d'opération chirurgicale ! intervint Alegret en connaisseur.

Ils visitèrent la maison de Samuel Tibbon, située dans un jardin plein de jasmins et de lauriers-roses. L'intérieur sentait bon la lessive et la propreté. Les ustensiles de cuisine étaient soigneusement rangés sur des étagères. L'eau de pluie était conservée dans des citernes placées au milieu des cuisines.

Ils prirent un délicieux déjeuner de fruits et de boissons dans le jardin. Aïssa apprécia les grenades et les figues, qui lui rappelèrent son enfance et sa famille.

Dans le jardin, un grand damier, parsemé de nombreuses pièces sculptées en ivoire, attira l'attention de tous.

Seule Aïssa connaissait ce jeu, car son père en Aragon en possédait un et le lui avait enseigné.

— Qui veut s'amuser avec moi ? proposa-t-elle. C'est un magnifique jeu d'échecs. Regardez ces rois avec leurs couronnes, comme ils sont beaux ! Le but, c'est de s'emparer du roi adverse à l'aide des autres pièces.

Alegret, attiré par tous ces personnages guerriers, s'enthousiasma et voulut commencer tout de suite une partie. Mais il fut battu à plate couture par Aïssa, beaucoup plus expérimentée.

— T'inquiète pas, mon petit chevalier. Tu es plus fort en médecine qu'aux échecs ! On ne peut pas être parfait en tout !

À ce moment, arrivèrent Samuel et Wahid. Ils prirent tous place, jeunes et moins jeunes, autour d'une grande table dans le jardin. La discussion promise par Samuel pouvait commencer.

---

40 Partie d'une maison en saillie sur un mur (balcon, corniche).

# Épilogue

## Une escale hospitalière

Les échanges furent particulièrement affables et fructueux entre ces six personnes très différentes les unes des autres. Ils permirent à tous de mieux se comprendre.

Samuel et Wahid commencèrent à parler tous deux en arabe, la langue commune aux savants, puis se mirent à parler le tourangeau, la langue du nord parlée à Tours et comprise de tous, pour que tous les jeunes suivent et participent à la discussion.

Répondant aux questions de Samuel, les jeunes damoiseaux se présentèrent : Trévor commença en expliquant à Samuel qui il était et ce qui était arrivé à ses oncles. Il indiqua son véritable prénom, David, qu'il dissimulait et ne confiait à personne, comme le lui avaient demandé ses oncles, afin que nul ne sache qu'il était juif. Ils avaient exigé avant de mourir qu'il réponde au prénom de Trévor. Malgré ses réticences, il avait accepté.

Samuel reprit la parole en s'adressant à Trévor :

— Mon cher enfant, tu es le bienvenu. Je connais ton véritable nom et vais désormais t'appeler David, mon neveu. Tu n'as plus de raison d'avoir peur de ton nom dans cette ville. Ta venue m'avait été annoncée par un voyageur, et j'espérais depuis longtemps ton arrivée. J'ai le plus grand respect pour tes parents et tes oncles, et désormais, tu seras élevé comme mon fils.

Alegret raconta le plaisir récent qu'il avait éprouvé en découvrant être le fils de Wahid. Aïssa se présenta comme une esclave sarrasine d'Aragon libérée par un artisan de Tours.

Au tour de Wahid, qui était un médecin et savant mahométan originaire de Sicile. Il connaissait de réputation les talents de la famille Tibbon, connue bien au-delà de la Provence. Il avait donc accompagné David avec plaisir et curiosité, jusqu'à ce village hospitalier.

— Wahid, vous avez protégé mon neveu, et je vous en suis reconnaissant. Je suis très intéressé par vos connaissances en philosophie et en médecine, et nous allons pouvoir deviser et travailler ensemble autant qu'il vous plaira.

Samuel présenta à son tour sa famille :

— Mon père est originaire de Grenade, où sa jeunesse a été heureuse dans ce pays mahométan d'Al Andalous au temps de la dynastie des Almoravides[41], où toutes les cultures se mêlaient et s'enrichissaient. Il y étudia la religion juive et les médecines grecque, arabe et juive. C'était un grand traducteur des textes arabes en hébreu. Il connaissait deux grands esprits éclairés dont il m'a souvent parlé :

l'un était juif, Maïmonide[42], et sa maison était proche de la sienne ; l'autre était arabe, Ibn Rouchd[43] (ou Averroes, son nom en grec). Tous deux étaient des philosophes épris de science et de liberté, admirateurs du philosophe grec Aristote et du médecin Galien. Mais les nouveaux chefs d'Al Andalous, les Almohades[44], ont persécuté les juifs et les esprits libres. Mon père et sa famille, Maïmonide et Ibn Rouchd, ont tous été obligés de fuir. C'est ainsi que je suis né à Lunel, dans cette ville où les juifs étaient nombreux. Et je suis devenu traducteur, comme mon père.

Wahid commença par exprimer son admiration devant les livres de la grande bibliothèque de Samuel, qu'il avait eu le temps de contempler le matin même : livres arabes, hébreux, grecs, provençaux, persans.

— Nous avons beaucoup de livres communs dans nos bibliothèques, dit ensuite Wahid. Dans ma jeunesse, j'ai vécu en Sicile, à la cour du sultan Roger II, prince chrétien normand qui respectait toutes les langues, les croyances, les cultures. De plus, il encourageait les sciences et les arts, et fit construire de magnifiques édifices religieux.

Wahid présenta lui aussi les grands esprits qu'il avait rencontrés, et qui l'avaient aidé à devenir savant :

— Comme ton père, Samuel, j'ai connu à la cour de Roger II beaucoup d'érudits, des médecins et opticiens arabes, un cartographe, El Idrisi, qui a fait naître en moi le goût des voyages, de l'astronomie et des mathématiques. Je me suis rendu ensuite en Occident, dans le Piémont, en Aquitaine, au royaume de France, en cherchant à approfondir mes connaissances et en exerçant la médecine quand cela m'était possible.

Samuel et Wahid se mirent à comparer Al Andalous et la Sicile, deux endroits où, dans leurs souvenirs, il faisait bon vivre.

Samuel parla de son grand espoir du moment :

— J'espère que nous allons contribuer à la création d'une grande faculté de médecine dans la ville voisine de Montpellier, où toutes les médecines (grecque, arabe, juive, provençale, persanes…) seraient étudiées. Gancelm, le seigneur de cette région de Provence semble prêt à soutenir cette idée et à nous aider.

Alegret s'enthousiasma devant ce projet, qui réunirait des médecins de tous les pays voisins. Il fit l'éloge de son père, le plus grand des chirurgiens, qui l'avait guéri d'une grave blessure de flèche. Il ajouta que lui-même se sentait attiré par la noble science de la médecine, après avoir efficacement soigné son père d'une entorse. Peut-être étudierait-il un jour à Montpellier.

Cette longue conversation se termina par une joyeuse soirée, promesse de bonheurs futurs. Le dîner léger et délicieux fut conforme aux préceptes du « poème de la médecine » d'Avicenne, autre médecin arabe, que récita Wahid.

Wahid, comme il l'avait promis à son fils, lui montra les constellations dans le ciel :

— Te souviens-tu de la voûte céleste que je t'ai montrée dans ma chambre de Vézelay ? Eh bien, regarde, on voit dans le ciel les animaux qui y étaient représentés. Observe les ours par exemple, juste au-dessus de nous !

— Ainsi, mon père, vous êtes un véritable astronome !

Alegret, heureux, réfléchit sur le talisman offert jadis à Jeanne. Il contempla le

bijou étincelant, puis le fit briller avec joie devant les yeux de son père dans la nuit étoilée.

Il s'interrogea sur ce croissant de lune qui l'accompagnait dans son voyage depuis Tours : il était sur le talisman, sur l'enseigne de l'auberge de La Ferté-Imbault, sur les gâteaux aux amandes, et maintenant à Lunel, où il figurait sur le blason de la ville. Était-ce un signe du ciel ? Un encouragement à poursuivre sa route, aidé par ce père si bienveillant à son égard ?

Le talisman l'avait vraiment protégé et aidé à vivre. Il remerciait sa mère de le lui avoir confié, mais aussi Trévor, qui en avait empêché le vol, Aïssa, qui lui avait traduit le message paternel, et bien sûr son père, qui avait reconnu son fils en même temps que le précieux bijou.

Alegret réfléchissait à ce long voyage de Tours à Lunel. Comme il avait mûri et changé en quelques mois ! Que de belles rencontres avaient transformé sa vie : Étienne, qui lui avait fait connaître le passé de son père et de sa mère, Guillaume, qui était courageux et défendait ses idées, et Wahid, qui lui faisait découvrir la bienveillance d'un père, les livres et les connaissances. Il avait désormais un véritable frère, David, et une douce amie, Aïssa.

Certes, il n'était pas devenu un chevalier héroïque et vainqueur de tous les combats. Il n'avait pas remporté de victoires guerrières ; pourtant, il se sentait plus courageux qu'au départ, prêt à toutes les découvertes auprès de son père et de ses amis. Pourquoi n'étudierait-il pas dans cette faculté de médecine en projet à Montpellier, dans la région ? Pourquoi ne deviendrait-il pas un grand médecin ?

Son père aborda cette question avec Samuel. La création d'une école de médecine dans la région l'intéressait vivement.

Toutefois un autre rêve l'animait : revenir de son long voyage, comme Ulysse à Ithaque, et retourner vivre à Palerme[45] le reste de son âge, aux côtés de son fils, si celui-ci le désirait, si toutefois la vie là-bas restait libre et intéressante, comme elle l'avait été dans sa jeunesse. Wahid fit imaginer Palerme à ses amis, la ville aux nombreuses écoles – trois cents, disait-on –, la mosquée cathédrale construite par Roger II, les jardins oasis de la Conque d'or, riches en fontaines, bassins et magnifiques floraisons. La poésie et la musique accompagnèrent leurs rêves.

Wahid chanta un poème arabo-sicilien :

*J'ai goûté, dans les jardins radieux, au roucoulement joyeux des colombes…*

*Là, les fleurs de camomille semblaient des chatons d'or au centre des corolles d'argent…*

*Et quelle splendeur, ces oranges suspendues aux rameaux, comme les coupes des échansons…*

Alegret sortit sa flûte et souffla dans l'instrument de musique de son enfance. Son père enchaîna avec la flûte sculptée, admirée quelques jours auparavant par son fils. Ensemble, ils inventèrent une mélodie harmonieuse, qui les remplit tous deux de délectation.

Aïssa et David se mirent à donner le rythme en battant des mains, et la musique emplit tout le monde d'une joyeuse ivresse.

Entraîné par le charme du moment, Alegret passa autour du cou de son amie le précieux pendentif de sa mère.

— Aïssa, je te le donne en gage d'amour et d'amitié, comme mon père l'a donné à ma mère. Ne le perds jamais, car il est promesse de bonheur.

FIN

41 Dynastie berbère qui a régné sur Al Andalous, et y a développé une culture ouverte et tolérante.

42 Théologien, philosophe et médecin juif de Cordoue (Al Andalous), qui a dû s'exiler au Maroc puis en Égypte.

43 Philosophe, astronome, médecin arabe (dont Maïmonide a été l'élève et l'ami), qui a vécu à Cordoue puis s'est exilé au Maroc.

44 Dynastie berbère qui détrôna les Almoravides, et développa une religion plus rigoureuse et intolérante.

45 Capitale de la Sicile.

# Quelques points de repère historiques

**En 1190, quand Alegret a 13 ou 14 ans, que se passait-il dans le territoire que l'on appelle aujourd'hui la France ?**

**Les Rois :** deux royaumes se partageaient la France.

Le roi de France **Philippe Auguste** régnait sur le nord-est : Flandres, Champagne, région de Blois et Orléans, Bourgogne.

Le roi d'Angleterre **Richard Cœur de Lion** et sa famille, les Plantagenêts, régnaient sur l'Aquitaine, l'Auvergne, l'Anjou, la Touraine, la Bretagne, la Normandie et l'Angleterre. Ils étaient également francophones, et les Anglais les appelaient « les rois français ».

Mais dans ces deux royaumes, les pouvoirs étaient souvent émiettés entre les mains de seigneurs plus ou moins puissants, qui guerroyaient entre eux et avec le roi.

**La chevalerie :** les seigneurs faisaient la guerre pour étendre leurs territoires et leurs possessions. L'art de combattre était essentiel pour ces nobles féodaux. Pour exercer le métier de guerrier, il fallait un équipement très coûteux : cuirasse, casque… Seuls les nobles avaient les moyens de se les procurer. Ces riches soldats allaient prendre le nom de **chevaliers**. Les femmes étaient exclues de cette caste. Les chevaliers étaient, en général, peu instruits. Ils étaient fiers de leur famille, de leur passé. Leur idéal était fait de courage, de fidélité, d'honneur jusqu'au sacrifice. Ils aimaient avant tout les charges furieuses lors des combats. Sous l'influence de l'Église, ils devaient aussi, au nom de Dieu, être pieux, défendre les biens de l'Église, les faibles, les pauvres, les veuves et les orphelins. Ils devinrent les soldats du Christ aux XI$^{e}$ et XII$^{e}$ siècles, à l'occasion des croisades, dont le but avoué était la lutte contre les infidèles. Pour l'Église, une des raisons des croisades était d'envoyer hors de France ces chevaliers trop violents et turbulents.

paingue.
De la bataille qui fut deuant poitiers et
de la prinse du roy de france qui plus vaillan
ment se porta que nulz autres
© DR – Photographie d'une peinture représentant une bataille entre chevaliers au Moyen-Âge.

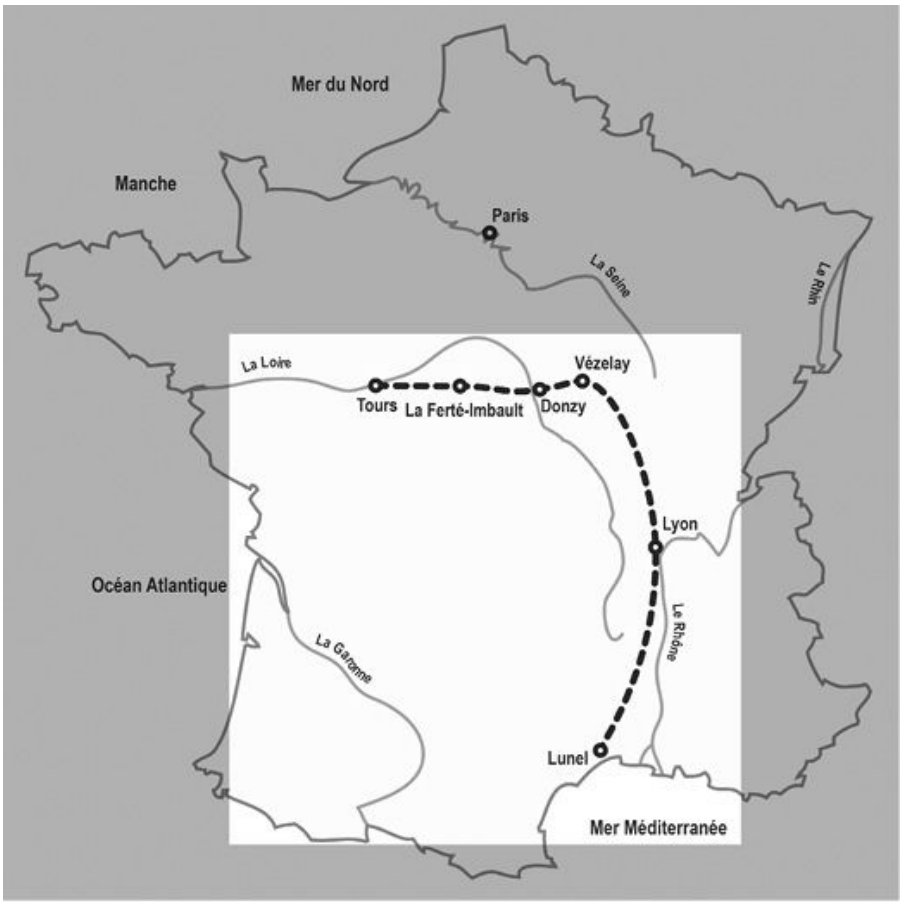
**Richard Cœur de Lion** incarnait à son époque l'idéal chevaleresque. Il créait lui-même cette légende en exaltant sa famille qui descendrait du roi Arthur. Il s'entourait de poètes qui chantaient ses prouesses, sa générosité, sa courtoisie, et les comparaient à celles des héros antiques ou légendaires. Dans les faits, il était avant tout amoureux de la guerre et de sa propre gloire, souvent cruel et prompt aux massacres (durant la croisade en particulier).

© William Maury Morris II – Portrait de Richard Coeur de Lion, illustré par John Cassell, datant de 1865 et publiée dans le volume 1 de *L'histoire illustrée de l'Angleterre*.

**Les croisades :** pendant longtemps, dès l'époque de Charlemagne, l'accès des chrétiens à Jérusalem avait été un droit reconnu par les califes. Jérusalem était un lieu saint pour les trois religions monothéistes (les religions juive, chrétienne et musulmane). Mais à partir du X^e^ siècle, l'Occident chrétien, à l'initiative du pape, se lança dans une entreprise de conquête du tombeau du Christ à Jérusalem, avec le soutien d'une partie de la population chrétienne. En 1099, une première croisade se termina par l'invasion de Jérusalem, et s'accompagna de pillages et de

massacres des populations juives et arabes de la ville. La croisade aboutit aussi à l'installation d'États chrétiens du Moyen-Orient (à Tyr, Antioche, Tripoli). Les pays musulmans organisèrent ensuite la riposte. La deuxième croisade fut un échec pour les chrétiens. Saladin, sultan musulman, reconquit Jérusalem en 1187 avec son armée.

Trois ans après, quand **Alegret** se décida à suivre le pèlerinage, il s'agit de la troisième croisade, dont le but est la reconquête de Jérusalem. **Philippe Auguste** et **Richard Cœur de Lion** la dirigèrent et partirent ensemble de Vézelay.




Itinéraire du début de la troisième croisade suivi par Alegret

**Les Templiers :** ordre religieux et chevaleresque créé en 1128, chargé de faire régner l'ordre dans les États chrétiens d'Orient et la sécurité autour des pèlerinages. Ils devaient protéger les pèlerins depuis la France jusqu'à Jérusalem. Ils formaient de puissantes armées permanentes, et défendaient les lieux saints dans de grandes forteresses. Ils devinrent très riches et puissants. Les bourgeois et les nobles qui voulaient gagner le paradis et se faire pardonner leurs fautes leur donnaient terres et argent.

© Намѣсникъ – Illustration des Templiers, trouvable dans le livre *Münchener Bilderbogen* de Franz von Dingelstedt.

Leur richesse reposait sur des commanderies implantées en Occident (comme celle de **Villemoison**).

Les templiers étaient aussi des banquiers entre l'Orient et l'Occident. L'énorme fortune qu'ils avaient accumulé devint, au cours du XIII^e^ siècle, une menace pour les souverains. Ils furent persécutés par le pouvoir royal.

**Al Andaluz :** nom donné à l'Espagne musulmane, qui domina une grande partie de la péninsule ibérique (l'Espagne et le Portugal actuels) du VIII^e^ au XIV^e^ siècle. Cordoue en était la capitale. Cette civilisation fut innovante et brillante dans de nombreux domaines : les sciences (mathématiques, astronomie, médecine, géographie), la philosophie, la botanique, les techniques d'irrigation. Les textes grecs et latins de l'Antiquité y étaient alors traduits en arabe. Les musulmans, les chrétiens et les juifs y vivaient en paix. Les arts, la poésie et l'architecture s'y développèrent. Mais les rois catholiques profitèrent des divisions

qui apparaissaient entre les diverses principautés arabes pour reconquérir l'Espagne peu à peu.

En 1492, ce fut la fin d'Al Andalous.

La Sicile connut une période d'essor des sciences et de tolérance comparable au temps du roi normand, Roger II de Sicile. **Wahid** le connut dans sa jeunesse.

**L'esclavage :** les guerres s'accompagnaient souvent de la pratique de l'esclavage à cette époque. Les vainqueurs prenaient possession de captifs de guerre contraints au travail forcé, dans les champs ou les maisons. Les femmes devenaient domestiques, servantes ou nourrices.

C'est ce qui arriva **à la famille d'Aïssa** et à Aïssa elle-même. Cette famille mahométane vivait en Aragon, sur une terre arabe. Mais cette région fut victime d'offensives multiples des armées chrétiennes pour reconquérir le nord de la péninsule ibérique. Ces armées venaient du nord de l'Espagne (Navarre, Castille) et étaient soutenues par les chevaliers francs. **Aïssa** fut séparée de ses parents et réduite au travail d'esclave dans ces circonstances. L'orfèvre **Étienne** croisa sa route peu après, la racheta dans le sud de la France, puis la libéra ; elle devint alors sa servante.

Cette pratique de l'esclavage était courante dans les sociétés orientales, arabes, turques, bysantines, comme en témoignaient les razzias et actes de piraterie. Elle l'était aussi dans certaines régions chrétiennes, autour de la Méditerranée en particulier (Provence, Italie, nord de l'Espagne).

Un certain nombre de villes dans le comté de Toulouse (Pamiers ou Toulouse) n'acceptaient pas la pratique de l'esclavage, et libéraient les esclaves qui le demandaient.

**Les juifs au Moyen Âge :** la situation des juifs au Moyen Âge fut diverse suivant les époques et les régions ; ils furent tantôt bien intégrés dans les pays où ils ont vécu, tantôt persécutés. Dans les pays chrétiens, après des moments de cohabitation tranquille, semble-t-il, les périodes des croisades (XI^e^-XIII^e^ siècle) furent propices à l'escalade de persécutions à leur égard. Ils furent accusés de la mort du Christ, de meurtres rituels d'enfants, d'empoisonner les puits…

Les massacres de juifs furent nombreux lors de la première croisade, en 1095.

Avant la troisième croisade, celle que suivit Alegret de Tours à Vézelay, le roi de France Philippe Auguste fit arrêter les juifs de son domaine, en particulier ceux de Paris, et confisqua leurs biens. Ils furent expulsés en 1182 (et autorisés à revenir en 1198, après la croisade). En Angleterre également, la troisième croisade s'accompagna d'attaques contre les juifs et d'assassinats.

**La médecine arabe :** à cette époque, elle était beaucoup plus avancée qu'en Occident. Elle se développa au croisement des médecines grecque et latine (Gallien et Hippocrate), que les Arabes avaient traduites, et des médecines orientales (Inde, Perse, Chine).

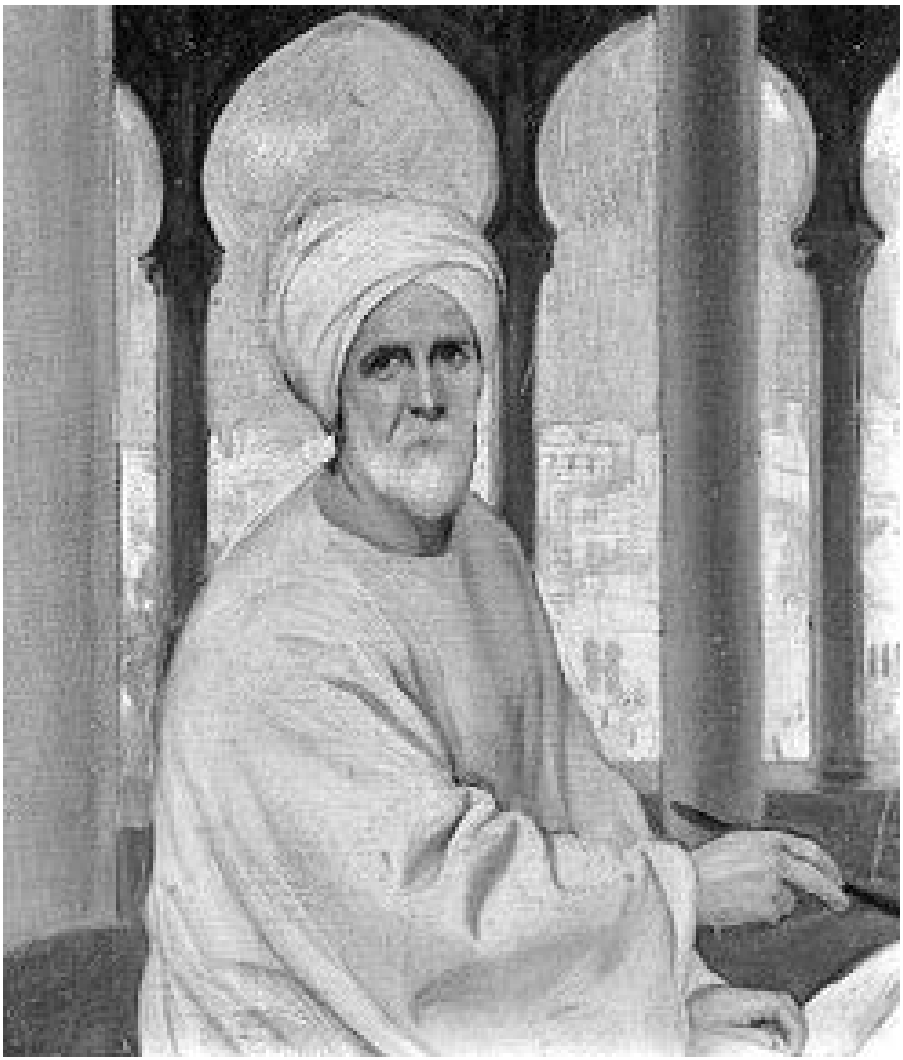
Les établissements hospitaliers apparurent dans les pays musulmans.

Les savants arabes effectuèrent d'importantes observations, rédigèrent des encyclopédies médicales, étudièrent la variole, la rougeole, s'intéressèrent aux

maladies infantiles, distinguèrent la pharmacie de la médecine.

Ils firent progresser particulièrement les domaines de l'optique et de la chirurgie. Ils étudièrent l'œil et son fonctionnement.

Ils étudièrent les instruments chirurgicaux et innovèrent en la matière. Ainsi, **Abulcasis**, dont **Wahid** possèdait le livre ***L'Art de guérir les blessures***, dessina plus de deux cents instruments chirurgicaux et indiqua comment les utiliser.



© Viaros 17 – Peinture d'Ernest Board représentant Al-Zahwari Abulcasis en train de traiter un patient à l'hôpital de Cordova dans les années 1 100.

Ils insistèrent sur l'importance de l'hygiène. En chirurgie, ils furent novateurs dans l'opération de la cataracte (maladie de l'œil) avec une aiguille creuse, la suture des plaies, l'opération des hernies, les amputations, **les extractions de flèches** (**Wahid** montra son savoir dans ce domaine).

© Itaquallah-commonswiki – Illustration d'instruments chirurgicaux de la médecine musulmane médiévale par Abulcasis ; trouvable dans l'ouvrage illustré de Howard Turner sur les sciences dans l'Islam médiéval.

En Provence**, l'université de Montpellier** (que mentionnent **Tibbon et Wahid** dans l'épilogue) fut l'une des premières connues pour son école de médecine. Elle

fut créée quelques années après la troisième croisade. Cette école, proche d'Al Andalous, bénéficia largement de la médecine arabe, puis des médecins juifs chassés d'Espagne.

**Une anecdote liée à Richard Cœur de Lion sur la médecine de cette époque :** en 1199, quelques années après la troisième croisade, Richard Cœur de Lion mourut d'une blessure de flèche en guerroyant contre des seigneurs révoltés d'Aquitaine. Le fer était resté dans la plaie trop longtemps. Le médecin chrétien appelé à son chevet ne put rien faire. On raconte que s'il avait accepté les soins d'un médecin arabe, il aurait pu guérir de cette blessure !

# Remerciements

À tous ceux et celles qui ont lu mon récit, m'ont encouragée à le poursuivre et conseillée pour l'améliorer : Nazim, Delphine, Boris, Pierre, Nadia, Chantal, Colette, Monique, Annie, Michèle…

À Jean-Paul Arif et son équipe qui m'ont aidée à finaliser l'intrigue et repérer les répétitions.

**Découvrez aussi chez**

ScriNeo

# LA JEUNE FILLE ET LE CHAT

## CATHERINE CUENCA

1348. Bertille, treize ans, vit chez son oncle où elle ne se sent pas trop à sa place.

À la ferme, comme partout ailleurs, les chats sont considérés comme des créatures maléfiques… Sa famille ne les tolère que pour chasser les souris ! Alors, en cachette, l'adolescente prend soin d'un chat roux aux yeux verts, son seul ami, qu'elle a baptisé Miron.

Un soir, un moine se présente chez eux avec une terrible nouvelle : la peste noire ravage la région ! Très vite, les chats sont accusés de propager l'épidémie et leurs maîtres soupçonnés de sorcellerie.

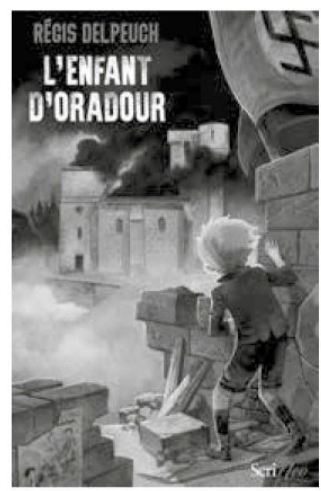
Pour sauver Miron du bûcher et échapper elle-même à un terrible sort, Bertille n'a d'autre choix que de s'enfuir. Démarre alors un vrai périple pour la jeune fille et son chat…

# L'ENFANT D'ORADOUR

## RÉGIS DELPEUCH

**Découvrez l'histoire vraie de Roger, seul enfant rescapé du massacre d'Oradour-sur-Glane, le 10 juin 1944.**

« Mais je ne suis pas un héros. Je n'ai pas choisi d'être le gosse orphelin de Charly ni le petit rouquin rescapé d'Oradour-sur-Glane, comme on m'appelait là-bas ! Je préférerais que personne ne me connaisse ni à Limoges ni ici mais que mes parents, mes sœurs et mon petit frère soient encore vivants. Depuis un an, je pense à eux tous les jours, tout le temps. Et tu sais pourquoi ? Parce que je ne veux pas oublier tous les bons moments avant ce maudit samedi. »




L'histoire vraie de Roger, seul enfant rescapé du massacre d'Oradour-sur-Glane, le 10 juin 1944.

## Ce livre vous a plu ?

Inscrivez-vous sur notre site www.scrineo.fr
et téléchargez des bonus, recevez nos newsletters
et toutes les informations sur nos prochaines parutions !

Vous pouvez également nous suivre sur
nos réseaux sociaux pour être au courant
de nos dernières actualités :

@ EditionsScrineo

@ scrineo

@ scrineo

*Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays. Toute reproduction de cet ouvrage, même partielle, est interdite (loi 49.956 du 16.07.1949).*

*Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse, modifiée par la loi n° 2011-525 du 17 mai 2011.*